



www.comptoirlitteraire.com

André Durand présente

L'intérêt psychologique
(deuxième partie)
de

‘ ‘À la recherche du temps perdu’ ’
(1913-1927)

roman de Marcel PROUST
(3000 pages)

On trouve ici l'étude des autres personnages dans un ordre progressif qui permette de déterminer celui qui nous est le plus utile pour déterminer notre propre conduite :

Morel (page 2)

Les Verdurin (page 4)

Odette (page 7)

Albertine (page 9)

La duchesse de Guermantes (page 12)

Le duc de Guermantes (page 15)

Saint-Loup (page 17)

Charlus (page 22)

Swann (page 34)

(la pagination est celle de l'édition de la Pléiade en trois volumes)

Bonne lecture !

Morel

Charles Morel (qui, dans les manuscrits non corrigés de Proust, fut toujours nommé Bobbie Santos) était un violoniste de « *grand talent* », « *premier prix de violon* », « *très apprécié des connaisseurs* », qui jouait merveilleusement la sonate de Vinteuil, était « *un beau garçon de dix-huit ans* » (II, page 264), un « *minet* » qui avait un « *air de fille au milieu de sa mâle beauté* » (II, page 1007), dont on disait : « *Il est joli à voir jouer ; il fait mieux que personne dans un concert ; il a de jolis cheveux, des poses distinguées ; la tête est ravissante, et il a l'air d'un violoniste de portrait* » (II, page 1059). Comme il faisait son service militaire dans la musique d'un régiment d'artillerie, c'est à la gare de Doncières, ville de garnison, que nous le rencontrons pour la première fois, en compagnie de Charlus et de Marcel.

Nous le retrouvons alors que, devenu l'un des familiers de la « *petite bande* » des Verdurin, il supplia Marcel de « *cacher entièrement à Mme Verdurin et à ses invités le genre de profession que mon père a exercé chez son oncle* » (II, page 909), de ne point révéler son « *humble extraction* » (II, page 1059), car il était ce « *filz, inconnu de moi, de l'ancien valet de chambre de mon grand-oncle* » qui « *tint à couper le câble avec la domesticité d'où il sortait, en m'apprenant avec un sourire qu'il était premier prix du Conservatoire* » (II, page 264). Ce qui ne l'empêcha pas, quand il eut obtenu satisfaction, d'être impoli (II, page 910), puis, plus tard, de se montrer plus favorable à son égard à la Raspelière, Marcel observant : « *Morel me sentant sans méchanceté pour lui, sincèrement attaché à M. de Charlus, et d'autre part d'une indifférence physique absolue à l'égard de tous les deux, finit par manifester à mon endroit des sentiments de chaleureuse sympathie* », cette conduite lui rappelant celle de Rachel. (II, page 1032). Il marqua même son admiration pour le grand-oncle de Marcel et son hôtel du « *40 bis* » (II, pages 1056-1057). Lors de la soirée dans le salon des Verdurin à Paris, dont le violoniste, qui n'avait pas plus de vingt ans, était devenu l'« *étoile* », Marcel « *remarqua qu'il était beaucoup plus poli, beaucoup plus respectueux qu'autrefois.* » (III, page 242). Il n'en considérait pas moins que le caractère de ce vil intrigant était composite, qu'y dominait la laideur, la vérialité (il « *mettait l'argent au-dessus de tout* » [II, page 1033]), qu'il était « *très "arriviste"* », ayant un œil sur la nièce de Jupien auquel il demanda à être présenté (II, pages 264-267), qu'il montrait « *parallèlement à sa bassesse de nature* » « *une neurasthénie compliquée de mauvaise éducation* » (II, page 1063). Marcel tenta de comprendre le caractère du violoniste en procédant à une récapitulation au moment où il devint aimable avec lui, contredisant ainsi ses habitudes : « *Je gardai de son caractère la vilaine idée que m'en avait fait concevoir la bassesse que ce jeune homme m'avait montrée quand il avait eu besoin de moi, suivie, tout aussitôt le service rendu, d'un dédain jusqu'à sembler ne pas me voir. À cela il fallait ajouter l'évidence de ses rapports de vérialité avec M. de Charlus, et aussi des instincts de bestialité sans suite dont la non satisfaction (quand cela arrivait), ou les complications qu'ils entraînaient, causaient ses tristesses ; mais ce caractère n'était pas si uniformément laid, et était plein de contradictions. Il ressemblait à ces vieux livres du Moyen Âge, pleins d'erreurs, de traditions absurdes, d'obscénités, il était extraordinairement composite.* » (II, page 1032). Ainsi il montra bien sa noirceur en payant de sa rancune Bloch et Nissim Bernard qui lui avaient prêté de l'argent.

Surtout, devenu le protégé, le giton, de Charlus, dont il encouragea avec complaisance le vice, tout en ayant lui-même des goûts normaux, il l'exploita honteusement, cyniquement. Marcel apprit d'un chauffeur de taxi que, « *chargé de le payer* », il « *faisait tripler et quintupler le nombre des kilomètres et gardait une partie de l'argent pour lui* » (II, page 1006). Aux « *étranges bontés* » du baron, « *sa nature, folle dans son genre, mais ingrate et mesquine, ne pouvait répondre que par une sècheresse ou une violence toujours croissantes* » (II, page 1011). Il lui déclara avoir besoin « *pour une chose affreuse* » de « *vingt-cinq mille francs* » (II, page 1074). Bien que Charlus le faisait vivre « *fastueusement* », il affirmait vouloir, pour gagner un peu d'argent, donner des leçons ou suivre des cours d'algèbre jusqu'à des heures tardives.

Il le fit souffrir aussi en le trompant avec d'autres partenaires. C'étaient des hommes, dont le prince de Guermantes avec lequel il eut un rendez-vous dans la maison de tolérance de Maineville. Charlus fit alors venir Jupien pour qu'il obtînt qu'on les cachât et qu'ils puissent ainsi assister à la scène. Mais Morel, qui était « *avec trois dames* » (II, page 1080), ayant été prévenu que « *deux messieurs avaient payé fort cher pour le voir* », resta « *paralysé par la stupeur* » quand il vit le baron (II, page 1081). Et,

le lendemain, s'étant rendu à un autre rendez-vous donné par le prince de Guermantes dans la villa qu'il habitait, il vit cette fois une photographie de Charlus et, « *fou de terreur* », s'enfuit !

Mais c'étaient aussi des femmes, car il avait conclu un « *pacte* » avec des « *gomorrhéennes* », Charlus ayant découvert une lettre passionnée que Léa lui avait écrite, où elle s'adressait à lui au féminin, lui disant : « *Grande sale, va !* », « *Ma belle chérie* », « *Toi, tu en es au moins, etc.* ». Ainsi « *cette expression "en être" prenait une extension que M. de Charlus n'avait pas connue, tant et si bien que Morel prouvait, d'après cette lettre, qu'il "en était" en ayant le même goût que des femmes pour des femmes mêmes.* » Il fut torturé par « *ce double mystère où il y avait à la fois l'agrandissement de sa jalousie et l'insuffisance soudaine d'une définition* » (III, page 215), les inconciliables qui se trouvaient en Morel ne s'annulant pas l'un l'autre. Parmi ces « *gomorrhéennes* », figurait peut-être Albertine, Andrée révélant à Marcel qu'elle « *connaissait beaucoup Morel* », qu'il lui aurait livré de jeunes blanchisseuses dont il aurait d'abord abusé, car elle lui aurait donné « *la permission d'y prendre aussi son plaisir, car il aimait les petites novices* » (III, page 599) ; « *il eut une fois l'audace d'en mener une, ainsi qu'Albertine, dans une maison de femmes à Coulville, où quatre ou cinq la prirent ensemble ou successivement.* » (III, page 600). Ces « *petites filles* », il allait les « *chercher "ni vu ni connu" - avec le chauffeur* » (II, page 1011) qui était son ami et son complice, ce qui l'amena, par d'obscures machinations, à faire congédier le cocher des Verdurin et à lui faire prendre sa place (II, page 1029). Morel était donc amateur à la fois de « *jeunes filles pures* », de « *gomorrhéennes* » et de « *gigolos* ».

Charlus n'en demeura pas moins épris de « *Charlie* », dont il admirait le talent de violoniste, et même les succès auprès des femmes. Dans l'espoir de le faire décorer de la Légion d'honneur, il organisa chez Mme Verdurin une grande soirée mondaine où Morel interpréta l'admirable septuor de Vinteuil ; cependant, les Verdurin, irrités par la morgue de Charlus, qui avait manqué de doigté à leur égard, fomentèrent un complot afin de le brouiller avec Morel qui fit preuve d'une noire ingratitude envers son protecteur, le poursuivit de sa haine, n'hésitant pas, pendant la guerre de 1914, de concert avec Mme Verdurin, à le faire attaquer dans la presse.

Ce manœuvrier cynique se fiança à la nièce de Jupien. Mais, alors qu'il « *avait jadis dit au baron que son désir, c'était de séduire une jeune fille [...] et que pour y réussir il lui promettrait le mariage, mais, le viol accompli, "ficherait le camp au loin"* » (III, page 51), « *en se liant davantage avec la jeune fille, elle lui avait plu, il l'aimait, il se connaissait si peu qu'il se figurait même peut-être l'aimer pour toujours. Certes, son désir initial, son projet criminel subsistaient, mais recouverts par tant de sentiments superposés que rien ne dit que le violoniste n'eût pas été sincère en disant que ce vicieux désir n'était pas le mobile véritable de son acte.* » (III, page 51). En même temps, « *d'assez fortes crampes à la main* » l'obligeant « *d'envisager l'éventualité d'avoir à cesser le violon* », « *la nécessité de se faire entretenir s'imposait* ». (III, pages 51-52). Mais « *la nièce de Jupien avait changé d'opinion sur Morel et sur M. de Charlus* », ayant découvert « *chez Morel (sans cesser de l'aimer pour cela) des profondeurs de méchanceté et de perfidie, d'ailleurs compensées par une douceur fréquente et une sensibilité réelle, et chez M. de Charlus une insoupçonnable et immense bonté, mêlée de duretés qu'elle ne connaissait pas.* » (III, pages 66-67). Dès que Morel « *avait été un peu loin dans ses entreprises vers le viol, et surtout quand il avait parlé à sa fiancée de se lier avec d'autres jeunes filles qu'elle lui procurerait, il avait rencontré des résistances qui l'avaient exaspéré. Du coup (soit qu'elle eût été trop chaste, ou au contraire se fût donnée) son désir était tombé. Il avait résolu de rompre, mais sentant le baron bien plus moral, quoique vicieux, il avait peur que, dès sa rupture, M. de Charlus ne le mît à la porte. Aussi avait-il décidé [...] de ne plus revoir la jeune fille, de laisser M. de Charlus et Jupien se débrouiller (il employait un verbe bien plus cambronnesque) entre eux et, avant d'annoncer la rupture, de "fout'le camp" pour une destination inconnue.* » (III, page 195). Marcel avait d'ailleurs entendu la scène qu'il avait faite à la jeune femme qu'il traita de « *grand pied de grue* », de « *putain* » (III, page 164), « *scène d'amour déçu, d'amour jaloux peut-être, mais alors aussi bestiale que celle que, à la parole près, peut faire à une femme un orang-outan qui en est, si l'on peut dire, épris* » (III, pages 193-194). Et il le rencontra alors qu'il se repentait d'avoir insulté sa fiancée, qu'il voulait « *fout' le camp* » mais hésitait à « *perdre tout l'argent du baron* » (III, page 195), sa versatilité et son cynisme étant toujours aussi grands, comme sa rancune à l'égard des êtres qu'il faisait souffrir.

Après que Charlus eût adopté la nièce de Jupien, lui eût donné le titre de Mlle d'Oloron, ce qui lui permit d'épouser le fils de M. de Cambremer (III, page 658), Morel rompit avec lui, refusa de se rapprocher de lui, dont il avait peur. Une lettre posthume de Charlus à Marcel révéla d'ailleurs que cette crainte était justifiée, car le baron avait décidé de tuer le violoniste si ce dernier était allé le voir. Il séduisit Saint-Loup chez lequel il encouragea l'éveil d'un vice semblable à celui de son oncle, « *chercha à désunir le ménage* » en y mettant « *des ruses diaboliques* ». (III, page 678). Il se fit même entretenir. « *Il est possible que Morel, étant excessivement noir, fût nécessaire à Saint-Loup comme l'ombre l'est au rayon de soleil* » (III, page 705), pensa Marcel. Pendant la guerre, il « *n'aurait pas dû être là [dans le salon Verdurin], pour la raison qu'il n'était nullement réformé. Simplement, il n'avait pas rejoint et était déserteur, mais personne ne le savait.* » (III, page 730). Il poursuivit alors Charlus de sa haine : anticipant « *de beaucoup d'années* » (III, page 803), Marcel annonça l'aveu qu'allait lui faire Morel de la peur qu'il lui inspirait (III, page 804) et qui allait être justifiée après la mort du baron par une lettre de lui où il révéla avoir voulu le tuer (III, pages 805-806). Puis Morel s'engagea (III, page 768), mais, dénoncé par le baron qui avait promis de se venger, il fut arrêté car, absurdité de l'administration militaire, on se rendit compte qu'il avait été déserteur (III, page 852). Interrogé, il se vengea en dénonçant comme invertis M. de Charlus et M. d'Argencourt, qui furent à leur tour inquiétés, tandis que lui-même fut relâché grâce à une lettre de Saint-Loup au général sous les ordres duquel il se trouvait placé, lettre que cet officier supérieur reçut après la « *mort au champ d'honneur* » de Robert, circonstance qui entraîna la grâce du coupable. « *Simplement envoyé sur le front ; il s'y conduisit bravement, échappa à tous les dangers et revint, la guerre finie, avec la croix que M. de Charlus avait jadis vainement sollicitée pour lui.* » (III, page 853). Ainsi, il devint cet homme considérable et respecté de tous, entouré de « *déférence* » (III, page 956), que Marcel retrouva chez le prince de Guermantes, en se disant : « *J'étais peut-être seul à savoir qu'il avait été entretenu par Saint-Loup et en même temps par un ami de Saint-Loup* » (III, page 956). En revoyant Marcel, Morel fut tout ému d'évoquer les souvenirs de Balbec où tous deux s'étaient connus jadis, souvenirs qui avaient alors, pour le violoniste, la poésie et la mélancolie de la jeunesse perdue.

Ainsi, le personnage multiplia les traits contradictoires et coexistants au point qu'il devient impossible de savoir qui il est, de localiser et de fixer cet être essentiellement ambigu. Marcel conclut ainsi ses réflexions sur lui : « *Mais c'est peut-être encore mettre trop de logique dans la cervelle de Morel que d'y faire sortir les unes des autres les contradictions. En réalité, sa nature était vraiment comme un papier sur lequel on a fait tant de plis qu'il est impossible de s'y retrouver.* » (II, page 1035). Pour nous, c'est, du fait de sa vilénie, de sa lâcheté, de sa bassesse d'âme, de ses vanteries perverses et de ses tripotages le personnage le plus déplaisant, le plus antipathique, le plus répugnant, de ceux conçus par Proust dans "À la recherche du temps perdu". Cet être véritablement diabolique, qui bénéficia d'un de ces retournements de situations que « le monde » avait connu après la guerre, fut, tout au long de sa vie, un bel exemple de l'application par Proust de sa loi du retournement ironique.

Les Verdurin

Proust s'acharna sur ces riches bourgeois, montrant, avec une verve joyeuse, leur sottise et leur snobisme.

Pourtant, M. Verdurin, sur lequel nous avons quelques détails précis grâce au pastiche du "Journal" des Goncourt, avait été un critique d'art éminent, auteur d'un livre sur Whistler, collaborateur de "la Revue" (III, pages 709-717). Il fut l'un des premiers admirateurs d'Elstir auquel il avait fourni le cadre social qui avait soutenu son art, le peintre voyant en lui « *le cerveau qui avait eu de sa peinture la vision la plus juste* » ; aussi, quoique brouillé depuis des années avec lui, il fut très chagriné en apprenant sa mort. Les pseudo-Goncourt parlèrent de lui comme d'un « *amoureux de tous les raffinements, de toutes les jolies choses de la chose peinte* » (III, page 709), tandis qu'à en juger par les évocations de Marcel, on le prendrait plutôt pour un personnage falot, entièrement dominé par sa femme : « *Il n'avait jamais d'avis qu'après sa femme, dont son rôle particulier était de mettre à*

exécution les désirs, ainsi que les désirs des fidèles, avec de grandes ressources d'ingéniosité » (I, pages 190-191). D'ailleurs, il aurait renoncé à écrire aussitôt après son mariage, « *renoncement qui serait dû à l'habitude de la morphine* » (III, page 709). Montrant certains traits d'hypocrisie mondaine, il avait le goût des brouilles et des zizanies, était jaloux de domination dans le « *petit clan* », jusqu'à ne pas reculer devant le mensonge pour rompre entre les fidèles les liens qui n'avaient pas pour but exclusif le renforcement du groupe. Alternaient chez lui la taquinerie féroce et une certaine compassion : Marcel nous le montra tantôt insolent envers Saniette (alors que celui-ci lui annonçait la mort de leur fidèle amie, la princesse Sherbatoff, le maître de maison, qui ne voulait pas décommander sa soirée, répondit brutalement, en imitant, sans le savoir un mot du duc de Guermantes, « *Vous exagérez toujours !* ») et tantôt capable envers le même homme de générosité, lorsqu'il apprit sa ruine. À la nouvelle de cette bonne action faite secrètement par Verdurin au profit de sa victime favorite, Marcel comprit qu'il ne faut pas juger les êtres humains d'après le souvenir de telle méchanceté, car nous ne savons pas ce que leur âme a pu réaliser de bon à d'autres moments, qu'il est donc difficile de présenter une image fixe d'un caractère, aussi bien que des sociétés et des passions.

Madame Verdurin aurait été inspirée par Marguerite de Saint-Marceaux qui, pendant plus de quarante ans, orchestra le principal salon musical de Paris, recevant le vendredi, dans son hôtel particulier du 100 boulevard Malesherbes, les plus grands musiciens de son temps, ainsi que des amateurs triés sur le double volet de la respectabilité bourgeoise et de la compétence musicale. Ses parents s'étaient opposés à son mariage avec Saint-Saëns, parti trop peu sérieux sans doute, et lui préférèrent Eugène Baugnies, peintre mais fils d'une grande famille de brasseurs belges, fixés en France. Veuve en 1891, elle se remaria l'année suivante avec le sculpteur René de Saint-Marceaux. Bien que deux fois liée aux arts plastiques, elle construisit son salon autour de ses premières passions : la musique et le chant. Le vendredi, se croisèrent chez elle Debussy, Fauré, Ravel, Messager, Chabrier ou Massenet ; Isadora Duncan, et avec elle la danse moderne, fit ses premiers pas dans ce salon ; des intrigues pour les élections à l'Institut s'y nouèrent et s'y dénouèrent. On s'y émouvait de l'affaire Dreyfus, on assistait perplexe au progrès du socialisme, on ressentait, de « l'arrière », la Grande Guerre, on devinait par moments qu'on assistait à la fin d'un monde, sans trop savoir de quoi serait fait le prochain. Après un rapide dîner, les convives prenaient tour à tour place au piano pour jouer en avant-premières les dernières compositions, déchiffrer Wagner ou Puccini. On se risquait même parfois à monter quelques pièces. Amateurs et professionnels mêlaient leurs talents, la règle étant que n'étaient invités que ceux qui pouvaient justifier d'un quelconque talent artistique. Cependant, il n'y a pas de trace de Proust dans les soirées du vendredi, et « Meg » ne se fit pas l'écho dans son « *Journal* » de la publication de ses écrits. Seul un ami commun, Reynaldo Hahn, et quelques documents permettent d'appuyer l'hypothèse.

Mme Verdurin, dont la personnalité est tellement plus marquée que celle de son mari, a été chargée par Proust d'un grand nombre de traits déplaisants. Pourtant, nous apprenons (par le pastiche du « *Journal* » des Goncourt) qu'elle a été la « *Madeleine* » de Fromentin (III, page 709) et le modèle préféré du peintre Elstir, qui admirait en elle « *le type de beauté un peu lourde qu'il avait poursuivi, caressé dans ses peintures* » (III, page 770). Tous les mercredis dans leur appartement de la rue Montalivet et, plus tard, dans leur hôtel du quai Conti, cette femme impérieuse et hystérique, qu'on appelait « *la Patronne* », tenait un salon, qu'elle appelait son « *petit noyau* », son « *petit clan* », de « *fidèles* » (Brichot, Cottard, Saniette, Biche, Odette de Crécy, la princesse Sherbatoff, etc.), « *participait avec entrain à la conversation* », au moindre des mots d'esprit faisait signe qu'elle riait plutôt qu'elle ne riait vraiment : « *Elle poussait un petit cri, fermant entièrement ses yeux d'oiseau qu'une taie commençait à voiler, et, brusquement, comme si elle n'eût que le temps de cacher un spectacle indécent ou de parer à un excès mortel, plongeant sa figure dans ses mains qui la recouvraient [...], elle avait l'air de s'efforcer de réprimer, d'anéantir un rire qui, si elle s'y fût abandonnée, l'eût conduite à l'évanouissement.* » ; « *ivre de camaraderie, de médisance et d'assentiment [...] elle sanglotait d'amabilité* » (I, page 205).

Mais, en même temps, elle exerçait un certain despotisme, faisant rompre Brichot avec la blanchisseuse qu'il avait pour maîtresse, déclarant n'éprouver aucun chagrin de la mort de la

princesse Sherbatoff. Son salon était d'autant plus prétentieux qu'elle voulait que tout y ait l'air simple et naturel, qu'elle traitait a priori d'« ennuyeux » tous ceux qui avaient des relations avec d'autres salons et, surtout, les gens du « monde ». Ainsi, si elle trouva d'abord Swann charmant, ses « amitiés puissantes » produisirent sur elle un mauvais effet (I, page 217), mais elle protégea d'abord ses amours avec Odette de Crécy. « *La force de Mme Verdurin, c'était l'amour sincère qu'elle avait de l'art* » : elle chercha à attirer l'écrivain Bergotte dans son salon, mais ses passions véritables étaient la peinture et la musique.

Elle se vantait d'avoir fait connaître à Elstir (qu'on appelait chez elle « *Monsieur Biche*») toutes les fleurs, tous les motifs qu'il avait peints, et restait attachée à ce qu'il faisait autrefois : « *Je vous montrerai tout à l'heure des fleurs qu'il a peintes pour moi ; vous verrez quelle différence avec ce qu'il fait aujourd'hui et que je n'aime pas du tout. [...] Je ne sais pas si vous appelez cela de la peinture, toutes ces grandes diablesses de compositions, ces grandes machines qu'il expose depuis qu'il ne vient plus chez moi.* » (II, page 938) ; puis, montrant, dans le jardin, à Marcel « *de grosses et magnifiques roses d'Elstir* », elle lui demanda : « *Croyez-vous qu'il aurait encore assez de patte pour attraper ça ?* » (II, page 943) ; enfin, ne lui ayant pas pardonné son mariage, elle s'était brouillée avec lui.

En ce qui concernait la musique, elle protégeait tel jeune pianiste, dont elle disait que « *ça ne devrait pas être permis de savoir jouer Wagner comme ça* », que « *ça enfonce* » les virtuoses les plus réputés. Surtout, elle faisait jouer la musique d'un inconnu, Vinteuil, pour elle « *le plus grand musicien du siècle* » (III, page 241). Mais elle affectait une grande sensibilité, refusant d'entendre un morceau qui l'émouvait, parce que, prétendument, elle n'y résisterait pas, et elle n'exprimait qu'en termes physiques son admiration. Comme elle craignait les effets de la musique de Vinteuil, qui la faisait pleurer, qui lui « *fichait des rhumes à tout casser* », elle prenait des précautions médicales, s'était « *graissé le nez* » de « *rhino-gomérol*. » (III, page 241). Quand on joua son septuor, Marcel vit « *la Patronne, dont l'immobilité farouche semblait protester contre les battements de mesure exécutés par les têtes ignorantes des dames du Faubourg.* » (III, page 251).

Ce fut pour retenir chez elle le violoniste Morels qu'elle décida d'« annexer » Charlus. Mais, pour mettre en valeur le talent de son protégé, il organisa une soirée où ses invités, appartenant au faubourg Saint-Germain, se montrèrent tout à fait impolis à l'égard de la maîtresse de maison (III, page 244). Devant leur conduite, elle était « *au comble de la rage* » (III, pages 273-274), et elle décida de rompre avec le baron. Déjà travaillée auparavant du désir de brouiller Morel et Charlus (III, page 229), elle organisa un complot pour obtenir ce résultat (III, page 278) et l'intrigue, fondée sur la calomnie, réussit au-delà de toute espérance.

L'été, en Normandie, les Verdurin louant aux Cambremer la « *magnifique demeure* » de la Raspelière, pouvaient goûter le charme de la mondanité à la campagne, où « *on ne se gêne pas* ». Ils y offrirent « *un centre spirituel* » et d'excellents goûters (II, page 1000). Mais Mme Verdurin s'y conduisit avec désinvolture. Aussi « *les relations des Cambremer ne tardèrent pas à être moins parfaites avec Mme Verdurin* » (II, page 1088). Elle fit cesser les visites chez eux, à Féterne, de Brichot qui était amoureux en secret de Mme de Cambremer (II, page 1090). Les Cambremer, s'étant tout à fait brouillés avec les Verdurin, voulaient « *enlever* » Marcel « *pour le garder quelques jours à Féterne* », mais il alléguait une nouvelle crise d'étouffements (II, page 1109).

La politique la passionnant autant que l'art, on la vit d'abord, si elle laissait percer son anticléricalisme, être en proie à « *un antisémitisme bourgeois et latent qui s'était réveillé et avait atteint une véritable exaspération* » (II, page 252), puis passer au dreyfusisme, ce qui contredisait alors son désir d'ascension sociale, d'autant plus qu'elle se montra même une ardente dreyfusiste, à côté de Mme Zola aux pieds du tribunal et, le soir, après les émotions du palais de Justice, recevant Picquart et Labori. Si elle profita de chaque crise politique, elle fut attentive aussi à chaque rénovation artistique. Ce fut ainsi qu'à la faveur des « *ballets russes* », son salon changea de caractère : elle se tint toujours à l'Opéra à côté de la princesse Yourbeletief, et ses soupers exquis réunirent Stravinsky, Richard Strauss ainsi que les danseurs. Et, quand l'affaire Dreyfus fut passée, elle parvint à se constituer un des salons les plus réputés de Paris.

Car, n'ayant plus les mêmes préjugés à l'égard des « *gens du monde* », cette femme vulgaire se proposa « *le monde comme objectif* », daignant recevoir les Guermantes, les d'Haussonville, la

comtesse Molé, faisant même indirectement des avances à Odette, devenue Mme de Forcheville. Son salon forma un nouveau noyau, aristocratique cette fois. Mais le baron de Charlus en était toujours exclu car elle le poursuivait d'une haine tenace et, pendant la guerre, le fit passer pour un espion ennemi, feignant même de croire qu'il était Prussien. Elle répandit de même des calomnies contre la reine de Naples, qui avait le tort, à ses yeux, de s'être solidarisée avec son cousin. « *Si nous avons un gouvernement plus énergique, dit-elle, tout ça devrait être dans un camp de concentration.* » Elle acheta cinquante exemplaires d'une brochure écrite par Morel contre son ancien bienfaiteur, et en donna lecture à haute voix. En 1916, elle devint, avec Mme Bontemps, une des reines de Paris. Le dreyfusisme était alors devenu respectable. Pas une duchesse ne se serait couchée sans avoir appris de Mme Verdurin, au moins par téléphone, ce qu'il y avait dans le communiqué du soir. Elle disait : « *Vous viendrez à cinq heures parler de la guerre* », comme elle disait autrefois : « *Vous viendrez entendre Morel* ». Une des étoiles du salon fut alors Octave, neveu des Verdurin et auteur de quelques œuvres admirables. Du fait du manque de charbon, le « salon » Verdurin s'était transporté dans un des plus grands hôtels de Paris. « *Mme Verdurin, souffrant pour ses migraines de ne plus avoir de croissant à tremper dans son café au lait, avait fini par obtenir de Cottard une ordonnance qui lui permit de s'en faire faire dans un certain café [...]* Elle reprit son premier croissant le matin où les journaux narraient le naufrage du "Lusitania" »... Tout en faisant des réflexions désolées, la bouche pleine, « *l'air qui surnageait sur sa figure [...]* était plutôt celui d'une douce satisfaction ».

M. Verdurin étant mort, l'opulente Mme Verdurin épousa le vieux duc de Duras, qui était ruiné ; veuve une seconde fois, deux ans plus tard, elle épousa le prince de Guermantes, grand seigneur infatué de sa naissance mais qui était « *ruiné par la défaite allemande* » et par la chute des monarchies allemandes (III, page 955). Elle trônait maintenant au milieu du faubourg Saint-Germain, cette entorse au « *principe des castes* » étant douloureuse pour Marcel qui regrettait les changements amenés par le temps dans la composition du « monde » (III, page 955), tandis que Gilberte montrait du dédain pour « *cette tante mauvais teint* » (III, page 985). Elle imposa à ce public la médiocre artiste Rachel, l'ancienne courtisane qui avait été la maîtresse de Robert de Saint-Loup. Enfin, ce fut chez l'ancienne Mme Verdurin qu'eut lieu la présentation de Marcel à Mlle de Saint-Loup, fille de Robert et de Gilberte, en qui se résumaient tant de souvenirs passés.

Cependant, si le prince se diminua en épousant Mme Verdurin, cette dernière, à son tour, abdiqua sa liberté et se rendit définitivement esclave des « *ennuyeux* » en devenant un actif soutien de la société mondaine, autre application de la loi du retournement ironique !

Odette

Elle aurait eu pour modèle de réelles courtisanes : Léonie Clomesnil ou Laure Heyman, qui fut aimée du duc d'Orléans, du roi de Grèce, mais aussi du grand-oncle et du père de Proust. Mais elle lui aurait été surtout inspirée par la Marguerite Gautier de « *La dame aux camélias* » de Dumas fils.

Son nom de jeune fille est inconnu, mais on sait que, dans sa jeunesse, elle a posé pour Elstir à Nice sous le pseudonyme de « *Miss Sacripant* », portrait que Marcel remarqua dans son atelier : c'était « *le portrait d'une jeune femme pas jolie, mais d'un type curieux* », « *une jeune actrice d'autrefois en demi-travesti* » (I, page 848) dont le peintre lui révéla qu'elle était Mme Swann (I, page 860). On peut supposer qu'elle menait alors une vie d'artiste, posant nue, qu'elle était peut-être une prostituée, en tout cas « *une femme entretenue* » : « *chatoyant amalgame d'éléments inconnus et diaboliques, serti, comme une apparition de Gustave Moreau, de fleurs vénéneuses entrelacées à des bijoux précieux* » (I, pages 267-268). Charlus la connut alors : il l'avait « *trouvée charmante dans son demi-travesti, un soir qu'elle jouait Miss Sacripant ; j'étais avec des camarades de club, nous avons tous ramené une femme, et bien que je n'eusse envie que de dormir, les mauvaises langues avaient prétendu, car c'est affreux ce que le monde est méchant, que j'avais couché avec Odette. Seulement, elle en avait profité pour venir m'embêter, et j'avais cru m'en débarrasser en la présentant à Swann. [...]* Elle me forçait à lui faire faire des parties terribles, à cinq, à six » et elle avait eu de nombreux amants (III, pages 299-300).

Elle avait ensuite épousé Pierre Saylor de Verjus, comte de Crécy, un aristocrate relativement pauvre que, selon Charlus, « *elle avait ratissé jusqu'au dernier centime* » (III, page 301), puis s'en était séparée. Jeune femme peu farouche au passé déjà lourd, elle devint « *une personne presque du demi-monde* » (I, page 188), une « *cocotte* » dénuée de curiosité intellectuelle ou artistique, qui se montrait anglomane dans son langage, dans son goût pour le thé et même dans sa « *grande écriture dans laquelle une affectation de raideur britannique imposait une apparence de discipline à des caractères informes qui eussent signifié peut-être pour des yeux moins prévenus le désordre de la pensée, l'insuffisance de l'éducation, le manque de franchise et de volonté.* » (I, page 222).

Sous le nom d'Odette de Crécy, elle fit partie du petit « *clan* » des Verdurin auxquels elle confia « *avoir fait la connaissance d'un homme charmant, M. Swann, et insinua qu'il serait très heureux d'être reçu chez eux.* » À lui, qui n'aimait que les amours naturelles et spontanées, que trop de sophistication, trop de féminité ennuyaient, « *quand un jour au théâtre il lui fut présenté par un de ses amis d'autrefois, qui lui avait parlé d'elle comme d'une femme ravissante, mais en la lui donnant pour plus difficile qu'elle n'était en réalité, elle était apparue non pas certes sans beauté, mais d'un genre de beauté qui lui était indifférent, qui ne lui inspirait aucun désir, lui causait même une sorte de répulsion physique. [...] Pour lui plaire elle avait un profil trop accusé, la peau trop fragile, les pommettes trop saillantes, les traits trop tirés. Ses yeux étaient beaux, mais si grands qu'ils fléchissaient sous leur propre masse, fatiguaient le reste de son visage et lui donnaient toujours l'air d'avoir mauvaise mine ou d'être de mauvaise humeur.* » (I, pages 195-196). Swann devait « *pour trouver jolie sa figure, limiter aux seules pommettes roses et fraîches, les joues qu'elle avait si souvent jaunes, languissantes, parfois piquées de petits points rouges.* » (I, page 222).

Comme elle l'invitait à venir chez elle, « *il avait allégué une étude - en réalité abandonnée depuis des années - sur Ver Meer de Delft* » ; et elle, qui trouvait l'art bête et ennuyeux, lui demanda : « *Vous allez vous moquer de moi, ce peintre, je n'avais jamais entendu parler de lui ; vit-il encore?* » (I, page 198). Au début de leur relation, elle lui déclara : « *Vous avez peur d'une affection? Comme c'est drôle, moi qui ne cherche que cela, qui donnerais ma vie pour en trouver une. [...] Vous avez dû souffrir par une femme. Et vous croyez que les autres sont comme elle. Elle n'a pas su vous comprendre ; vous êtes un être si à part. C'est cela que j'ai aimé d'abord en vous, j'ai bien senti que vous n'étiez pas comme tout le monde. [...] Je suis toujours libre. Je le serai toujours pour vous.* » (I, page 198). Elle donna donc alors tous les signes du grand amour, le courtisa habilement et le transforma peu à peu en une sorte d'esclave d'elle-même et des Verdurin, car elle leur avait dit « *avoir fait la connaissance d'un homme charmant, M. Swann, et insinua qu'il serait très heureux d'être reçu chez eux.* ». Aussi lui fallut-il les fréquenter eux aussi.

Mais, un jour elle fut absente, ce qui le fit la chercher avec angoisse dans la nuit, à travers Paris. Quand il la trouva, elle le troubla tant, tandis qu'elle arrangeait les fleurs de son corsage, des catleyas, qu'alors qu'il ne lui avait pas encore demandé ses faveurs, ils en vinrent à faire l'amour, ce qui devint désormais pour eux, non sans afféterie, « *faire catleyas* ». Or elle fit bientôt inviter chez les Verdurin le comte de Forcheville, et, à l'égard de Swann, se montra indifférente, distraite, irritable, se déroba à son amour, lui donna des rendez-vous auxquels elle ne se rendait pas, prétextant une migraine pour ne pas le recevoir, refusant de se montrer en public avec lui : « *Quand il parlait d'aller à une fête de charité, à un vernissage, à une première où elle serait, elle lui disait qu'il voulait afficher leur liaison, qu'il la traitait comme une fille.* » (I, page 311). Un jour surtout, elle garda sa porte fermée pour lui, puis mentit pour s'excuser (I, pages 277-281). Lors d'une scène de ménage, pris d'une colère froide, il s'écria : « *Tu n'es même pas une personne, une créature définie, imparfaite, mais du moins perfectible. Tu es une eau informe qui coule selon la pente qu'on lui offre, un poisson sans mémoire et sans réflexion qui, tant qu'il vivra dans son aquarium, se heurtera cent fois par jour contre le vitrage qu'il continuera à prendre pour de l'eau.* » (I, page 290). Comme sa jalousie grandissait, « *il reçut une lettre anonyme qui lui disait qu'Odette avait été la maîtresse d'innombrables hommes (dont on lui citait quelques-uns, parmi lesquels Forcheville, M. de Bréauté et le peintre), de femmes, et qu'elle fréquentait les maisons de passe.* » (I, page 356). Elle lui avoua qu'elle sortait de chez Forcheville le soir où il l'avait tant cherchée, qu'elle était bien sa maîtresse. Mais elle était certaine que Swann ne pourrait plus se passer d'elle. Elle lui donna une fille, Gilberte, et, pourtant, un mois plus tard, partit faire une croisière en Méditerranée qui dura deux ans.

Étonnamment, pour légitimer Gilberte, il épousa cette « *femme qui n'était pas son genre* », qu'il n'aimait plus qui le trompait peut-être, avec certains de ses nombreux anciens amants. Alors qu'elle lui faisait des scènes avant le mariage, elle devint d'une douceur d'ange. Mais les parents de Marcel ne voulaient pas la recevoir à Combray où elle passait pour la maîtresse de Charlus, étant « *la dame en blanc* » que l'enfant vit près de lui (I, pages 141, 142) comme la « *dame en rose* » que recevait Adolphe, son grand-oncle. Même devenue l'épouse de Swann, elle ne put pénétrer dans le faubourg Saint-Germain où on la considérait comme une « *cocotte illettrée* ». On parla d'elle dans le salon de Mme de Villeparisis, ce qui fit apprendre que, « *voyant les proportions que prenait l'affaire Dreyfus et craignant que les origines de son mari ne se tournassent contre elle, elle l'avait supplié de ne plus jamais parler de l'innocence du condamné* » ; qu'elle « *faisait profession du nationalisme le plus ardent* » (II, page 252), ce qui lui avait permis d'« *entrer dans quelques-unes des ligues de femmes du monde antisémites* » et de « *nouer des relations avec plusieurs personnes de l'aristocratie* » (II, page 253). Survenant chez Mme de Villeparisis, elle « *parut assez gênée de me rencontrer* », constata Marcel (II, page 264) qui voulut lui parler de la duchesse de Guermantes ; mais « *comme la duchesse ne la saluait pas, elle voulait avoir l'air de la considérer comme une personne sans intérêt et de la présence de laquelle on ne s'aperçoit même pas.* » (II, page 273).

Elle tint un salon antidreyfusard, « *ce à quoi, mariée à un juif, elle avait un mérite double* », considéraient ceux qui le fréquentaient (II, page 744), tandis que Swann était mécontent de voir Odette se « *faire présenter à des antisémites* » (II, page 747). La vedette du salon était l'écrivain Bergotte, « *de sorte que Mme Swann pouvait croire que c'était par snobisme que je me rapprochais de sa fille* », Gilberte, admit Marcel, d'autant plus qu'à cette fille « *un oncle de Swann venait de laisser près de quatre-vingts millions* », « *ce qui faisait que le faubourg Saint-Germain commençait à penser à elle* » (II, page 747). Odette déclara alors ne pas connaître les Verdurin, puis regretta ce mensonge. Swann était mort sans avoir pu la voir reçue chez la duchesse de Guermantes. Odette épousa alors Forcheville, qui adopta Gilberte (III, page 582), et celle-ci, étant snobe, allait se faire appeler Mlle de Forcheville. La duchesse de Guermantes l'ayant rencontrée à l'Opéra, l'avait reçue et lui avait parlé de son père (III, pages 575-581). Quant à Odette, elle fut reçue par Mme de Villeparisis.

Marcel revenant dans « le monde » après la guerre, et le découvrant fort vieilli, pouvait constater : « *Seule peut-être Mme de Forcheville, comme injectée d'un liquide, d'une espèce de paraffine qui gonfle la peau mais l'empêche de se modifier, avait l'air d'une cocotte d'autrefois à jamais "naturalisée".* » (III, page 947). Il la trouvait donc « *pareille à celle d'autrefois* » (III, page 948) ; mais, plus loin, elle avait pour lui « *l'air d'une rose stérilisée* » ; il lui fit cependant « *des compliments sur sa jeunesse* » et elle lui répondit : « *Vous êtes gentil, my dear, merci tant, merci tant* », mais Marcel pensa : « *Les minutes maintenant passées auprès d'elle me semblaient interminables à cause de l'impossibilité de savoir que lui dire.* » (III, pages 950-951). « *Moins de trois ans après* », il la revit qui était devenue « *un peu gaga* » (III, pages 951, 952). On considérait qu'elle « *avait épousé un aventurier du nom de Swann, mais qu'ensuite elle avait épousé un des hommes les plus en vue de la société, le comte de Forcheville.* » (III, page 958) Mais, dernières pirouettes, elle devint la maîtresse du duc de Guermantes et, tout en le soignant, le trompa, « *toute à des soupirants plus jeunes* » (III, page 1018) ! Elle avoua à Marcel la « *réclusion* » qui lui était imposée par le duc, et lui livra des souvenirs de sa vie de « *cocotte* », car « *elle s'imaginait, bien que je n'eusse écrit que des articles ou publié que des études, que j'étais un auteur connu* » (III, page 1020). Elle constatait mélancoliquement : « *Au fond, j'ai passé ma vie cloîtrée parce que je n'ai eu de grands amours que pour des hommes qui étaient terriblement jaloux de moi* ». (III, page 1021). En fait, elle trompait le duc avec « *des soupirants plus jeunes* » (III, page 1018), cet amour rappelant à Marcel « *celui que j'avais eu pour Albertine* ». (III, page 1015). Et, jugeant qu'elle mentait, il « *dégagea d'elle à son insu les lois de sa vie* » (III, page 1023).

Ces lois sont-elles celles de la froide ambition d'une arriviste peu scrupuleuse qui avait fait des hommes qui avaient traversé sa vie de simples marchepieds dans son ascension sociale ? Ou l'amour incompréhensible que Swann éprouva pour cette cocotte insignifiante, ignorante (venue chez Swann, elle trouva son mobilier extrêmement démodé, alors qu'il était le plus chic ; mais il l'était tellement qu'il n'était pas codifié par elle, et elle lui préférait celui des Verdurin), cette femme « *qui n'était même*

pas son genre », amour qui ne tenait donc pas à sa beauté, ni à son élégance, ne fut-il pas justifié parce qu'« *on n'aime que ce qui nous fait souffrir* », comme le répéta inlassablement Marcel tout au long de sa vie, parce que la fascination est toujours inversement proportionnelle au dégoût, qu'il détestait qu'elle soit comme l'eau, son nom semblant d'ailleurs retenir l'écho d'« *ondine* », la déesse de l'eau, qu'il était révolté par sa plasticité, son inconstance, sa versatilité, son indécision, son manque de caractère, sa mollesse, et qu'en même temps, il ait aimé pour vouloir la retenir, cette femme-eau, d'un côté, femme insipide, femme « sans qualités », femme creuse, femme toujours à nouveau remplie par un nouvel homme, mais jamais possédée, femme impossible à s'attacher ; d'un autre côté, femme libre, qui avait affirmé : « *Je suis toujours libre. Je le serai toujours pour vous.* » (I, page 198), qui avait répété : « *Je pense que je suis libre de faire ce que je veux, tout de même.* » (I, page 369), dont la liberté, la simple liberté d'indifférence, le fascina?

Albertine

Albertine Simonet fut inspirée à Proust par Alfred Agostinelli, qui fut, dans la réalité, le secrétaire et l'amant de Proust, lui aussi longtemps prisonnier, puis fugitif ; dans « *À la recherche du temps perdu* », le chauffeur « *charmant et s'exprimant si simplement qu'on eût toujours dit paroles d'Évangile* » (II, pages 1027-1028) que Marcel avait à Balbec, sa mère lui reprochant : « *Tu pourrais avoir mieux comme ami qu'un mécanicien* » (II, page 1027).

Comme son nom l'indique bien (nom qui est mentionné 2360 fois dans l'ensemble de l'oeuvre !), c'était une jeune bourgeoise qui, d'ailleurs, s'exprimait assez vulgairement, employant même des termes d'argot. Et, qui plus est, une jeune bourgeoise qui avait des goûts de sport et de camaraderie féminine, qui apparut à Marcel à Balbec, dans un groupe de jeunes filles faisant de la bicyclette, du golf, fréquentant la plage, une petite effrontée, hardie, frivole et dure, mais pleine de souplesse et d'élégance physique.

C'était une « *brune aux grosses joues* », aux « *regards obliques et rieurs* » (I, page 793), au grain de beauté que Marcel plaça successivement à différents endroits du visage, « *coiffée d'un polo* » (I, page 794), poussant une bicyclette, et qu'il désira douloureusement « *posséder* » (I, page 794). Mais, devant la mer, son image se mit immédiatement à se troubler, à bourgeonner et à se contredire, si bien qu'il la reconnaissait à grand-peine chaque fois qu'il la croisait : « *Chaque fois elle devait me sembler différente* ». Ainsi, à la matinée offerte par le peintre Elstir, qui lui apprit son nom, que la bande était formée de « *filles d'une petite bourgeoisie fort riche, du monde de l'industrie et des affaires* » (I, page 844), qu'elle-même n'avait « *pas un sou de dot* » et vivait « *assez mal d'ailleurs à la charge de M. Bontemps* », il découvrit une autre Albertine : « *la bacchante à bicyclette, la muse orgiaque du golf* » n'était plus qu'une jeune fille bien élevée (I, page 873). Et il annonça : « *Il n'empêche d'ailleurs qu'après cette première métamorphose, Albertine devait changer encore bien des fois pour moi.* » (I, page 873). Le lendemain, sur la digue, il fut abordé par une Albertine « *portant un toquet et un manchon* », qui n'avait plus de « *bonnes façons* » mais de nouveau les manières « *petite bande* » (I, page 876). Elle fut donc, dès le début, sujette à une « *métamorphose* » perpétuelle et ininterprétable, ne pouvait bénéficier d'une réinterprétation différée et correctrice : « *Je ne peux pas lui conférer rétrospectivement une identité.* » Elle allait demeurer « *l'être de fuite* » (III, page 92) par excellence, faisant balancer le sens par une mobilité perpétuelle.

Mais, à Balbec, séduit par la bonté d'Albertine, il se dit : « *Je savais maintenant que je l'aimais.* » (I, page 925) et pensa pouvoir profiter du fait qu'elle devait passer une nuit au Grand-Hôtel où il séjournait. Mais son amie, Andrée, le prévint : « *Albertine ne voudra pas vous voir, si elle vient seule à l'hôtel. Cela ne serait pas protocolaire [...] Je vous dis cela parce que je connais les idées d'Albertine.* » (I, page 929). Et, en effet, comme il voulut l'embrasser, elle le menaça : « *Finissez ou je sonne* » et elle le fit (I, page 934). Elle lui pardonna son incartade, et l'explication franche qu'ils eurent alors lui donna « *une impression très douce* », dont il put cependant annoncer les « *grandes et fâcheuses conséquences, car ce fut par elle que commença à se former ce sentiment presque familial, ce noyau moral qui devait toujours subsister au milieu de mon amour pour Albertine.* » (I,

page 942). Il dut affronter les souffrances qu'entraîne « *une erreur initiale* » sur la personne aimée (I, page 943). Quant à ces « *idées* », quelles étaient-elles? Leur mystère allait longtemps planer !

Toujours imprévisible, elle vint le voir à Paris et il se dit : « *Je me rappelais Albertine d'abord devant la plage. Puis, elle était venue à moi, mais j'avais appris qu'il n'était pas possible de la toucher, de l'embrasser. Et voici que, dans un troisième plan, elle m'apparaissait réelle comme dans la seconde connaissance, mais facile comme dans la première* ». (II, page 361). Pour ne pas manquer son rendez-vous, il refusa l'invitation du prince puis du duc de Guermantes. Mais, une autre fois, elle fut en retard, et il en fut tourmenté, épia son retour. Enfin, elle lui téléphona et il dut manœuvrer pour la faire revenir. Sa jalousie le tenaillant, il l'interrogea sur Gilberte Swann, mais elle lui assura ne pas la connaître.

Alors qu'il était de retour à Balbec, elle vint dans les environs, mais il refusa de la recevoir. Cependant, il la vit, au casino d'Incarville, danser avec Andrée qu'elle tenait étroitement serrée, et sa « *cruelle méfiance à l'égard d'Albertine* » naquit d'« *une remarque de Cottard* » qui les observait : « *Les parents sont bien imprudents qui laissent leurs filles prendre de pareilles habitudes [...] Elles sont certainement au comble de la jouissance. On ne sait pas assez que c'est surtout par les seins que les femmes l'éprouvent. Et, voyez, les leurs se touchent complètement.* » (II, pages 795-796). Marcel remarqua ses regards, dans une glace, à la sœur et à la cousine de Bloch. Il prétendit aimer Andrée pour sonder ses sentiments pour elle, mais elle nia avoir avec elle des relations coupables. Aussi ils se réconcilièrent, prirent des goûters, firent des excursions. Mais, sa jalousie renaissant sans cesse, il veilla à ce qu'elle ne fût jamais seule avec Andrée, fut attentif à son attitude à l'égard des jeunes femmes. À la gare de Doncières, elle fit la coquette avec Saint-Loup, ce qui le rassura. Lors de leurs promenades en auto, ils s'arrêtèrent parfois à une ferme pour y boire « *du calvados ou du cidre* », et, après avoir « *bu sa bouteille de cidre* », elle changeait de personnalité, devenait sensuelle, se serrait contre lui, et « *à ces moments-là, presque aussi vite que de personnalité elle changeait de voix, perdait la sienne pour en prendre une autre, enrouée, hardie, presque crapuleuse.* » (II, page 1015). Certains jours aussi, elle sautait « *à côté de moi dans la voiture avec le bond léger plus d'une jeune animal que d'une jeune fille. Et c'est comme une chienne encore qu'elle commençait aussitôt à me caresser sans fin.* » (II, page 1019). Quand ils allèrent rendre visite aux Verdurin où ses toilettes, que Marcel avait choisies en s'inspirant « *du goût qu'elle s'était formé grâce à Elstir* », furent appréciées de Charlus (II, page 1054), il eut la mauvaise surprise de constater qu'elle connaissait Morel, ce qu'elle expliqua en se « *coupant* » dans ses mensonges. Il prit alors la décision de rompre avec elle. Mais un brusque revirement se fit à la révélation de son intimité avec Mille Vinteuil et son amie : pouvant croire qu'elle était « *gomorrhéenne* », il la décida à rentrer avec lui à Paris le jour même et se dit : « *Il faut absolument que j'épouse Albertine* » (II, page 1131).

Vivant avec Marcel dans l'appartement des parents de celui-ci, elle, qui était assez agitée et désordonnée, dut apprendre à vivre suivant son rythme d'existence un peu étrange, se plier à ses heures de sommeil, ne pas faire de bruit, etc. Quand il lui indiqua « *que la duchesse de Guermantes habitait en face de nous, dans le même hôtel, elle avait pris, en entendant le grand titre et le grand nom, cet air plus qu'indifférent, hostile, méprisant qui est le signe du désir impuissant chez les natures fières et passionnées.* » (III, page 32), montrant « *le dédain républicain à l'égard d'une duchesse* » (III, page 33). Il reste qu'il appréciait « *combien d'intelligence et de goût latents s'étaient brusquement développés en elle depuis Balbec* » (III, page 129) où il avait déjà constaté : « *Elle était très intelligente et dans les choses qu'elle disait, sa bêtise n'était pas sienne, mais celle de son milieu et celle de son âge.* » (I, page 885). Chacun ayant sa chambre, il avait besoin qu'elle vienne dans la sienne lui donner le baiser du soir. Parfois, il allait dans la sienne l'observer tandis qu'elle dormait et qu'elle retrouvait son innocence dans le sommeil.

Puis, dans ses incessantes « *intermittences du coeur* », considérant que le mensonge était dans sa nature, il ne l'aimait plus, mais elle entretenait « *les feux tournants de la jalousie* », était pour lui une suite de problèmes insolubles car il craignait toujours qu'elle rencontrât des « *gomorrhéennes* ». C'est ainsi qu'un jour où elle émit le désir d'aller faire une visite aux Verdurin, il en fut inquiet, parvint à la convaincre d'aller plutôt au Trocadéro, pour vouloir l'en empêcher car elle aurait pu y retrouver l'actrice Léa ; mais elle lui fit parvenir un mot avant son retour qui lui procura du calme. Elle fit, avec le

chauffeur, une excursion à Versailles et un voyage en Normandie au sujet desquels elle osa des mensonges contradictoires. Ils firent une promenade au Bois et, devant son air triste et las au retour, il se demanda si elle avait formé le projet de s'enfuir.

Résolu à rompre avec elle, il alla seul à une soirée chez les Verdurin où, toutefois, l'audition de l'œuvre de Vinteuil ramena sa pensée vers elle et le rendit impatient de la retrouver, le fit se sentir obscurément lié à elle. Mais elle se mit en colère en apprenant d'où il venait. Elle lui avoua qu'elle n'avait pas fait le voyage à Balbec avec le chauffeur, que son intimité avec Mlle Vinteuil était aussi un mensonge. Elle accueillit avec tristesse sa feinte décision de rompre. Elle avoua qu'elle avait donné sa photo à Esther Lévy, la cousine de Bloch, qu'elle avait fait un voyage de trois semaines avec Léa, qui vivait avec la première. En fait, c'était lui qui craignait qu'elle le quittât et elle l'apaisa en rendant sa séquestration absolue, mais elle était une docile et ennuyeuse captive. Elle lui rapporta qu'alors qu'elles étaient camarades de classe Gilberte l'avait embrassée et lui avait demandé si elle aimait les femmes. Il lui offrit des robes de Fortuny, appréciant qu'elle fût « *devenue d'une élégance qui me la faisait sentir plus à moi, parce que c'était de moi qu'elle venait* » (III, page 382). Après une violente scène de reproches, ils se réconcilièrent, mais elle ne lui donna pas le baiser habituel. La nuit, il l'entendit ouvrir sa fenêtre alors que, craignant les courants d'air, il lui avait interdit de le faire. Le lendemain, ils firent une sortie à Versailles et il remarqua ses regards à une pâtissière. Aussi était-il de nouveau décidé à la quitter quand Françoise lui apprit qu'elle était partie (III, page 415). Elle lui envoya une lettre où elle se déclara « *si lâche, j'ai toujours eu peur devant vous* », où elle préférait qu'ils se quittent « *bons amis* » (III, page 421). Il se rendit alors compte que ce malheur était le plus grand de toute sa vie. Puis il apprit qu'elle s'était tuée dans un accident de cheval (qui correspondait à l'accident d'avion où mourut Alfred Agostinelli).

Mais la souffrance qu'il éprouvait fut encore dépassée par son désir de connaître les causes de ce malheur : qui Albertine avait-elle désiré et retrouvé? Il allait continuer à essayer d'élucider son mystère, qui ne cessa de s'épaissir, en particulier par la révélation de ses rapports avec Morel qui lui aurait livré de jeunes blanchisseuses dont il aurait d'abord abusé, car elle lui aurait donné « *la permission d'y prendre aussi son plaisir, car il aimait les petites novices* » (III, page 599) ; « *il eut une fois l'audace d'en mener une, ainsi qu'Albertine, dans une maison de femmes à Couliville, où quatre ou cinq la prirent ensemble ou successivement.* » (III, page 600).

Comment, pour notre part, essayer de comprendre Albertine? N'était-elle qu'une jeune fille de condition modeste qui pouvait, comme le pensait la mère de Marcel, être attirée par les relations que Marcel pourrait lui faire avoir dans le « monde » et même par un mariage avec lui? Était-elle vraiment une « *gomorrhéenne* » ou, l'amour ne pouvant exister chez Marcel que soutenu par la jalousie, a-t-il voulu s'en persuader? Ce qui est sûr, c'est qu'elle était un être léger, volatil, qu'il avait bien défini par ces « *deux traits* » de caractère : « *cette habitude de faire servir une même action au plaisir de plusieurs personnes, cette utilisation multiple de ce qu'elle faisait [et] la vivacité avec laquelle la saisissait la tentation irrésistible d'un plaisir.* » (III, pages 390-391). Sa fugacité contredisait la saisie du passé par la mémoire, dérobaient sans cesse le sens, manifestait l'incomplétude plus que la duplicité. Elle représentait l'instabilité, la vie successive, une vie recouverte de désirs alternatifs, provisoires. Marcel fut sensible aux transformations de son caractère, mais constata aussi que son image se diversifiait selon la façon dont il la voyait, qu'il y avait autant d'Albertines qu'il y avait d'images d'elle, que sa personnalité se situait, dans le temps, sur des plans différents par rapport à lui.

La duchesse de Guermantes

Pour la créer, Proust a sans doute pris des traits à bien des femmes différentes : on a parlé de la comtesse Adhéaume de Cheigné, dont elle avait la voix rauque, l'élégance et le profil d'oiseau ; de la comtesse Greffulhe, à cause de son beau regard (mais ce fut plutôt à la princesse de Guermantes que celle-ci a servi de modèle) ; enfin on a dit que ses mots d'esprit étaient ceux de Geneviève Halévy, qui fut tour à tour Mme Georges Bizet et Mme Émile Straus. En vérité, la duchesse de

Guermantes dépassa de loin tous ces prototypes et demeure l'une des plus vivantes et des plus originales d'entre les figures auxquelles il a donné naissance.

Dotée du beau prénom d'Oriane (qui vient du latin « auriana » et fait référence à « aurum » qui signifie « or »), celle qui fut d'abord la princesse des Laumes était « née Guermantes » (sans que cela soit expliqué) avant de l'être par le mariage avec son cousin, Basin, pouvant signer « Guermantes-Guermantes » (III, page 1004).

C'était « une dame blonde avec un grand nez, des yeux bleus et perçants [...] et un petit bouton au coin du nez » (I, page 174), aux « yeux ensoleillés d'un sourire bleu », « élégante et encore jeune » qui, lorsqu'elle passait, « envoyait indistinctement des sourires et des petits bonjours de la main aux enfants du portier et aux locataires bourgeois de l'immeuble [...] qu'elle confondait dans sa dédaigneuse affabilité et sa morgue égalitaire » (II, page 16). Toutefois, ses yeux, « dans l'ordinaire de la vie » « étaient distraits et un peu mélancoliques ; elle les faisait briller seulement d'une flamme spirituelle chaque fois qu'elle avait à dire bonjour à quelque ami, absolument comme si celui-ci avait été quelque mot d'esprit, quelque trait charmant, quelque régal pour délicats dont la dégustation a mis une expression de finesse et de joie sur le visage du connaisseur. Mais pour les grandes soirées, comme elle avait trop de bonjours à dire, elle trouvait qu'il eût été fatigant, après chacun d'eux, d'éteindre à chaque fois la lumière. » (II, page 661) Elle était vive, mordante, moqueuse, Marcel goûtant chez elle « cette grâce française si pure qu'on ne trouve plus ni dans les paroles, ni dans les écrits du temps présent », entendant dans sa conversation « comme une chanson populaire délicieusement française », car restait en elle un côté terrien et quasi paysan dont elle n'avait pas conscience, ne mettant aucune affectation à le montrer. Marcel croyait pouvoir retrouver chez « cette cruelle petite fille de l'aristocratie des environs de Combray » (II, page 503) « beaucoup de la nature de Combray » (II, page 494). Il reconnut qu'il « avait cherché en elle le charme du nom de Guermantes » et y avait trouvé « un petit peu » : « un reste provincial. » (II, page 503). Elle « exprimait à la fois la plus ancienne France aristocratique [et] un vif goût de la littérature » (II, page 496). Elle avait « le goût de faire des plaisanteries (par lesquelles elle se croyait moderne) sur les coutumes anciennes, mais auxquelles elle était inconsciemment et âprement attachée. » (II, page 526).

Mais elle était aussi très Parisienne, était même l'une des femmes les plus élégantes de Paris, l'une des plus orgueilleuses aussi, considérée, par la haute société comme par Marcel, comme un être quasi divin. On lui vit une attitude particulièrement aristocratique quand, venue chez Mme de Villeparisis où un historien et Marcel s'inclinant « profondément », elle « profita de l'indépendance de son torse pour le jeter en avant avec une politesse exagérée et le ramener avec justesse sans que son visage et son regard eussent paru avoir remarqué qu'il y avait quelqu'un devant eux ; après avoir poussé un léger soupir, elle se contenta de manifester la nullité de l'impression que lui produisaient la vue de l'historien et la mienne en exécutant certains mouvements des ailes du nez avec une précision qui attestait l'inertie absolue de son attention désœuvrée ». (II, page 200). Alors que, dans le récit de la soirée chez la princesse de Guermantes, il fut d'abord dit que le duc et la duchesse semblaient, par toutes leurs actions, dire à chacun de ceux qu'ils rencontraient : « Mais vous êtes notre égal, sinon mieux. [...] et ils le disaient de la façon la plus gentille que l'on puisse imaginer, pour être aimés, admirés, mais non pour être crus ; qu'on démêlat le caractère fictif de cette amabilité, c'est ce qu'ils appelaient être bien élevés ; croire l'amabilité réelle, c'était la mauvaise éducation. » (II, page 662), il apparut plus loin que la duchesse « n'avait pas non plus tant qu'on pourrait croire la liberté de ses bonjours et de ses sourires » (II, page 672) ; ainsi, elle les refusa à « une dame à demi tarée et dont la figure était encombrée de trop de grains de poils noirs » (II, page 672) et à « une petite dame l'air un peu étrange, dans une robe noire tellement simple qu'on aurait dit une malheureuse » (II, page 673).

Elle tenait un salon où « la plus rare floraison de mondanité avait pris naissance », où elle recevait toute « une cour d'adorateurs », des « hommes distingués » (II, page 459), qui la considéraient « comme une femme d'esprit » (II, page 206), qui le privilégiait d'ailleurs sur l'intelligence. Ainsi elle aimait se livrer à des « charges », imitant le duc de Limoges (II, page 461), appelant Charlus « Taquin le Superbe » (II, page 465). Aussi se disait-on dans les salons : « Vous connaissez le dernier mot d'Oriane ? », « Vous savez la dernière d'Oriane ? » (II, page 478). Se livrant, à la façon de la Célièmène

de Molière dans *“Le misanthrope”*, à une série de portraits mordants, elle critiqua en particulier le prince de Guermantes qui « *se réfère tout le temps à ce qu’on aurait pensé sous Philippe le Hardi ou sous Louis le Gros* » et qui « *écarte les paysans d’un air bonasse, avec sa canne, en disant : “Allez, manants !”* » (II, page 523). Elle avait adopté « *un genre de conversation qui rejette tout ce qui est grandes phrases et expression de sentiments élevés* », ne parlant « *que des plats qu’on mangeait ou de la partie de cartes qu’on allait faire* » (II, pages 207-208). Elle recevait aussi « *une ou deux très belles femmes qui n’avaient de titre à être là que leur beauté* », « *belles figurantes* » qui avaient, comme Mme de Surgis, été les maîtresses de Basin.

« *Au point de vue mondain, elle tenait toujours à montrer qu’elle ne se laissait pas mener par personne.* » (II, page 238) et elle avait le goût et le talent de provoquer l’étonnement de la société. Elle se montra hautaine ou insolente à l’égard de Mme de Gallardon ou des Chaussepierre, se moqua cruellement de Mme de Cambremer, lui trouvant « *la même humilité de descente de lit et les mêmes ressources de bibliothèque tournante* » (II, page 203). Ce ne fut qu’après l’intervention de Saint-Loup qu’elle consentit à parler à Marcel, allant alors jusqu’à lui offrir « *une tasse de thé ou un peu de tarte* », se montrant « *désireuse d’avoir été aussi aimable que possible.* » (II, page 263). Puis, au moment où on parlait de sa séparation d’avec le duc, elle eut une conversation avec lui, qui fit (quelle énorme invraisemblance !) que les personnes présentes « *pensèrent qu’on les avait mal renseignées, que c’était non la duchesse, mais le duc, qui demandait la séparation à cause de moi* » (II, page 375). Alors que Swann était son grand ami, que, lors de la soirée chez la marquise de Saint-Euverte, espérant qu’il la remarque, elle ne fit plus « *que tourner sa figure, remplie de mille signes de connivence [...] dans la direction où était Swann et si celui-ci changeait de place, elle déplaçait parallèlement son sourire aimanté.* » (I, page 335), elle renonça à le recevoir après son mariage et lui signifia son refus de satisfaire le désir ardent qu’il avait de la voir, avant qu’il meure, faire la connaissance de sa femme et de sa fille : « *Mon Dieu, ça me fait une peine infinie qu’il soit malade, mais d’abord j’espère que ce n’est pas aussi grave que ça. Et puis enfin ce n’est tout de même pas une raison, parce que ce serait vraiment trop facile. [...] J’espère de tout mon coeur qu’il n’est pas mourant, comme il le dit, mais vraiment, si ce la devait arriver, ce ne serait pas le moment pour moi de faire la connaissance de ces deux créatures qui m’ont privée du plus agréable de mes amis pendant quinze ans, et qu’il me laisserait pour compte une fois que je ne pourrais même pas en profiter pour le voir lui, puisqu’il serait mort.* » (II, pages 680-681). Elle montra même une cruelle indifférence lorsqu’il vint lui annoncer qu’il ne lui restait plus longtemps à vivre : « *Placée pour la première fois de sa vie entre deux devoirs aussi différents que monter dans sa voiture pour aller dîner en ville, et témoigner de la pitié à un homme qui va mourir, elle ne voyait rien dans le code des convenances qui indiquât la jurisprudence à suivre [...] et pensa que la meilleure manière de résoudre le conflit était de le nier. “Vous voulez plaisanter?” dit-elle à Swann.* » (II, page 595). Or, quand Swann fut mort, son hostilité à l’égard de Gilberte prit fin et elle alla même jusqu’à la recevoir. Quand Marcel, désireux de rencontrer la femme de chambre de la baronne Putbus, demanda à la duchesse de l’introduire dans son salon, elle refusa : « *Ah ! non, ça, par exemple, je crois que vous vous fichez de moi. Je ne sais même pas par quel hasard je sais le nom de ce chameau. Mais c’est la lie de la société. C’est comme si vous me demandiez de vous présenter à ma mercièrre. Et encore, non, car ma mercièrre est charmante. Vous êtes un peu fou, mon pauvre petit. En tout cas, je vous demande en grâce d’être poli avec les personnes à qui je vous ai présenté, de leur mettre des cartes, d’aller les voir et de ne pas leur parler de la baronne Putbus, qui leur est inconnue.* » (II, page 724).

Quand il fut guéri de son amour pour elle, Marcel reconnut : « *Nos relations étaient fondées sur un malentendu [...] malentendu si naturel et qui existera toujours entre un jeune homme rêveur et une femme du monde* » (II, page 503). Il la trouva alors moins bonne qu’elle n’en avait l’air, découvrit la sécheresse de son coeur, sa méchanceté hypocrite avec ses domestiques. Il la trouva aussi moins brillante, se rendant compte que, si elle s’intéressait à la botanique, c’est que Swann l’y avait initiée (II, pages 515-516), que, si elle se prétendait capable d’apprécier les choses nouvelles qui ne le seraient par les autres que quarante ans plus tard, c’était une idée qu’il lui avait soufflée ; il en aurait été ainsi pour l’*“Olympia”* de Manet (II, page 522). Elle le choqua, in petto, en prétendant que les Hals de Haarlem, il fallait absolument les voir ne serait-ce « *que du haut d’une impériale de tramway*

sans s'arrêter » (II, page 524). Il remarqua son souci de « faire de l'esprit Guermantes » (II, page 584).

Pour Charlus, elle « est une personne agréable qui s'imagine être encore au temps des romans de Balzac où les femmes influèrent sur la politique. » (II, page 293). Lors de la soirée chez Mme de Saint-Euverte, elle refusa de partager l'antisémitisme que Mme de Gallardon exerçait sur Swann. Puis elle avait vu avec déplaisir certaines personnes de son monde qui, subordonnant tout à l'affaire Dreyfus, excluaient des femmes élégantes et en recevaient qui ne l'étaient pas et cela pour cause de révisionnisme ou d'antirévisionnisme. Or voici qu'à son tour, elle fut critiquée par ces mêmes dames comme tiède, mal pensante et subordonnant aux étiquettes mondaines les intérêts de la patrie. Elle connut alors un déclin, « l'erreur mondaine de l'affaire Dreyfus » lui ayant infligé un énorme retard (III, page 235).

À la mort de Saint-Loup, Marcel, qui savait « la méchanceté dont elle avait fait preuve à son égard » (III, page 851), fut étonné d'apprendre qu'elle « pleura toute une journée, tomba malade et mit longtemps - plus d'une semaine, c'était longtemps pour elle - à se consoler » (III, page 852). Par contre, « elle qui, jeune fille, avait fait preuve de tant d'impertinente audace [...] à l'égard de la famille impériale de Russie » se montra « sous un jour encore plus favorable » car elle « fut peut-être seule, après la Révolution russe, à faire preuve à l'égard des grandes-duchesses et des grands-ducs d'un dévouement sans bornes. » (III, page 852).

Après la guerre, lors de la matinée chez le prince de Guermantes, Marcel la vit vieillie, les cheveux teints, « passant entre une double haie de curieux qui, sans se rendre compte des merveilleux artifices de toilette et d'esthétique qui agissaient sur eux, émus devant cette tête rousse, ce corps saumoné émergeant à peine de ses ailerons de dentelle noire, et étranglé de bijoux, le regardaient, dans la sinuosité héréditaire de ses lignes, comme ils eussent fait de quelque vieux poisson sacré, chargé de pierreries, en lequel s'incarnait le Génie protecteur de la famille de Guermantes. » (III, page 927). Pourtant, elle avait perdu de sa hauteur car sa situation mondaine avait baissé, elle passait pour une Guermantes déclassée, les nouveaux venus, ignorant tout de son prestige passé, ne la trouvaient plus spirituelle, les jeunes snobs et élégants craignaient de rencontrer chez elle des écrivains démodés, pensaient que, « malgré son nom, elle devait être quelque demi-castor qui n'avait jamais été tout à fait du gratin. » Fatiguée au moindre effort, elle avait cessé d'avoir de l'esprit et elle disait beaucoup de bêtises. Ainsi, elle salua Marcel avec une bienveillance appuyée : « Ah ! quelle joie de vous voir, vous mon plus vieil ami », ce qui flatta son « amour-propre de jeune homme de Combray » (III, page 927) ; elle en vint à considérer que le juif Bloch, qu'elle connaissait depuis vingt ans, était « né dans son monde et avait été bercé sur les genoux de la duchesse de Chartres » (III, page 972). D'autre part, même si elle pensait toujours « occuper la première situation de Paris » « parce qu'à certains soirs elle recevait des souverains », si elle « croyait que rien n'était changé à sa situation », sa position mondaine avait baissé (III, page 1004). Elle prétendait que « le faubourg Saint-Germain l'ennuyait » et que, ses amitiés et ses opinions « s'étant renouvelées » (III, page 1005), elle préférait s'encanailler, « déjeuner avec telle ou telle artiste » comme l'actrice Rachel (III, page 992) dont elle disait : « Je l'ai dénichée, appréciée, prônée, imposée à une époque où personne ne la connaissait et où tout le monde se moquait d'elle » (III, page 1012), dont elle avait fait une amie, ce qui « pouvait signifier que nous nous étions trompés quand nous la croyions hypocrite et menteuse dans ses condamnations de l'élégance » (III, page 993). Aussi trouva-t-elle sa récitation « admirable », car, « au déclin de sa vie », elle « avait senti s'éveiller en soi des curiosités nouvelles ». (III, page 1003). Si, à mesure qu'était devenu plus épais le nuage de la vie, s'étaient effacées aussi les vieilles rancunes oubliées, par contre on constatait « l'antipathie qu'avait depuis peu pour Gilberte la versatile duchesse » qui disait alors d'elle tout le mal qu'elle pouvait, l'accusait d'avoir trompé Saint-Loup qui, de ce fait, se serait engagé pour aller à la guerre, la traitait de « petite horreur » et même de « cochonne », car elle en était arrivée à « cette conception des femmes à "salons" qu'elle méprisait autrefois ». Elle se vengeait ainsi du fait que, comble de sa déchéance, son mari s'affichait ouvertement avec sa maîtresse, Odette. Elle parla à Marcel des relations qu'il l'obligeait à avoir avec les femmes avec lesquelles il la trompait (III, page 1006). Marcel constatait les différences entre les souvenirs de la duchesse et les siens (III, pages 1007-1012). Il considérait que « la vie de la duchesse ne laissait pas d'être très malheureuse » (III, page 1015). Mais, selon Charlus,

« *les premiers torts n'avaient pas été du côté de son frère, la légende de pureté de la duchesse était faite en réalité d'un nombre incalculable d'aventures habilement dissimulées* » (III, page 1023). Mais Marcel « *n'avait jamais entendu parler de cela.* » (III, page 1023). La duchesse, reprenant « *son point de vue de femme du monde, c'est-à-dire de contemptrice de la mondanité* » (III, page 1023), lui fit visiter l'hôtel, et lui reprocha : « *Comment ces riens-là peuvent-ils intéresser un homme de votre mérite?* » se demandant s'il ne venait pas à des soirées comme celle du prince de Guermantes « *pour faire des études* ».

La figure de la duchesse de Guermantes n'a donc cessé de se dégrader au cours d'« *la recherche du temps perdu* » depuis l'éblouissement du début jusqu'à la déchéance finale, autre application par Proust de sa loi du retournement ironique.

Le duc de Guermantes

Douzième du nom et dix-septième prince de Condom, chef de l'illustre lignée de Guermantes, Basin a d'abord été, du vivant de son père, le prince des Laumes. Frère du baron de Charlus, il ne lui ressemblait guère, la grand-mère de Marcel, qui souhaitait tant le voir, l'ayant jugé « *commun* », même s'il avait été, dans son enfance, « *le modèle adorable des grâces juvéniles* », selon les mémoires de sa tante, Mme de Beausergent. Il était le châtelain de ce vieux Guermantes médiéval, voisin de Combray, dont le donjon avait longtemps fait rêver le jeune Marcel. Il fut montré « *superbe et olympien, lourdement assis. On aurait dit que la notion omniprésente en tous ses membres de ses grandes richesses, comme si elles avaient été fondues au creuset en un seul lingot humain, donnait une densité extraordinaire à cet homme qui valait si cher. [...] Il me semblait voir cette statue de Jupiter Olympien que Phidias, dit-on, avait faite toute en or.* » (II, page 284). Ailleurs, on apprit qu'il portait le monocle et fumait le cigare (II, page 481), que ses sourcils étaient « *jupitériens* » (III, page 40).

Il avait épousé sa cousine Oriane, mais l'avait trompée dès le lendemain de son mariage : « *Le duc se parait de sa femme mais ne l'aimait pas. Très "suffisant", il détestait d'être interrompu, puis il avait dans son ménage l'habitude d'être brutal avec elle.* » (II, page 235). Saint-Loup confia à Marcel : « *Mon oncle est un homme charmant, non seulement dans le monde, mais pour ses amis, pour ses parents. Même, d'une certaine façon, il a beaucoup plus de cœur que ma tante, qui est une sainte mais qui le lui fait terriblement sentir. Seulement, c'est un mari terrible, qui n'a jamais cessé de tromper sa femme, de l'insulter, de la brutaliser, de la priver d'argent.* » (III, page 738). Il « *avait le goût des femmes grandes, à la fois majestueuses et désinvoltes.* » En public, il lui montrait beaucoup d'attention, lui faisait force compliments, l'admirait pour son esprit comme le constata Marcel : « *M. de Guermantes, heureux qu'elle me parlât avec une telle compétence des sujets qui m'intéressaient [...] pensait : "Elle est ferrée à glace sur tout. Mon jeune invité peut se dire qu'il a devant lui une grande dame d'autrefois dans toute l'acception du mot, et comme il n'y en a pas aujourd'hui une deuxième.* » (II, page 524). Mais, en fait, « *il manquait vis-à-vis de sa femme de ce qu'on appelle "les formes"* » (II, page 481), et des bruits de séparation s'étaient dès longtemps répandus mais n'eurent jamais de suite car, en réalité, elle ne le gênait guère. Fait amusant : quand Swann leur apporta une immense photographie des monnaies de l'Ordre de Malte, la duchesse voulut qu'on la plaçât dans sa chambre, et le duc lui répondit : « *Ah ! tant que vous voudrez, si elle est dans votre chambre, j'ai la chance de ne la voir jamais, sans penser à la révélation qu'il faisait aussi étourdiment sur le caractère négatif de ses rapports conjugaux.* » (II, page 593).

C'est chez sa cousine, la marquise de Villeparisis, que nous le voyons faire une entrée solennelle, Marcel, qui avait entendu M. de Norpois faire son éloge, étant plein de curiosité à son égard. Mais il ne tarda pas à être déçu. Il eut bien des occasions de le rencontrer lorsque, avec ses parents, il s'installa dans une aile du vieil hôtel. Le duc, qui n'avait pas la morgue de la duchesse, était même fort courtois, noua des relations cordiales avec le père de Marcel. Sachant que celui-ci avait eu « *l'intention de faire de la littérature* », il lui proposa de rencontrer la duchesse chez Mme de Villeparisis où il y aurait aussi des écrivains car « *elle tenait un "bureau d'esprit"* ». Lorsque sa grand-mère fut à

l'agonie, il vint « *en signe de sympathie serrer la main à Monsieur votre père* » (II, page 336), recommandant alors le docteur Dieulafoy, voulant être présenté à la mère de Marcel qui était trop submergée par la douleur pour lui répondre. Cependant, étant « *de ces hommes incapables de se mettre à la place des autres* » (II, page 338), fut-il heureux de rencontrer Saint-Loup et de partir avec lui.

Car ce qui domine chez cet égoïste, c'est l'insensibilité. On la voit quand Swann vint annoncer aux Guermantes qu'il n'irait pas en Italie avec eux car « *je serai mort depuis plusieurs mois* » (II, page 595) ; le duc fit cesser ces « *jérémiades* », signala à sa femme : « *Vous ne pouvez pas aller avec une robe rouge et des souliers noirs* » (II, page 596) et à Swann « *cria à la cantonade et d'une voix de stentor : "Et puis vous, ne vous laissez pas frapper par ces bêtises des médecins, que diable ! Ce sont des ânes. Vous vous portez comme le Pont-Neuf. Vous nous enterrerrez tous !"* » (II, page 597). Il fut insensible aussi quand, au moment où il s'apprêtait à aller à une redoute, le valet de pied lui rapportant la nouvelle de la mort de son cousin, comme il était soumis aux obligations mondaines qui avaient pour lui un caractère d'impératif catégorique que, par frivolité, inconscience ou entraînement, rien ne comptait plus lorsqu'un plaisir était en jeu, il s'écria : « *Il est mort ! Mais non, on exagère, on exagère !* » (II, page 725) et il se rendit avec la duchesse à la soirée. Au retour, il « *songea que le lendemain il serait bien forcé d'être officiellement en deuil, et décida d'avancer de huit jours la cure d'eaux qu'il devait faire.* » (II, page 739). Quand la fille de Swann, Gilberte, qui savait qu'il avait été l'ami de son père, l'interrogea à son sujet, il répondit d'une façon condescendante qui ne correspondait nullement à l'intimité de leurs relations passées.

« *Moins instruit qu'orgueilleux* », pour Marcel, qui fut vexé de ses compliments mitigés sur son article, il parlait « *un mauvais français* », et il constata que « *M. de Guermantes riait de ses bons mots, mais ne se déridait pas à ceux des autres.* » (II, page 284). Quoiqu'il possédât quelques œuvres d'Elstir, il était fermé à l'univers des arts : « *Chaque fois qu'on lui parlait d'une œuvre d'un musée, ou bien du Salon, et qu'il ne se rappelait pas* », « *d'un air de suffisance* », il se contentait de dire : « *Si c'est à voir, je l'ai vu !* » (II, pages 523-524). Lors de la soirée chez la princesse, la duchesse se vit offrir une lettre de D'Annunzio et trois manuscrits d'Ibsen, mais le duc « *n'était pas enchanté. Incertain si Ibsen ou d'Annunzio étaient morts ou vivants, il voyait déjà des écrivains, des dramaturges allant faire visite à sa femme et la mettant dans leurs ouvrages.* » (II, pages 666-667).

Marcel se rendant à l'invitation de la duchesse, se demandait s'il allait voir le duc car couraient des rumeurs de divorce ; mais il « *guettait mon arrivée pour me recevoir sur le seuil et m'ôter lui-même mon pardessus* », le débarrassa de ce qu'il appelait « *ses frusques* », et, « *mauvais mari pour la duchesse en tant qu'il avait des maîtresses mais compère à toute épreuve en ce qui touchait le bon fonctionnement de son salon* » (II, page 416), il l'y guida.

En politique, il « *se croyait extrêmement moderne, contempteur plus que quiconque de la naissance, et même républicain* » (II, page 530). Mais l'affaire Dreyfus révéla son conservatisme, sinon son antisémitisme, et, s'il était l'ami de Swann, il ne comprenait pas qu'il puisse être « *ouvertement dreyfusard* », « *lui un fin gourmet, un esprit positif, un collectionneur, un amateur de vieux livres, membre du Jockey, un homme entouré de la considération générale, un connaisseur de bonnes adresses qui nous envoyait le meilleur porto qu'on puisse boire, un dilettante, un père de famille.* » (II, page 677). Cependant, on vit tout à coup ses idées à ce sujet se retourner. Il revint de sa cure converti au dreyfusisme ; il l'avait été par « *une princesse italienne et ses deux belles-sœurs* », des « *femmes d'une intellectualité supérieure* » qui avaient fait preuve d'« *une grande finesse de dialectique* ». (II, page 740). En conséquence, il fut évincé de la présidence du Jockey-Club.

À la réception chez le prince de Guermantes, le duc parut à Marcel « *presque le même et seulement plus blanc, étant toujours aussi majestueux et aussi beau* ». (III, page 1007), puis, dix pages plus loin, il prétendit : « *Je ne l'avais pas aperçu et je ne l'eusse sans doute pas reconnu, si on me l'avait clairement désigné. Il n'était plus qu'une ruine* » (III, page 1017) : Proust fut-il, lui aussi, victime de sa loi du retournement ? À sa finesse, à son enjouement avait succédé une expression de lutte contre la mort, les artères donnant à son visage une dureté sculpturale. Marcel rapporta que, « *depuis longtemps calmé par son âge avancé, et quoiqu'il fût encore robuste, il avait cessé de tromper Mme de Guermantes. Il s'était épris de Mme de Forcheville* » (III, page 1015) que, dans sa jalousie, il

« *séquestrait* », étant toujours installé chez elle dont les invités « *étaient trop contents de lui être présentés* ». Mais « *il n'avait pas subi la déchéance de son frère* » (III, page 1018).

Ainsi, le duc de Guermantes, qui n'était d'ailleurs guère qu'un comparse de la duchesse comme M. Verdurin était celui de « *la Patronne* », ne fut pas vraiment soumis à la loi du retournement : il resta, tout grand seigneur qu'il était, fidèle à sa tranquille médiocrité !

Saint-Loup

Le marquis Robert de Saint-Loup a pu être inspiré par Gaston de Caillavet que Proust connut pendant son service militaire à Orléans et dont il dit : « *Mon amitié pour Gaston était immense ; je ne parlais que de lui à la caserne où mon brosseur et le caporal voyaient en lui une sorte de divinité* » ; ou par le comte Bertrand de Fénelon, un autre ami qui fut toujours très prévenant pour lui : un soir, au restaurant Larue, par gentillesse, il exécuta une traversée de haute voltige sur le dos des banquettes, pour aller chercher le manteau de son ami, qui avait froid, exploit qui fut prêté à Saint-Loup. Bertrand de Fénelon fut d'ailleurs mentionné dans « *À la recherche du temps perdu* » par Proust, qui confia qu'il l'« *eut pour ami le plus cher* », qu'il fut « *l'être le plus intelligent, bon et brave, inoubliable à tous ceux qui l'ont connu* » (II, page 771).

Fils de Marie Aynard, comtesse de Marsantes, elle-même sœur du duc de Guermantes et du baron de Charlus, Saint-Loup était le neveu de Mme de Villeparisis qui, à Balbec, annonça la venue de ce jeune officier brillant et très élégant « *qui préparait Saumur, actuellement en garnison dans le voisinage, à Doncières.* » Marcel espéra « *qu'il allait se prendre de sympathie pour moi, que je serais son ami préféré* ». Or, bientôt, il vit « *grand, mince, le cou dégagé, la tête haute et fièrement portée, passer un jeune homme aux yeux pénétrants et dont la peau était aussi blonde et les cheveux aussi dorés que s'ils avaient absorbé tous les rayons du soleil. Vêtu d'une étoffe souple et blanchâtre comme je n'aurais jamais cru qu'un homme eût osé en porter, et dont la minceur n'évoquait pas moins le frais de la salle à manger, la chaleur et le beau temps du dehors, il marchait vite. Chacun le regarda curieusement passer, on savait que ce jeune marquis de Saint-Loup-en-Bray était célèbre pour son élégance. [...] Il semblait que la qualité si particulière de ses cheveux, de ses yeux, de sa peau, de sa tournure, qui l'eussent distingué au milieu d'une foule comme un filon précieux d'opale azurée et lumineuse, engainé dans une matière grossière, devait correspondre à une vie différente de celle des autres hommes. [...] À cause de son "chic", de son impertinence de jeune "lion", à cause de son extraordinaire beauté surtout, certains lui trouvaient même un air efféminé, mais sans le lui reprocher, car on savait combien il était viril et qu'il aimait passionnément les femmes.* » (I, pages 728-729). Il allait « *le col haut, équilibrant perpétuellement les mouvements de ses membres autour de son monocle fugitif et dansant qui semblait leur centre de gravité* » (I, page 730). Marcel, qui le considérait « *comme une oeuvre d'art* » (I, page 736), « *démêlait en Saint-Loup un être plus général que lui-même, le "noble"* », pensait qu'il faisait surtout preuve de « *noblesse de cœur* ». Cependant, alors que Marcel et sa grand-mère lui avaient été présentés par Mme de Villeparisis, il passait indifférent à côté d'eux, semblant ne pas les reconnaître, « *ne cherchait pas à se rapprocher de nous* ».

Or voici (par quel miracle?) qu'il fit donner sa carte à Marcel et lui exprima son désir d'avoir avec lui de longues conversations. « *Je vis cet être dédaigneux devenir le plus aimable, le plus prévenant jeune homme que j'eusse jamais rencontré.* » (I, page 732). Il l'appelait « *mon pauvre petiot* » (II, page 72) et, comme le « *pauvre petiot* » oubliait sa grand-mère, il l'obligea à lui aller lui parler au téléphone (II, page 132). En voiture avec lui, il sautait du siège « *quand il avait peur que j'eusse froid, pour jeter son propre manteau sur mes épaules* » (I, page 737). Et ce militaire, officier de carrière, lui révéla des goûts intellectuels et des idées avancées. Et Marcel s'étonnait et s'extasiait : « *Dissimulant sous un sourire d'homme de cour l'avidité d'agir en homme de guerre, à le bien regarder, je me rendais compte combien l'ossature énergique de son visage triangulaire devait être la même que celle de ses ancêtres, plus faite pour un ardent archer que pour un lettré délicat. Sous la peau fine, la construction hardie, l'architecture féodale apparaissaient. Sa tête faisait penser à ces tours d'antique*

donjon dont les créneaux inutilisés restent visibles, mais qu'on a aménagées intérieurement en bibliothèque. » (I, pages 818-819) - « Même immobile, la couleur qui était la sienne plus que tous les Guermantes, d'être seulement l'ensoleillement d'une journée d'or devenu solide, lui donnait comme un plumage si étrange, faisait de lui une espèce si rare, si précieuse, qu'on aurait voulu le posséder pour une collection ornithologique ; mais quand, de plus, cette lumière changée en oiseau se mettait en mouvement, en action, quand par exemple je voyais Robert de Saint-Loup entrer dans une soirée où j'étais, il avait des redressements de sa tête si soyeusement et fièrement huppée sous l'aigrette d'or de ses cheveux un peu déplumés, des mouvements de cou tellement plus souples, plus fiers et plus coquets que n'en ont les humains, que devant la curiosité et l'admiration moitié mondaine, moitié zoologique qu'il vous inspirait, on se demandait si c'était dans le faubourg Saint-Germain qu'on se trouvait ou au Jardin des Plantes, et si on regardait traverser un salon ou se promener dans sa cage un grand seigneur ou un oiseau. » (III, page 703-704).

Lui qui avait vécu auparavant « *dans le monde restreint de la noce* » (I, page 817), qui, au restaurant de Rivebelle, connaissait presque toutes les demi-mondaines qui s'y trouvaient, et bien qu'on le disait fiancé avec Mlle d'Ambresac, était, selon sa tante, « *malheureusement tombé dans les griffes d'une mauvaise femme dont il était fou et qui ne le lâcherait pas.* » (I, page 728). En effet, il avait alors pour maîtresse adorée une jeune actrice juive, Rachel, qui n'avait de curiosité et d'estime que pour les choses de l'esprit, était socialiste et dreyfusiste. De ce fait, « *il allait rarement dans le monde* » où on lui reprochait « *sa liaison avec une femme "de théâtre"* » (I, page 780). Elle « *l'avait préservé du snobisme et guéri de la frivolité* », « *avait ouvert son esprit à l'invisible* », « *avait mis du sérieux dans sa vie* » (I, page 782). Mais « *elle l'avait pris en horreur* » car, disait-elle, « *elle était une intellectuelle et que lui, quoi qu'il prétendît, était, de naissance, un ennemi de l'intelligence* » ; « *avec lui elle gâchait son avenir d'artiste* » (I, page 783). « *Cette période dramatique de leur liaison [...] avait commencé* » quand elle avait récité chez une tante de Saint-Loup « *des fragments d'une pièce symboliste* », ce qui, joint à son costume, avait fait rire « *cette assemblée d'hommes de cercle et de duchesses* » (I, page 784). De ce fait, « *elle lui avait défendu de rester à Paris où sa présence l'exaspérait et l'avait forcé de prendre son congé à Balbec* » où « *il passait la plus grande partie de son temps à lui envoyer des lettres et des dépêches* », tandis qu'« *elle lui faisait attendre indéfiniment des réponses d'ailleurs dénuées de sens* » (I, page 785). Marcel apprit qu'une querelle avait éclaté entre Saint-Loup et sa maîtresse qui « *était de mauvaise humeur, trépignait, pleurait pour des raisons incompréhensibles* » (II, page 121), que son ami souffrait de cette brouille et bientôt de ce qu'il crut être leur rupture. Mais elle demanda à Saint-Loup de consentir à lui pardonner, ce qui fit « *qu'il vit tous les inconvénients d'un rapprochement* » (II, page 124). Cependant, il lui trouvait des excuses : « *Elle est violente seulement parce qu'elle est trop franche, trop entière dans ses sentiments. Mais c'est un être sublime.* » (II, page 125). Il la présenta à Marcel qui, en « *cette femme qui était pour Saint-Loup tout l'amour, toutes les douceurs possibles de la vie, dont la personnalité, mystérieusement enfermée comme dans un Tabernacle, était l'objet sur lequel travaillait sans cesse l'imagination de mon ami, dont il se demandait ce qu'elle était en elle-même, derrière le voile des regards et de la chair, - dans cette femme je reconnus à l'instant "Rachel quand du Seigneur", celle qui, il y a quelques années (les femmes changent si vite de situation dans ce monde-là, quand elles en changent)* » avait été pour Marcel « *un jouet mécanique* » qu'il avait connu « *dans une maison de passe* », qui lui avait paru « *ne pas valoir vingt francs* », « *qui pour vingt francs ferait tout ce que je voudrais* » ! (II, page 158 : mais voulut-il quelque chose? ses amours platoniques avec Albertine en font douter !) D'ailleurs, Rachel « *fut reconnue et interpellée par de vulgaires "poules" comme elle était* », qui « *s'apprêtaient à lui présenter deux "calicots", leurs amants* » (II, page 161), quand elles virent qu'elle était avec Marcel et Saint-Loup, qui, ayant l'idée qu'elle pouvait vivre une autre vie, « *une vie insoupçonnée, fort différente de celle qu'il menait avec elle, une vie où on avait les femmes pour un louis* », devant cette Rachel « *un instant dédoublée pour lui* », put alors regretter d'avoir à continuer à lui « *donner cent mille francs par an* », de « *l'entretenir fastueusement* » au point de se ruiner (II, page 162), s'en voulant, ayant cru « *qu'on pouvait la tenir par l'argent* », de lui avoir acheté un collier de prix, d'autant plus qu'elle n'en voulut pas (II, page 281) !

Au restaurant, cette « *littéraire* » « *ne s'interrompit de parler livres, art nouveau, tolstoïsme* » à Marcel, de plaindre Dreyfus (« *Le pauvre martyr, dit-elle en retenant un sanglot, ils le feront mourir là-*

bas ») « *que pour faire des reproches à Saint-Loup qu'il bût trop de vin* » (II, page 164), se moquer de sa famille, exciter sa jalousie en regardant avec insistance le maître d'hôtel (II, page 165). À part la Berma (II, page 167), « *elle parlait des artistes les plus connus sur un ton d'ironie et de supériorité* » qui irritait Marcel (II, page 168). Pourtant, une heure plus tard, au théâtre, elle montra « *beaucoup de déférence envers les mêmes artistes sur lesquels elle portait un jugement si sévère* » (II, page 168). Saint-Loup se retira dans un cabinet particulier où Marcel eut la surprise de trouver « *sa maîtresse étendue sur un sofa, riant sous les baisers, les caresses que lui prodiguait* » (II, page 170) celui qui, ayant bu trop de champagne, lui parut « *hideux, inconnu* » (II, page 171).

Au théâtre, il observa que la cruelle Rachel avait formé un complot pour décontenancer une chanteuse débutante. Puis, dans une petite pièce, elle joua « *un rôle presque de simple figurante* », mais la scène la transformait en « *une autre femme* » (II, page 174), celle qui avait séduit Saint-Loup. Après la représentation, les deux hommes passèrent sur le plateau. Marcel fut « *charmé* » par un danseur qui, continuant à danser, lui parut « *un papillon égaré dans la foule* » (II, page 177). Mais Saint-Loup « *s'imagina que sa maîtresse faisait attention à ce danseur* » (II, page 177), se montra jaloux, voulant qu'elle allât s'habiller, d'où une scène entre eux, et, un journaliste présent osant s'entremettre, « *une gifle retentissante sur sa joue* » (II, page 180). Plus tard, dans la rue, il administra « *une roulée* » à un homme qui, voyant « *le beau militaire* », « *lui avait fait des propositions.* » (II, pages 182-183). À la suite de cette journée, il envoya à Marcel une lettre irritée où lui reprochait de faire la cour à Rachel.

Cela n'empêcha pas Marcel d'aller lui rendre visite dans sa garnison de Doncières, où, comme ils dînèrent avec ses camarades, il eut l'occasion de l'entendre discourir brillamment sur « *l'art de la guerre* », et de le juger avec condescendance : « *Je savais que chez Robert un certain verbalisme était trop souvent un peu creux, mais d'autres fois signifiait l'assimilation d'idées profondes qu'il était fort capable de comprendre.* » (II, page 108) Lui, qui jouissait d'un grand prestige, voulut, pour sa plus grande fierté, faire briller son ami devant ses camarades. Il démentit le bruit de ses fiançailles avec Mlle d'Ambresac. S'il était préoccupé par l'affaire Dreyfus, « *il en parlait peu parce que seul de sa table il était dreyfusard ; les autres étaient violemment hostiles à la révision.* » Du fait de son dreyfusisme, les nationalistes se plaisait à traduire l'étymologie de Marsantes (le nom de sa mère), « *Mater Semita* », par « *mère sémite* », alors, qu'explique Proust, « *"semita" signifie "sente" et non "Sémite"* » (II, page 179). Ce dreyfusisme lui fit refuser d'être présenté à Mme Swann : « *C'est une ancienne grue. Son mari est juif et elle nous le fait au nationalisme.* » (II, page 264).

Rompant avec Rachel, il partit en mission, disant dans une lettre à Marcel qu'il « *avait été envoyé au Maroc pour oublier celle qu'il n'aimait déjà plus depuis quelque temps* » (II, pages 347-348). Il put lire entre les lignes et comprendre ce qui s'était passé entre eux : elle « *avait persuadé à son amant que j'avais fait de sournoises tentatives pour avoir, pendant qu'il était absent, des relations avec elle.* » (II, page 348). Il lui annonçait aussi qu'il allait venir en France « *pour un congé très court* ». Ainsi, alors que Marcel était déçu de l'esquive de Mme de Stermaria, « *Saint-Loup entrant, ce fut comme une arrivée de bonté, de gaieté, de vie* ». Mais il le laissa « *stupéfait* » quand il lui révéla : « *J'ai raconté à Bloch que tu ne l'aimais pas du tout tant que ça, que tu lui trouvais des vulgarités* ». Ils se rendirent cependant dans un restaurant où le patron, ayant fait passer Marcel dans la salle « *réservée aux Hébreux* » (II, page 401), Saint-Loup, qui, lui, était « *un pur Français* » (II, page 409), le fit revenir dans « *la grande salle* ». C'est ici que Proust plaça l'« *exercice de voltige* » de Bertrand de Fénelon, Saint-Loup apportant à Marcel un « *grand manteau de vigogne [...] pour me tenir chaud. Il me fit signe de loin de ne pas me déranger [...] monta légèrement sur les banquettes de velours rouge qui en faisaient le tour en longeant le mur [...] Entre les tables des fils électriques étaient tendus à une certaine hauteur ; sans s'y embarrasser, Saint-Loup les sauta adroitement comme un cheval de course un obstacle.* » (II, page 411).

On apprend alors qu'avec le prince de Foix, il appartenait à « *un groupe, plus fermé et inséparable* » qu'on appelait « *les quatre gigolos* » : « *On les voyait toujours ensemble à la promenade, dans les châteaux on leur donnait des chambres communicantes, de sorte que, d'autant plus qu'ils étaient tous très beaux, des bruits couraient sur leur intimité. Je pus les démentir de la façon la plus formelle en ce qui concernait Saint-Loup. Mais ce qui est curieux, c'est que plus tard, si l'on apprit que ces bruits étaient vrais pour tous les quatre, en revanche chacun d'eux l'avait entièrement ignoré des trois*

autres. Et pourtant chacun d'eux avait bien cherché à s'instruire sur les autres, soit pour assouvir un désir, ou plutôt une rancune, empêcher un mariage, avoir barre sur l'ami découvert. » (II, page 405).

Au cours du repas chez la duchesse de Guermantes, on rapporta qu'il n'aurait pas rompu avec Rachel, et que c'était la raison pour laquelle il ne voulait pas retourner au Maroc (II, page 511). En fait, il avait bien rompu avec elle et avait aussi, de ce fait, abandonné son dreyfusisme. Aussi, lors de la soirée chez la princesse de Guermantes, quand Swann crut pouvoir lui dire : « *Vous marchez à fond avec nous* », le militaire déclara avoir changé d'attitude : « *Je suis soldat et avant tout pour l'armée* » (II, page 698). Il quitta Swann et Marcel pour aller causer avec Mlle d'Ambresac avec laquelle il aurait pu alors se marier (II, page 698). Rachel l'avait ruiné et il se plaignit que son « *conseil de famille, qui s'est toujours montré si sévère pour moi, soit composé précisément des parents qui ont le plus fait la bombe, à commencer par le plus noceur de tous, mon oncle Charlus, qui est mon subrogé tuteur, qui a eu autant de femmes que don Juan, et qui à son âge ne dételle pas* » (II, pages 691-692). Il ne connaissait donc pas « *les goûts véritables de son oncle* » (II, page 692) alors que le terme de « *platonicien* » indiquait bien qu'il les avait lui-même ! Il fit même à Marcel l'éloge des maisons de passe : « *Il n'y a là qu'on trouve chaussure à son pied, ce que nous appelons au régiment son gabarit* » (II, page 693), lui promit de lui en faire connaître une que fréquentaient une Mlle d'Orgeville et la femme de chambre de Mme Putbus (II, page 694).

Lui, qui, dans la gare de Doncières, n'avait pas répondu aux coquetteries d'Albertine, fut chargé par Marcel d'une enquête sur elle auprès de Mme Bontemps en Touraine (III, page 436). Marcel apprécia : « *Il avait tant d'affection pour moi que la pensée de mes souffrances lui était insupportable.* » (III, page 437). Mais, à son retour, il l'entendit, à son insu, prononcer « *des paroles machiavéliques et cruelles* » (il s'agissait de faire renvoyer un des valets de pied de la duchesse de Guermantes) alors qu'il l'avait « *toujours considéré comme un être si bon, si pitoyable aux malheureux* » (III, pages 470-471). Marcel y vit une « *éclipse partielle de son moi* ».

Étonnamment, après diverses tentatives de mariages brillants, dont celui avec Mlle d'Ambresac, il épousa Gilberte Swann, la fille de cette Odette qu'il refusait de connaître autrefois. Et, une fois marié, il n'eut plus que du mépris pour le monde élégant. Surtout, « *sans cesser de lui faire des enfants* » (III, page 680), « *il faisait mourir sa femme de jalousie en entretenant, sans plaisir, des maîtresses* ». (III, page 705). S'il la trompait apparemment avec des femmes, en fait, ce n'était « *pas de la manière que tout le monde croyait* » (III, page 677) : il avait hérité de Charlus son « *genre d'amours* » (III, page 704) et, se posant vraiment comme son successeur, avait une liaison avec Morel, chez lequel il crut découvrir des ressemblances avec son ancienne maîtresse, Rachel, à laquelle il continuait à verser « *scrupuleusement mais sans plaisir la rente énorme qu'il lui avait promise* » (III, page 683). Morel, pour lequel il dépensait aussi beaucoup, avait « *cherché à désunir le ménage* » en y mettant « *des ruses diaboliques* » (III, page 678). Marcel, qui le vit à Tansonville, remarqua que, du fait de son vice, « *il était devenu plus élancé, plus rapide* » (III, page 698), qu'« *il ne faisait presque plus preuve vis-à-vis de ses amis, par exemple vis-à-vis de moi, d'aucune sensibilité* » (III, page 699), qu'à Gilberte, « *il mentait tout le temps* » (III, page 699). Marcel allait comprendre plus tard ce qu'il lui avait dit : « *"C'est malheureux que ta petite amie de Balbec n'ait pas la fortune exigée par ma mère, je crois que nous nous serions bien entendus tous les deux."* Il avait voulu dire qu'elle était de Gomorrhe comme lui de Sodome, ou peut-être, s'il n'en était pas encore, ne goûtait-il plus que les femmes qu'il pouvait aimer d'une certaine manière et avec d'autres femmes. [...] En somme c'était le même fait qui nous avait donné à Robert et à moi le désir d'épouser Albertine (à savoir qu'elle aimait les femmes). Mais les causes de notre désir, comme ses buts aussi, étaient opposés. Moi, c'était par le désespoir où j'avais été de l'apprendre ; Robert par la satisfaction ; moi pour l'empêcher grâce à une surveillance perpétuelle de s'adonner à son goût ; Robert pour le cultiver, et par la liberté qu'il lui laisserait afin qu'elle lui amenât des amies. » (III, pages 679-680).

Marcel se livra à une interprétation rétrospective d'indices des goûts de Saint-Loup. Il se rappela que « *le premier jour où il l'avait aperçu* », il lui avait « *trouvé un air efféminé qui n'était certes pas l'effet de ce que j'apprenais de lui maintenant, mais de la grâce particulière aux Guermantes* ». Il se disait que « *son affection pour moi, sa manière tendre, sentimentale de l'exprimer [...] signifiait alors tout autre chose [...] il était encore plus spécial que je ne l'avais cru.* » (III, page 687). Il trouvait que cela « *ternissait toute notre amitié de Balbec et de Doncières.* » (III, page 688), amitié qu'il lui avait

manifestée à une époque où « *il aimait encore uniquement les femmes* » avant de subir une « *évolution physiologique* » : « *Ce n'est que tant qu'il aima les femmes qu'il fut vraiment capable d'amitié. Après cela, au moins pendant quelque temps, les hommes qui ne l'intéressaient pas directement, il leur manifestait une indifférence, sincère je le crois en partie, car il était devenu très sec, et qu'il exagérait aussi pour faire croire qu'il ne faisait attention qu'aux femmes.* » (III, page 682). Il se souvint du regard qu'au restaurant il porta sur un garçon, « *regard qui ne durait pas plus de deux secondes, mais dans sa limpide clairvoyance semblait témoigner d'un ordre de curiosités et de recherches entièrement différents de celui qui aurait pu animer n'importe quel client regardant même longtemps un chasseur ou un commis pour faire sur lui des remarques humoristiques ou autres qu'il communiquerait à ses amis.* » (III, pages 680-681). Aimé lui révéla qu'à Balbec « *il s'enfermait avec mon liftier, sous prétexte de développer des photos* », que « *le petit avait voulu se plaindre* » (III, page 681).

En 1914, du fait des cafouillages de Proust, la position de Saint-Loup face à la guerre n'apparaît pas nette : était-il « *sur une mauvaise pente : l'antipatriotisme, l'irréligion, l'anarchie, etc.* » (III, page 727), prétendant d'ailleurs, en affectant une détermination enfantine : « *Si je ne reprends pas de service, c'est tout bonnement par peur, na !* » (III, page 738), ou avait-il « *effacé toutes les impressions peu agréables d'insincérité qu'il avait produites pendant le séjour à Tansonville* », avait-il retrouvé « *toutes les belles qualités d'autrefois* » (III, page 737), ou encore était-il animé par l'« *idéal conventionnel de virilité* » des homosexuels (III, page 744) qui fait qu'« *il admire le courage des jeunes hommes, l'ivresse des charges de cavalerie, la noblesse intellectuelle et morale des amitiés d'homme à homme, entièrement pures, où on sacrifie sa vie l'un pour l'autre.* » (III, page 746), qu'il poursuivait l'idéal de servir dans « *un ordre de chevalerie purement masculin, loin des femmes, où il pourrait exposer sa vie pour sauver son ordonnance, et mourir en inspirant un amour fanatique à ses hommes.* » (III, page 746), toutes raisons qui expliqueraient, qu'ayant la pudeur de son patriotisme, ce qui était l'un des côtés de son caractère Guermantes (il s'était « *rangé dans cette fraction de l'aristocratie qui faisait passer la France avant tout* » [III, page 761]), « *il faisait des pieds et des mains* » pour que son engagement fût accepté. Selon la duchesse de Guermantes, il l'aurait fait parce que Gilberte le trompait (III, page 1027). Quoi qu'il en soit, il obtint de partir pour le front, et il s'y conduisit vaillamment, au point d'y gagner la croix de guerre.

Dans ses lettres du front, Marcel retrouva toute la culture libérale qu'il avait acquise, mêlée à d'intéressantes considérations stratégiques sur la conduite de la guerre (« *Il y a un côté de la guerre qu'il commençait, je crois, à apercevoir, c'est qu'elle est humaine, se vit comme un amour ou comme une haine, pourrait être racontée comme un roman.* » [III, page 982]), sur le courage insoupçonné des gens du peuple, courage qui lui faisait mieux comprendre l'esprit des grandes époques historiques, sur le souhait d'une paix juste pour les Français et pour les Allemands. Marcel nota que jamais homme n'avait eu moins que lui de haine d'un peuple : la dernière fois qu'il le vit, il fredonnait en allemand un lied de Schumann. Quand il le revit en 1916, il constata : « *Si la guerre n'avait pas grandi l'intelligence de Saint-Loup, cette intelligence conduite par une évolution où l'hérédité entraine pour une grande part, avait pris un brillant que je ne lui avais jamais vu* » (III, page 760) ; mais il lui parut moins original que son oncle Charlus dont « *il était comme un successeur* » (III, page 761).

Cependant, ce même Saint-Loup, si sympathique et si héroïque, conservait sa double personnalité. En effet, au cours d'une permission, avant d'aller voir sa femme, il s'arrêta à Paris et se rendit à l'hôtel louche de Jupien, où il perdit sa croix de guerre. Il fut tué le surlendemain de son retour au front, en protégeant la retraite de ses hommes : « *Il avait évité devant l'ennemi [...] ce qui aurait pu sauver sa vie, par cet effacement de soi devant les autres que symbolisaient toutes ses manières* ». (III, page 846). Marcel se rappela avec chagrin celui dont il avait souhaité être l'ami, qui se disait « *un homme condamné d'avance. Faisait-il allusion au vice qu'il avait réussi jusqu'alors à cacher à tout le monde mais qu'il connaissait, et dont il s'exagérait peut-être la gravité?* » (III, page 850). Dans une sorte d'épithète, il dépassa sa double personnalité : « *Tout cela, le bon comme le mauvais* », Saint-Loup « *l'avait donné sans compter, tous les jours, et le dernier en allant attaquer une tranchée par générosité, par mise au service des autres de tout ce qu'il possédait, comme il avait un soir couru sur les canapés du restaurant pour ne pas me déranger [...] Lui qui toujours dans cette vie avait semblé [...] contenir l'élan d'une charge, en dissimulant d'un sourire la volonté indomptable qu'il y avait dans*

sa tête triangulaire, enfin il avait chargé. Débarrassée de ses livres, la tourelle féodale était redevenue militaire. Et ce Guermantes était mort plus lui-même, ou plutôt plus de sa race, en laquelle il se fondait. »

On peut donc se demander si Saint-Loup, en passant de la noblesse de coeur du bel aristocrate à la bassesse la plus mesquine, en vacillant de l'hétérosexuel flagrant à l'homosexuel secret, était une autre illustration de la loi du retournement ironique ou s'il était resté fidèle à lui-même?

Charlus

Les probables modèles de Charlus seraient Robert de Montesquiou (qui en fut furieux), pour son allure générale, son orgueil, son insolence et ses dons artistiques ; le baron Doazan (qui en fut ravi), poudré et bouffi, amoureux d'un violoniste polonais ; le comte Aimery de La Rochefoucauld, connu pour sa morgue et la dureté de ses mots ; le trouble Oscar Wilde ; le brillant Serge de Diaghilev ; et en partie Marcel Proust lui-même.

Palamède (prénom qu'*il avait hérité des princes de Sicile, ses ancêtres* » mais qui était abrégé familièrement en « *Mémé* » par ses intimes du faubourg Saint-Germain) de Guermantes, baron de Charlus, frère cadet de Basin, duc de Guermantes et de Mme de Marsantes, neveu de Mme de Villeparisis, fut l'une des incarnations les plus saisissantes des vertus et des vices héréditaires de sa lignée, car, chez ce personnage singulier, une morgue immense s'alliait à une sensibilité féminine.

Son insolence lui avait valu d'être surnommé « *Taquin le Superbe* » (II, page 465) par sa belle-sœur, Oriane de Guermantes, mais elle faisait qu'il piétinait les faibles, se vengeait de qui ne l'avait pas insulté, cherchait bassement à brouiller ses amis. « *Même dans la société aristocratique la plus fermée, [il] se distinguait encore comme particulièrement difficile d'accès, dédaigneux, entiché de sa noblesse, formant, avec la femme de son frère et quelques autres personnes choisies, ce qu'on appelait le cercle des Phénix. Là même il était si redouté pour ses insolences qu'autrefois il était arrivé que des gens du monde qui désiraient le connaître et s'étaient adressés à son propre frère, avaient essuyé un refus.* » (I, page 749). Mme de Villeparisis « *n'était qu'à demi-contente d'avoir sa visite* » car sa conduite avec elle était étrange : il pouvait, pour des brouilles, se montrer soupçonneux et même hostile, puis lui demandait pardon (II, page 268). Et il empêcha alors que le saluât Marcel qui le vit ainsi : « *La houpette de ses cheveux gris, son œil dont le sourcil était relevé par le monocle et qui souriait, sa boutonnière en fleurs rouges, formaient comme les trois sommets mobiles d'un triangle convulsif et frappant.* » (II, page 269). Quand il le vit chez le prince de Guermantes, « *avec son impertinence de grand seigneur et son égaillement d'hystérique* », il trouva que sa présence était « *drôle* » et se « *mit à pousser des éclats de rire* » (II, page 658). On entendait son « *intarissable jacassement* » (II, page 638) ; en représentation, il saluait les invités en disant leur nom, et « *cela faisait un glapissement continu* » (II, page 648). Si, plus tard dans la soirée, il invita Marcel à s'asseoir à son côté, Mme de Saint-Euverte passant, il exerça sa verve insolente contre « *cette personne qui, si j'ai bonne mémoire, célébrait son centenaire quand je commençais à aller dans le monde, c'est-à-dire pas chez elle* » (II, page 700). Marcel s'étonnait de cet homme qui « *ne faisait rien, n'écrivait pas, ne peignait pas, ne lisait même rien d'une manière sérieuse et approfondie* » (II, page 567), se nourrissait seulement « *de ses haines féroces et de ses dévotes sympathies - les haines dirigées surtout contre les jeunes gens, l'adoration excitée principalement par certaines femmes.* » (II, pages 567-568), s'étonnait de « *ces alternances de sympathie et de haine par où le désir de charmer, et ensuite la crainte - également imaginaire - d'être, sinon méprisé, du moins découvert, faisait passer le baron* » (II, page 642). « *Il avait à l'égard des hommes, et particulièrement des jeunes gens, une haine d'une violence qui rappelait celle de certains misogynes pour les femmes.* » (I, page 761). Chez les Verdurin, comme on le confondait « *avec un comte Leblois de Charlus, qui n'avait même pas la moindre parenté avec lui, ou extrêmement lointaine, et qui avait été arrêté, peut-être par erreur, dans une descente de police restée fameuse* » (II, page 903), il déclina ses titres avec hauteur. Mais il manifesta aussi son attachement au catholicisme car, à la question de Mme Verdurin : « *Est-ce que vous comptez rester longtemps sur la côte?* » il répondit

vouloir y rester jusqu'à la fête de l'archange saint Michel, son patron (II, page 957) et, plus loin, affirma : « *Je crois à la communion des saints et à leur velléité d'intervention dans le destin des vivants* » (II, page 992). Comme elle lui demandait : « *Vous n'auriez pas dans votre faubourg quelque vieux noble ruiné qui pourrait me servir de concierge ?* », il répondit avec son insolence habituelle : « *Mais si... mais si... , mais je ne vous le conseille pas. Je craindrais pour vous que les visiteurs élégants n'allassent pas plus loin que la loge* ». Ce fut entre eux la première escarmouche. » (II, page 967). Du fait des étrangetés de sa conduite, car il passait, d'un jour à l'autre, d'un instant à l'autre, de la colère à la douceur, il restait pour cet être vraiment naïf qu'était Marcel un personnage mystérieux, tandis que la duchesse de Guermantes le trouvait « *drôle ! et, ce qui n'est pas très gentil de ma part à dire d'un beau-frère que j'adore et dont j'admire la rare valeur, par moments un peu fou.* » (II, page 379).

Par ailleurs, il semblait parfois habité par l'âme d'une parente du sexe féminin ; par exemple, son rire était celui de sa grand-mère bavaroise, et il avait toutes les séductions d'une grande dame. Il avait pour la toilette féminine un goût si prononcé qu'on l'avait surnommé « *la couturière* ». Et on le voit, chez Mme de Villeparisis « *assis à côté de Mme Swann* » car, « *dans toutes les réunions où il se trouvait, dédaigneux avec les hommes, courtisé par les femmes, il avait vite fait d'aller faire corps avec la plus élégante, de la toilette de laquelle il se sentait empanaché.* » (II, page 267). Mieux encore c'était un esthète « *plein de raffinement artistique, de sensibilité* » (II, page 1009), « *tout entier livré à des goûts d'art qu'il avait si bien réfrénés par la suite* », qui possédait des archives, des meubles, des tapisseries, des portraits faits pour ses aïeux par Raphaël, par Vélasquez, par Boucher, qui devenait éloquent lorsqu'il parlait de certains peintres, de Balzac, de Mme de Sévigné, de La Fontaine ou de Racine (I, page 762). Son « *parti pris de virilité ne l'empêchait pas d'avoir des qualités de sensibilité des plus fines* » (I, page 762). C'était même un artiste très doué qui avait pris des leçons de piano « *avec Stamati* » (II, page 1009), qui avait peint « *l'immense éventail d'iris jaunes et noirs que déployait en ce moment la duchesse* », pour laquelle il avait aussi composé « *une petite sonatine* » (II, page 379). Mais Proust dénonça en lui, comme une conception bâtarde et une dangereuse idolâtrie, « *cet ambigu d'aristocratie, de générosité et d'art* ».

Il avait été beau, « *faisait la loi à toute la société dans sa jeunesse* » (I, page 750). Saint-Loup en restait frappé : « *Beau comme il a été, il avait dû en avoir des femmes* », sans qu'il pût cependant dire « *exactement lesquelles* » (I, page 751), répétant encore : « *Mon oncle Charlus [...] a eu autant de femmes que don Juan, et à son âge ne dételle pas* » (II, pages 691-692), tout en sachant par contre qu'il avait pour lors d'étranges liens avec des hommes du peuple.

Or il fut tout d'abord un homme marié à « *une princesse de Bourbon, femme éminente, qu'il avait su rendre heureuse* » (II, page 693). Mais il perdit celle qui était selon lui « *l'être le plus beau, le plus noble, le plus parfait qu'on pût rêver* » (II, page 291), la pleura (II, page 954), lui voua « *un vrai culte* » (II, page 507). D'autre part, Marcel avait entendu dire qu'il avait inspiré une secrète et violente passion à sa cousine, la princesse de Guermantes, et se rendit compte en effet de son sentiment pour lui (II, pages 714-715) ; mais il n'avait guère répondu à ses soupirs et l'avait fait souffrir cruellement. Il avait aussi connu Odette, que, confia-t-il, il avait « *trouvée charmante dans son demi-travesti, un soir qu'elle jouait Miss Sacripant ; j'étais avec des camarades de club, nous avons tous ramené une femme, et bien que je n'eusse envie que de dormir, les mauvaises langues avaient prétendu, car c'est affreux ce que le monde est méchant, que j'avais couché avec Odette. Seulement, elle en avait profité pour venir m'embêter, et j'avais cru m'en débarrasser en la présentant à Swann.* » (III, pages 299-300). Celui-ci, en lui confiant Odette, pensait qu'il n'avait rien à craindre, qu'entre eux, « *il ne pouvait rien se passer.* » (I, page 315). Or on apprend qu'il eut « *ses faveurs* » mais qu'il ne lui en a rien dit : « *Mais voyons quelle horreur ! Raconter cela à Charles ! C'est à faire dresser les cheveux sur la tête. Mais, mon cher, il m'aurait tué tout simplement. Il était jaloux comme un tigre. [...] Et le plus fort c'est que c'est elle qui lui a tiré des coups de revolver que j'ai failli recevoir. Ah ! j'ai eu de l'agrément avec ce ménage-là ; et naturellement, c'est moi qui ai été obligé d'être son témoin contre d'Osmond, qui ne me l'a jamais pardonné. D'Osmond avait enlevé Odette, et Swann, pour se consoler, avait pris pour maîtresse, ou fausse maîtresse, la soeur d'Odette. Enfin, vous n'allez pas me faire raconter l'histoire de Swann, nous en aurions pour dix ans, vous comprenez, je connais ça*

comme personne. *C'était moi qui sortais Odette quand elle ne voulait pas voir Charles.* » (III, pages 300-301).

Mais, parlant de la mort de son épouse, Charlus « *eut l'ignominie de laisser entendre que, pendant la cérémonie funèbre, il avait trouvé le moyen de demander son nom et son adresse à l'enfant de chœur. Et c'était peut-être vrai* » (II, page 954). On apprend ailleurs que lui plaisaient « *ces jeunes enfants qui n'avaient pas encore atteint l'âge où le sexe est entièrement formé.* » (II, page 987). Il était donc un pédéraste comme cela apparut surtout dans ses rapports avec Marcel,.

Il lui apparut d'abord à Combray, dans le parc de Tansonville, sous l'aspect d'un « *monsieur vêtu de coutil et que je ne connaissais pas, [qui] fixait vers moi des yeux qui lui sortaient de la tête* » (I, page 141). Il était en compagnie d'Odette Swann, dont il passait pour être l'amant, ce qui fit dire au grand-père : « *Ce pauvre Swann, quel rôle ils lui font jouer ; on le fait partir pour qu'elle reste seule avec son Charlus* » (I, page 315). Mais Swann, connaissant son secret, savait qu'il ne pouvait rien se passer entre lui et elle, tandis que l'existence de l'homosexualité échappait à cette France profonde, bien que la grand-mère trouvait à Charlus une sensibilité féminine.

Marcel le revit plus tard à Balbec, devenu « *un homme d'une quarantaine d'années, très grand et assez gros, avec des moustaches assez noires, et qui, tout en frappant nerveusement son pantalon avec une badine, fixait sur moi des yeux dilatés par l'attention [...] lança sur moi une suprême oeillade à la fois hardie, prudente, rapide et profonde, comme un dernier coup que l'on tire au moment de prendre la fuite* » (I, pages 751-752). Il ne comprit pas ce qu'il lui voulait, et pas plus, quand, lui, sa grand-mère et Mme de Villeparisis prenant le thé avec lui, il ne le regarda pas, « *ses yeux, qui n'étaient jamais fixés sur l'interlocuteur, se promenant perpétuellement dans toutes les directions* » (I, page 759), tandis qu'il semblait avoir oublié l'invitation qu'il avait faite ; que, tout en causant avec Mme de Villeparisis et la grand-mère de Marcel, « *il se contentait seulement, détournant par moments le regard investigateur de ses yeux pénétrants, de l'attacher sur ma figure, avec le même sérieux, le même air de préoccupation, que si elle eût été un manuscrit difficile à déchiffrer.* » (I, page 760). Marcel devant aller se coucher et Saint-Loup ayant fait allusion « *à la tristesse que j'éprouvais souvent le soir avant de m'endormir* », Charlus vint aimablement lui rendre visite dans sa chambre et lui donner, pour l'aider à supporter son angoisse avant le sommeil, un livre de Bergotte, lui disant : « *Vous n'avez peut-être pas de mérite personnel [...] Mais, pour un temps du moins, vous avez la jeunesse, et c'est toujours une séduction. [...] Je m'efforce de tout comprendre et je me garde de rien condamner [...] Je sais ce qu'on peut souffrir pour des choses que les autres ne comprendraient pas. [...] Votre affection pour votre grand-mère est une tendresse permise, je veux dire une tendresse payée de retour. Il y en a tant dont on ne peut dire cela.* » (I, page 766). Puis il voulut faire venir Aimé, le maître d'hôtel qu'il poursuivait alors et qui tâchait de lui échapper, et, n'y ayant pas réussi, « *M. de Charlus marchait. Quelques minutes se passèrent ainsi, puis, après quelques instants d'hésitation et se reprenant à plusieurs fois, il pivota sur lui-même et de sa voix redevenue cinglante, il me jeta : "Bonsoir, Monsieur" et partit.* » (I, page 766). Le lendemain, sur la plage, Marcel fut « *bien étonné de l'entendre me dire, en me pinçant le cou, avec une familiarité et un rire vulgaires : "Mais on s'en fiche bien de sa vieille grand-mère, hein? petite fripouille !"* » et de se montrer méprisant et cassant à son égard (I, page 767).

En sortant de chez Mme de Villeparisis, il le rattrapa dans l'escalier, marcha avec lui en le prenant par le bras, lui montrant « *cette familiarité intermittente qui m'avait déjà frappé à Balbec et qui contrastait avec la dureté de son accent* », le regardant « *avec cette fixité intense, cette dureté perçante qui m'avaient frappé le premier matin où je l'avais aperçu* » (II, page 286). Il l'assura du « *caractère purement désintéressé et charitable de la proposition que je vais vous adresser* » (II, page 286), lui dit qu'il l'avait méprisé à Balbec mais qu'il le considérait comme « *assez intelligent* » puisqu'il « *appartenait à la petite bourgeoisie* » qui lit, tandis que lui était de ces grands et puissants Guermantes ; qu'il pourrait se consacrer à « *un arbuste humain* » ; qu'il avait « *un trésor d'expérience, une sorte de dossier secret et inestimable, que je n'ai pas cru devoir utiliser pour moi-même, mais qui serait sans prix pour un jeune homme* », s'offrant donc à diriger sa vie. (II, pages 284-296). Mais il resta mystérieux sur « *ce que je suis personnellement, c'est un sujet, Monsieur, dont je n'aime pas beaucoup à parler* » (II, page 287) », évoqua « *une franc-maçonnerie* » à laquelle il

appartenait « qui compte dans ses rangs en ce moment quatre souverains de l'Europe. Or l'entourage de l'un d'eux, qui est l'Empereur d'Allemagne, veut le guérir de sa chimère. Cela est une chose très grave et peut nous amener la guerre. » (II, page 290), l'invita à céder à ses pressantes avances : « Ne soyez pas bête, ne refusez pas par discrétion. Comprenez que si je vous rends un grand service, je n'estime pas que vous m'en rendiez un moins grand. Il y a longtemps que les gens du monde ont cessé de m'intéresser, je n'ai plus qu'une passion, chercher à racheter les fautes de ma vie en faisant profiter de ce que je sais une âme encore vierge et capable d'être enflammée par la vertu [...] Il faudrait que je vous visse souvent, très souvent, chaque jour. » (II, page 291), lui donna encore ces directives : « Sa fréquentation [celle de la duchesse de Guermantes] ne pourrait actuellement exercer sur vous qu'une action fâcheuse, comme d'ailleurs toute fréquentation mondaine. [...] Le premier sacrifice qu'il faut me faire - j'en exigerai autant que je vous ferai de dons - c'est de ne pas aller dans le monde. [...] Plus tard, quand vous serez un homme arrivé, si cela vous amuse de descendre un moment dans le monde, ce sera peut-être sans inconvénients. Alors je n'ai pas besoin de vous dire de quelle utilité je pourrai vous être. Le "Sésame" de l'hôtel de Guermantes et de tous ceux qui valent la peine que la porte s'ouvre grande devant vous, c'est moi qui le détiens. Je serai juge et entends rester maître de l'heure. Actuellement, vous êtes un catéchumène. [...] En allant dans le monde, vous ne feriez que nuire à votre situation, déformer votre intelligence et votre caractère. Du reste, il faudrait surveiller même et surtout vos camaraderies. Ayez des maîtresses si votre famille n'y voit pas d'inconvénient, cela ne me regarde pas et même je ne peux que vous y encourager, jeune polisson, jeune polisson qui allez avoir bientôt besoin de vous faire raser, me dit-il en me touchant le menton. Mais le choix des amis hommes a une autre importance. Sur dix jeunes gens, huit sont de petites fripouilles, de petits misérables capables de vous faire un tort que vous ne réparerez jamais. Tenez, mon neveu Saint-Loup est à la rigueur un bon camarade pour vous. Au point de vue de votre avenir, il ne pourra vous être utile en rien ; mais pour cela, moi je suffis. Et, somme toute, pour sortir avec vous, aux moments où vous aurez assez de moi, il me semble ne pas présenter d'inconvénient sérieux, à ce que je crois. Du moins, lui c'est un homme, ce n'est pas un de ces efféminés comme on en rencontre tant aujourd'hui, qui ont l'air de petits truqueurs et qui mèneront peut-être demain à l'échafaud leurs innocentes victimes.» (II, pages 293-294). Charlus retira son bras quand il aperçut M. d'Argencourt qui jeta sur Marcel « un regard de méfiance, presque ce regard destiné à un autre race que Mme de Guermantes avait eu pour Bloch. » (II, page 292). Le jeune homme avoua : « Je comprends de moins en moins son caractère. » (II, page 345).

Quand il répondit à son invitation à lui rendre visite, il le fit attendre longtemps dans un salon avant de l'accueillir « en robe de chambre chinoise, le cou nu, étendu sur un canapé », pour fixer sur lui « des yeux implacables », sans répondre à son salut. On a droit alors à un autre portrait : « Certes sa tête magnifique, et qui répugnait, l'emportait pourtant sur celle de tous les siens ; on eût dit Apollon vieilli ; mais un jus olivâtre, hépatique, semblait prêt à sortir de sa bouche mauvaise ; pour l'intelligence, on ne pouvait nier que la sienne, par un vaste écart de compas, avait vue sur beaucoup de choses qui resteraient toujours inconnues au duc de Guermantes. Mais de quelques belles paroles qu'il colorât toutes ses haines, on sentait que, même s'il y avait tantôt de l'orgueil offensé, tantôt un amour déçu, ou une rancune, du sadisme, une taquinerie, une idée fixe, cet homme était capable d'assassiner et de prouver à force de logique et de beau langage, qu'il avait eu raison de le faire et n'en était pas moins supérieur de cent coudées à son frère, sa belle-sœur, etc., etc. » (II, page 555). Montrant une « colère froide », il lui fit alors une scène violente, en apparence incompréhensible, proféra des reproches, « en pesant tous les termes, dont il faisait précéder les plus impertinents d'une double paire de consonnes » (II, page 554). Il lui révéla : « Je vous ai soumis à l'épreuve que le seul homme éminent de notre monde appelle avec esprit l'épreuve de la trop grande amabilité et qu'il déclare à bon droit la plus terrible de toutes, la seule qui puisse séparer le bon grain de l'ivraie. Je vous reprocherais à peine de l'avoir subie sans succès, car ceux qui en triomphent sont bien rares. Mais du moins, et c'est la conclusion que je prétends tirer des dernières paroles que nous échangerons sur terre, j'entends être à l'abri de vos inventions calomnieuses.» (II, page 556). Il lui reprocha d'avoir « laissé sans réponse la proposition » qu'il lui avait faite et, « avec vraiment des pleurs dans sa voix », se plaignit qu'il n'ait pas eu de considération pour son âge, lui fit savoir : « J'avais conçu pour vous des choses infiniment séduisantes que je m'étais bien gardé de vous dire » (II, page 557), lui

retira sa sympathie. Marcel s'étant mis en colère, l'affrontement fut suivi d'une demi-réconciliation, et Charlus prévint même une autre visite où il lui donnerait « *une édition curieuse de Mme de Sévigné* ». Plus loin, il allait révéler avoir « *la tête tournée par un étrange petit bonhomme, un intelligent petit bourgeois, qui montre à mon égard une incivilité prodigieuse. Il n'a aucunement la notion du prodigieux personnage que je suis et du microscopique vibron qu'il figure. Après tout qu'importe, ce petit âne peut braire autant qu'il peut devant ma robe auguste d'évêque* » (II, page 612). Marcel, qui était ainsi cruellement épinglé, commenta lui aussi cette rencontre : « *Quant à ce qui était de M. de Charlus, du reste, je me rendis compte dans la suite qu'il y avait pour lui divers genres de conjonctions et desquelles certaines, par leur multiplicité, leur instantanéité à peine visible, et surtout le manque de contact entre les deux acteurs, rappelaient plus encore ces fleurs qui dans un jardin sont fécondées par le pollen d'une fleur voisine qu'elles ne toucheront jamais. Il y avait, en effet, certains êtres qu'il lui suffisait de faire venir chez lui, de tenir pendant quelques heures sous la domination de sa parole, pour que son désir, allumé dans quelque rencontre, fût apaisé. Par simples paroles la conjonction était faite aussi simplement qu'elle peut se produire chez les infusoires. Parfois, ainsi que cela lui était sans doute arrivé pour moi le soir où j'avais été mandé par lui après le dîner Guermantes, l'assouvissement avait lieu grâce à une violente sermonce que le baron jetait à la figure du visiteur, comme certaines fleurs, grâce à un ressort, aspergent à distance l'insecte inconsciemment complice et décontenancé. M. de Charlus, de dominé devenu dominateur, se sentait purgé de son inquiétude et calmé, renvoyait le visiteur, qui avait aussitôt cessé de lui paraître désirable.* » (II, pages 628-629). Marcel avait bénéficié du traitement que Charlus réservait aux « *jeunes hommes du monde* » : pour eux, « *je ne désire aucune possession physique, mais je ne suis tranquille qu'une fois que je les ai touchés, je ne veux pas dire matériellement, mais touché leur corde sensible. Une fois qu'au lieu de laisser mes lettres sans réponse, un jeune homme ne cesse plus de m'écrire, qu'il est à ma disposition morale, je suis apaisé, ou du moins je le serais, si je n'étais bientôt saisi par le souci d'un autre* » (II, page 611). On peut donc considérer que le baron, dont l'attitude fait penser à celle, chez Balzac, de Vautrin avec Eugène de Rastignac et Lucien de Rubempré, comme un véritable pédéraste, qui n'est pas seulement celui qui aime les jeunes garçons, les adolescents, mais entend faire leur éducation, les diriger dans la vie. Mais il ne semblait plus avoir aucun souci d'éducation quand il dit à Jupien s'intéresser à « *un grand gaillard tout noir* », à « *un cycliste très gentil* » (II, page 609) ; lui expliqua comment il procédait pour suivre « *une petite personne* » (II, page 610) ; lui indiqua qu'il voudrait connaître « *un garçon des wagons-lits, un conducteur d'omnibus* » ; déclara encore : « *Vous pourriez me rendre de grands services, vous entremettre ; et puis non, rien que cette idée me rend quelque gaillardise et je sens que rien n'est fini.* » (II, page 613). Lors de la soirée chez la princesse de Guermantes, il fut absorbé par la contemplation des jeunes fils de la marquise de Surgis-le-Duc, dont la beauté l'avait frappé (II, page 688) et se livra à tout un manège pour se faire présenter par leur mère (II, page 694), qui, si elle « *n'avait pas un sentiment moral le moins du monde développé* » (III, page 204), leur défendit « *de continuer à fréquenter M. de Charlus quand elle apprit que, par une sorte d'horlogerie à répétition, il était comme fatalement amené, à chaque visite, à leur pincer le menton et à se le faire pincer, l'un l'autre. Elle éprouva ce sentiment inquiet du mystère physique qui fait se demander si le voisin avec qui on avait de bons rapports n'est pas atteint d'anthropophagie.* » (III, page 205). Alors qu'avec d'autres invités de Mme Verdurin, il allait à la Raspelière et que « *des jeunes gens montaient dans le train, M. de Charlus ne pouvait s'empêcher de les regarder, mais, comme il abrégait et dissimulait l'attention qu'il leur prêtait, elle prenait l'air de cacher un secret, plus particulier même que le véritable ; on aurait dit qu'il les connaissait, le laissait malgré lui paraître, après avoir accepté son sacrifice, avant de se retourner vers nous, comme font ces enfants à qui, à la suite d'une brouille entre parents, on a défendu de dire bonjour à des camarades, mais qui, lorsqu'ils les rencontrent, ne peuvent se priver de lever la tête avant de retomber sous la férule de leur précepteur.* » (II, page 1053). Dans l'hôtel de Jupien, il s'intéressa à un « *charmant, délicieux jeune homme [...] lui prenant la main et la lui serrant longuement à la prussienne, le fixant des yeux en souriant pendant le temps interminable que mettaient autrefois à vous faire poser les photographes quand la lumière était mauvaise : "Monsieur, je suis charmé, je suis enchanté de faire votre connaissance." Il a de jolis cheveux.* » (III, page 826). On le voit voulant faire venir chez lui un « *chasseur d'hôtel* » qui aura à lui « *livrer son*

corps » (III, page 831). Sa fortune « *lui permettait d'avoir la haute main sur un, peut-être plusieurs établissements où étaient en permanence des jeunes gens avec lesquels il se plaisait.* » (III, page 832), un de ces établissements étant l'hôtel de Jupien où il trouvait un véritable « *harem* ». Dans « *Le temps retrouvé* » encore, Jupien raconta à Marcel qu'il avait surpris le baron, « *qui aimait plutôt autrefois les personnes mûres* », « *avec un enfant qui n'avait pas dix ans* » (il est vrai aveugle) (III, page 864).

« Personnes mûres » en effet, car Charlus s'intéressa aussi au maître d'hôtel Aimé, qui prétendait ne pas le connaître, mais avait reçu de lui une lettre étrange, « *exemple de folie unilatérale chez un homme intelligent s'adressant à un imbécile sensé* » (II, page 991) où, alléguant sa ressemblance parfaite avec un ami décédé, il lui demandait de venir jouer aux cartes avec lui, et lui reprochait de s'y être soustrait plusieurs fois (II, pages 990-993). Surtout, survint, dans la cour de l'hôtel de Guermantes, la rencontre avec le giletier Jupien quand « *M. de Charlus [...] bedonnant, vieilli par le plein jour, grisonnant.* » (II, page 602), ayant « *relâché, dans son visage, cette tension, amorti cette vitalité factices, qu'entretenaient chez lui l'animation de la causerie et la force de la volonté* », apparut « *pâle comme un marbre, il avait le nez fort, ses traits fins ne recevaient plus d'un regard volontaire une signification différente qui altérât la beauté de leur modelé [...]* Je regrettais pour lui qu'il adultérât habituellement de tant de violences, d'étrangetés déplaisantes, de potinages, de dureté, de susceptibilité et d'arrogance, qu'il cachât sous une brutalité postiche l'aménité, la bonté qu'au moment où il sortait de chez Mme de Villeparisis, je voyais s'étaler si naïvement sur son visage [...] Ce à quoi me faisait penser cet homme qui était si épris, qui se piquait si fort de virilité, à qui tout le monde semblait odieusement efféminé, ce à quoi il me faisait penser tout d'un coup, tant il en avait passagèrement les traits, l'expression, le sourire, c'était à une femme ». Or, « *ayant soudain largement ouvert ses yeux mi-clos, il regardait avec une attention extraordinaire l'ancien giletier sur le seuil de sa boutique, cependant que celui-ci, cloué subitement sur place devant M. de Charlus, enraciné comme une plante, contemplait d'un air émerveillé l'embonpoint du baron vieillissant. Mais, chose plus étonnante encore, l'attitude de M. de Charlus ayant changé, celle de Jupien se mit aussitôt, comme selon les lois d'un art secret, en harmonie avec elle. Le baron, qui cherchait maintenant à dissimuler l'impression qu'il avait ressentie, mais qui, malgré son indifférence affectée, semblait ne s'éloigner qu'à regret, allait, venait, regardait dans le vague de la façon qu'il pensait mettre le plus en valeur la beauté de ses prunelles, prenait un air fat, négligent, ridicule. Or Jupien, perdant aussitôt l'air humble et bon que je lui avais toujours connu, avait - en symétrie parfaite avec le baron - redressé la tête, donnait à sa taille un port avantageux, posait avec une impertinence grotesque son poing sur la hanche, faisait saillir son derrière, prenait des poses avec la coquetterie qu'aurait pu avoir l'orchidée pour le bourdon providentiellement survenu.[...] Chaque fois que M. de Charlus regardait Jupien, il s'arrangeait pour que son regard fût accompagné d'une parole [...]* Toutes les deux minutes, la même question semblait intensément posée à Jupien dans l'œillade de M. de Charlus [...] Quel que fût le point qui pût retenir M. de Charlus et le giletier, leur accord semblait conclu et ces inutiles regards n'être que des préludes rituels [...] On eût dit deux oiseaux, le mâle et la femelle, le mâle cherchant à s'avancer, la femelle - Jupien - ne répondant plus par aucun signe à ce manège, mais regardant son nouvel ami sans étonnement, avec une fixité inattentive, jugée sans doute plus troublante et seule utile, du moment que le mâle avait fait les premiers pas, et se contentant de lisser ses plumes. Enfin l'indifférence de Jupien ne parut plus lui suffire ; de cette certitude d'avoir conquis à se faire poursuivre et désirer, il n'y avait qu'un pas et Jupien, se décidant à partir pour son travail, sortit par la porte cochère. Ce ne fut pourtant qu'après avoir retourné deux ou trois fois la tête, qu'il s'échappa dans la rue où le baron, tremblant de perdre sa piste [...] s'élança vivement pour le rattraper [...] lui demanda du feu, mais observa aussitôt : "Je vous demande du feu, mais je vois que j'ai oublié mes cigares." Les lois de l'hospitalité l'emportèrent sur les règles de la coquetterie. "Entrez, on vous donnera tout ce que vous voudrez", dit le giletier, sur la figure de qui le dédain fit place à la joie. La porte de la boutique se referma sur eux.» (II, pages 604-607). Charlus avait eu « *la bonne fortune* » de rencontrer « *l'homme qui n'aime que les vieux messieurs* » (II, page 607), et devint le protecteur de Jupien et de sa nièce : « *Il ne se contenta pas de recommander les Jupien à Mme Villeparisis, à la duchesse de Guermantes, à toute une brillante clientèle, qui fut*

d'autant plus assidue auprès de la jeune brodeuse que les quelques dames qui avaient résisté ou seulement tardé furent de la part du baron l'objet de terribles représailles, soit afin qu'elles servissent d'exemple, soit parce qu'elles avaient éveillé sa fureur et s'étaient dressées contre ses entreprises de domination. Il rendit la place de Jupien de plus en plus lucrative jusqu'à ce qu'il le prît définitivement comme secrétaire et l'établit dans les conditions que nous verrons plus tard», tout cela au grand attendrissement de Françoise (II, page 630). Jupien fut aussi désigné comme son « *factotum* » (III, page 817), et Marcel put noter « *le joli esprit qui m'avait si souvent frappé chez cet homme qui s'était fait lui-même* » (III, page 832), le trouva très doué « *sous le rapport de l'intelligence et de la sensibilité* » (III, page 838), Proust faisant ainsi l'éloge d'Albert Le Cuziat. Quant à la nièce, Charlus allait l'adopter et lui donner le titre de Mlle d'Oloron, ce qui lui permit d'épouser le fils de M. de Cambremer (III, page 658).

On peut considérer que le pédéraste put véritablement s'épanouir dans la relation que Charlus eut avec Morel. Leur rencontre eut lieu sur le quai de la gare de Doncières, où Marcel vit passer celui qu'il n'avait rencontré « *qu'en soirée, immobile, sanglé dans un habit noir, maintenu dans le sens de la verticale par son fier redressement, son élan plour plaire, la fusée de sa conversation* » (II, pages 860-861) et qui lui sembla pour lors avoir « *vieilli* » : « *Maintenant, dans un complet de voyage clair qui le faisait paraître plus gros, en marche et se dandinant, balançant un ventre qui bedonnait et un derrière presque symbolique, la cruauté du grand jour décomposait, sur les lèvres, en fard, en poudre de riz fixée par le cold cream sur le bout du nez, en noir sur les moustaches teintes dont la couleur d'ébène contrastait avec les cheveux grisonnants, tout ce qui aux lumières eût semblé l'animation du teint chez un être encore jeune.* » (II, page 861). Le baron lui demanda de bien vouloir appeler un militaire qui était dans la musique du régiment : c'était Morel duquel, « *sans aucune entrée en matière* », Charlus exigea qu'il lui fit « *entendre ce soir un peu de musique, je donne 500 francs pour la soirée* » (II, page 861). Avec cette rencontre décisive, il put sembler se détourner de la pédérastie papillonnante, car « *il ne pouvait plus détourner de Morel le sentiment violent qui, libre quelques années plus tôt, n'avait demandé qu'à se fixer* » (II, page 993). Pourtant, extravagant efféminé qui ne cachait même plus sa tentation de la déchéance et son goût du travestissement et de la théâtralité, il dîna au Grand-Hôtel avec un valet de pied déguisé en homme du monde, allait continuer à s'intéresser à d'autres jeunes hommes qui « *étaient de vagues succédanés de Morel* » (III, page 818), soit parce qu'« *il était toujours fidèle à un même type* », soit qu'il les « *cherchait pour se consoler de son absence* », soit enfin, se plut Marcel à supposer, qu'ils n'avaient « *que des relations d'amitié* » (III, page 818), « *peut-être platoniques* » (II, page 993), « *que M. de Charlus faisait venir chez Jupien des jeunes gens qui ressemblaient assez à Morel pour qu'il pût avoir auprès d'eux l'illusion de prendre du plaisir avec lui* » (III, page 818). D'ailleurs, « *M. de Charlus parlait de son admiration pour la beauté de Morel comme si elle n'eût eu aucun rapport avec un goût appelé vice, s'il traitait de ce vice comme s'il n'avait été nullement le sien* » (II, page 1050). Il se disait aussi que « *peut-être la chasteté des rapports qu'il avait probablement avec Morel le firent s'ingénieur, dès cette époque, à combler le violoniste d'étranges bontés* » (II, page 1011) alors que cet être méchant et mesquin, dont « *la sécheresse et la violence toujours croissantes* » le plongeaient, lui « *jadis si fier, maintenant tout timide - dans des accès de vrai désespoir* » (II, page 1011), l'exploitait honteusement.

Le baron accompagna le violoniste chez les Verdurin où, à leur entrée, la nature féminine de celui qui disait « *détester l'efféminement* » (III, page 746), apparut alors évidente, au point qu'il « *eût mérité l'épithète de "lady-like"* » (II, page 908). Ses mœurs étaient mieux connues des « *habitués* » que du faubourg Saint-Germain. Cottard le regardant avec insistance pour nouer une conversation avec lui, Charlus vit en lui un « *pareil à lui* » (II, page 919) et lui montra donc la dureté des invertis pour ceux à qui ils plaisent ; mais son « *discernement divin lui montra au bout d'un instant que Cottard n'était pas de sa sorte et qu'il n'avait à craindre ses avances ni pour lui-même, ce qui n'eût fait que l'exaspérer, ni pour Morel, ce qui lui eût paru plus grave.* » (II, page 921). Alors qu'on lui proposait de l'orangeade, « *avec un sourire gracieux, sur un ton cristallin qu'il avait rarement et avec mille moues de la bouche et déhanchements de la taille* », il révéla son secret en exprimant sa préférence pour « *la fraisettes* » (II, page 966). Il ne voyait pas les sentiments véritables des Verdurin à son égard (II, page 1048),

mais il devint malgré tout le « *fidèle des fidèles* », imitant en cela, comme en son esthétisme de dilettante, Swann. « *Indigné si on le citait pour ses goûts, mais toujours amusé de faire connaître ceux des autres* » (II, pages 664-665), il discuta avec Brichot de la relation pédérastique entre Carlos Herrera et Rastignac puis Lucien de Rubempré. Mais, en présence de Morel, il resta très discret sur ce sujet, en déclarant : « *Je crois qu'il serait temps de parler de choses qui puissent intéresser cette jeune fille* », Marcel comprenant bien que, pour lui, « *la jeune fille était non pas Albertine mais Morel* » (II, page 1054). Charlus parla à Marcel de la nouvelle de Balzac, « *Les secrets de la princesse de Cadignan* », et s'écria : « *Comme c'est profond, comme c'est douloureux, cette mauvaise réputation de Diane qui craint tant que l'homme qu'elle aime ne l'apprenne !* » (II, page 1058). Car, s'identifiant à la princesse, il était inquiet de voir compromises sa relation avec Morel comme la carrière de ce violoniste en vue, « *ne voulant pas se priver du plaisir qu'il avait, lors de certains grands concerts, à se dire : "Celui qu'on acclame en ce moment sera chez moi cette nuit."* » (II, page 1060). Il avait avec lui des « *manières conjugales* » (III, page 210), mais prétendait ne pas savoir ce que faisait celui qu'il appelait « *un bon petit camarade* », « *ce gosse* », sauf qu'« *il est venu par hasard cinq minutes ce matin pendant que j'étais encore endormi, s'asseoir sur le coin de mon lit, comme s'il voulait me violer.* » (III, page 213).

Cependant, entre les deux hommes, « *il n'y avait pas moins d'orages qu'entre Robert et Rachel.* » (II, page 1060). Ainsi, Charlus connut une forte déception un jour où Morel refusa de rester avec lui : Marcel vit « *des larmes faire fondre le fard de ses cils, tandis qu'il restait hébété.* » (II, page 1064). Il combina un duel fictif pour que Marcel le lui fasse ramener (II, pages 1064-1070), et Morel obtint enfin qu'il y renonce (II, page 1071). Il continuait à lui faire des demandes d'argent, dont, « *pour une chose affreuse* », « *vingt-cinq mille francs* » (II, page 1074). Et ils continuaient à se déchirer dans des scènes provoquées souvent par le souci que le violoniste avait, pour gagner un peu d'argent, alors que le baron voulait lui donner tout celui dont il pouvait avoir besoin, de donner des leçons de violon, de suivre des cours d'algèbre jusqu'à des heures tardives, de le tromper en se prostituant comme il le fit avec le prince de Guermantes. Quand il eut vent du rendez-vous donné par celui-ci à Morel au « *Palace* » de Maineville, sa jalousie le poussa à faire venir Jupien pour qu'il obtienne qu'on les cachât et qu'ils puissent ainsi assister à la scène, essayer de le surprendre en flagrant délit d'infidélité. Si, quand Marcel allait voir la duchesse de Guermantes pour lui demander des conseils au sujet des toilettes d'Albertine, il rencontrait souvent dans la cour « *M. de Charlus et Morel qui allaient prendre le thé chez... Jupien* » (III, page 44), le baron lui avait fait une scène parce que la nièce du giletier avait dit : « *C'est cela, venez demain, je vous paierai le thé* », trouvant « *cette expression bien vulgaire pour une personne dont il comptait faire presque sa belle-fille* » car Morel, en manœuvrier cynique, s'était fiancé avec elle, et « *rien ne plaisait mieux que l'idée de ce mariage au baron, lequel pensait qu'ainsi Morel ne lui serait pas enlevé.* » (III, page 49). Mais lui déplut l'expression, et il avait continué « *sur le ton le plus insolent, le plus orgueilleux* » : « *Le "toucher", qui, je le vois, n'est pas forcément allié au "tact", a donc empêché chez vous le développement normal de l'odorat, puisque vous avez toléré que cette expression fétide de payer le thé, à 15 centimes je suppose, fit monter son odeur de vidanges jusqu'à mes royales narines? Quand vous avez fini un solo de violon, avez-vous jamais vu chez moi qu'on vous récompensât d'un pet, au lieu d'un applaudissement frénétique ou d'un silence plus éloquent encore parce qu'il est fait de la peur de ne pouvoir retenir (non ce que votre fiancée vous prodigue) mais le sanglot que vous avez amené au bord des lèvres?* » (III, page 44).

Il découvrit une lettre qu'avait adressée à Morel l'actrice Léa, « *célèbre pour le goût exclusif qu'elle avait pour les femmes* » (III, pages 214-215), où elle « *ne lui parlait qu'au féminin en lui disant : "Grande sale, va !", "Ma belle chérie", "Toi tu en es au moins, etc."* » (III, page 215). Il y fut troublé par l'expression « *en être* » dont il se rendit compte qu'elle ne s'appliquait pas seulement aux homosexuels mais aux « *hommes aimant non seulement les hommes mais les femmes* » (III, page 215), ce qui ne fit qu'agrandir sa jalousie, alors qu'il faisait déjà « *espionner sans vergogne les faits et gestes de Morel par une agence policière* » (III, page 216). Ce qui ne l'empêchait de « *faire attention aux autres jeunes gens* » (III, page 217), de demander à Marcel des nouvelles de son « *jeune ami hébreu* » (III, page 216), Bloch, d'échanger avec plusieurs hommes importants de cette soirée (« *deux ducs, un général éminent, un grand écrivain, un grand médecin, un grand avocat*») des « *propos furtifs* » (III, page 243) sur un valet de pied, sur « *une jeune personne blonde, en culotte*

courte, qui m'a semblé tout à fait sympathique», sur « *un gaillard de deux mètres, une peau idéale, et puis aimant ça* » (III, pages 243-244).

Un grand moment, suivi d'une évolution décisive, fut la soirée chez les Verdurin (III, page 219) que Charlus organisa pour mettre Morel en vedette, favoriser sa carrière (III, page 220). En entrant, il déclara au valet de pied : « *Vous, je vous défends de me faire de l'œil comme ça* », et poussa son index sur le bout de son nez en disant : « *Pif !* » (III, page 227). Il avait fait venir des gens du monde qui, à l'exception de la reine de Naples, firent preuve d'une « *mauvaise éducation* », d'une grande insolence (III, page 246). À la fin, lorsqu'ils prirent congé de lui, « *il ne leur demanda pas d'aller vers la Patronne, de l'associer, elle et son mari, à la reconnaissance qu'on lui témoignait* » (III, page 266). Et il lança encore des mots spirituels et mordants (III, page 267). Mme de Mortemart se livra à des travaux d'approche pour une prochaine soirée « *pour faire entendre Morel* », et le baron en régla la composition (III, pages 269-272). M. d'Argencourt, « *cet homme si terrible pour l'espèce d'hommes dont était M. de Charlus* », se montra « *aimable et flagorneur* » (III, page 272). Charlus fut ému par l'éventail oublié par la reine de Naples : « *Il est d'autant plus touchant qu'il est affreux* ». (III, page 274). Il tint à converser avec le général Deltour, secrétaire de la présidence de la république, « *lequel pouvait avoir une grande importance pour la croix de Charlie* » (III, page 279), la croix de la légion d'honneur qu'il tenait à lui faire obtenir. Il commenta la soirée pour s'attarder sur le jeu de Morel : « *Seul le jeune Charlie gardait une immobilité de pierre, on ne le voyait même pas respirer [...] Et alors tout d'un coup [...] alors... la Mèche [...] Vous savez, cette mèche a été le signe de la révélation, même pour les plus obtus.* » (III, page 287), car, tandis qu'il jouait « *une mèche, jusque-là invisible et confondue dans sa chevelure, s'était détachée et vint faire boucle sur son front* » (III, page 251). Cependant, la conduite de Charlus avec ses invités ayant vexé les Verdurin, ils s'employèrent à le séparer de Morel en lui faisant des révélations qui firent qu'il repoussa le baron, qui en demeura muet et stupéfait (III page 317). La reine de Naples, revenue chercher son éventail, fut enflammée d'indignation par l'incident et emmena Charlus à son bras (III, page 322).

Après cette soirée, il changea, tomba malade, connut un « *perfectionnement moral* » par l'affinement de qualités morales qui étaient étrangement compatibles avec une espèce de folie et de cruauté. Mais il fut suivi d'une nouvelle chute (III, page 324), où il commença alors à sombrer dans la déchéance. Allant chez les Verdurin en compagnie de Brichot, Marcel le vit, « *navigant vers nous de tout son corps énorme, traînant à sa suite sans le vouloir un de ces apaches ou mendigots que son passage faisait maintenant infailliblement surgir même des coins en apparence les plus déserts, et dont ce monstre puissant était, bien malgré lui, toujours escorté quoique à quelque distance, comme le requin par son pilote, enfin contrastant tellement avec l'étranger hautain de la première année de Balbec, à l'aspect sévère, à l'affectation de virilité, qu'il me sembla découvrir, accompagné de son satellite, un astre à une tout autre période de sa révolution et qu'on commence à voir dans son plein, ou un malade envahi maintenant par le mal qui n'était, il y a quelques années, qu'un léger bouton qu'il dissimulait aisément et dont il ne soupçonnait pas la gravité.* » (III, page 204) « *Ses cils noircis, contrastant avec ses joues poudrifierisées, le faisaient ressembler à un grand inquisiteur peint par le Greco* » ; il avait encore « *la poitrine tétonnière, la croupe rebondie* » ; sur « *les bajoues de ce visage fardé [...] surnageait maintenant, étalé comme de l'huile, le vice jadis si intimement renfoncé par M. de Charlus au plus secret de lui-même.* » (III, page 207). « *Même sous les couches d'expressions différentes, de fards et d'hypocrisie qui le maquillaient si mal, le visage de M. de Charlus continuait à taire à presque tout le monde le secret qu'il me paraissait crier.* » (III, page 226). Son déséquilibre faisait de lui tantôt un artiste et tantôt un efféminé, poudré et musqué comme un petit-maître, affectant alors les façons qu'il « *flétrissait le plus âprement autrefois* » (III, page 212).

Et la déchéance, qui se lisait dans sa personne, débordait dans ses propos. Détaché des « *dernières contraintes sociales* » (III, page 211), il ne voyait plus dans ce qu'il qualifiait autrefois de « *vice* » qu'« *un simple défaut* » (III, page 221), s'amusa même à tenir avec Brichot professeur à la Sorbonne (dont il disait avoir apprécié les cours qui lui avaient permis de voir de « *jeunes bourgeois* » [III, page 290], d'« *être mêlé à la jeunesse des écoles* » [III, page 291]) une conversation sur les homosexuels, se livrant à des considérations générales et historiques sur l'homosexualité (qu'il cherchait à parer de

prestiges mythologiques), avançant même une statistique, s'avouant déconcerté que les homosexuels se recrutent parmi les hommes les plus enragés pour les femmes et scandalisé que celles-ci se mettent à parler de ces choses, prétendant toutefois : « Ah ! mon cher, moi, vous savez, je vis dans l'abstrait, tout cela ne m'intéresse qu'à un point de vue transcendantal ». Mais « le besoin de la confiance était chez lui plus fort que la crainte de la divulgation » (III, page 302).

Pendant la guerre, sa brouille avec Mme Verdurin « n'avait fait que s'aggraver ». Elle « se servait même des événements présents pour le discréditer davantage. Ayant dit depuis longtemps qu'elle le trouvait usé, fini, plus démodé dans ses prétendues audaces que les plus pompiers, elle résumait maintenant cette condamnation et dégoûtait de lui toutes les imaginations en disant qu'il était "avant-guerre". [...] Se souciant de moins en moins du monde, s'étant brouillé par caractère quinquex, et ayant, par conscience de sa valeur sociale, dédaigné de se réconcilier avec la plupart des personnes qui étaient la fleur de la société, il vivait dans un isolement relatif qui n'avait pas [...] l'ostracisme de l'aristocratie pour cause, mais qui aux yeux du public paraissait pire. »

De plus, « pour des raisons diverses - parmi lesquelles celle d'avoir eu une mère duchesse de Bavière pouvait jouer un rôle - il n'avait pas de patriotisme. Il était par conséquent du corps-France comme du corps-Allemagne. [...] Son détachement était complet. Or, dès lors qu'il n'était plus qu'un spectateur, tout devait le porter à être germanophile, du moment que, n'étant pas véritablement français, il vivait en France [car] les sots sont en tout pays les plus nombreux ; nul doute que, vivant en Allemagne, les sots allemands défendant avec sottise et passion une cause injuste ne l'eussent irrité ; mais, vivant en France, les sots français défendant avec sottise et passion une cause juste ne l'irritaient pas moins. » (III, page 774). Les articles de Bichot, où il critiquait le militarisme de l'Allemagne, lui inspiraient des sarcasmes (III, page 779). « M. de Charlus était au fond défaitiste » (III, page 761). « Pire encore, car il allait plus loin que ne pas souhaiter passionnément la victoire de la France, il souhaitait plutôt, sans se l'avouer, que l'Allemagne sinon triomphât, du moins ne fut pas écrasée comme tout le monde le souhaitait. » (III, page 773). « Mme Verdurin affectait de croire qu'il n'était pas français [...] "Il est prussien", disait la Patronne. [...] Si nous avons un gouvernement plus énergique, ça devrait être dans un camp de concentration. » (III, page 764). Il fut d'ailleurs arrêté sur la dénonciation de Morel, puis relâché.

Son crédit diminua dans le « monde » au fur et à mesure que son vice grandit. En 1916, la nuit, sur les boulevards, Marcel aperçut, « marchant derrière deux zouaves qui ne semblaient guère se préoccuper de lui, un homme grand et gros, en feutre mou, en longue houppelande et sur la figure mauve duquel j'hésitai si je devais mettre le nom d'un acteur ou d'un peintre également connus pour d'innombrables scandales sodomistes. [...] Il avait l'air gêné et fit exprès de s'arrêter et de venir à moi comme un homme qui veut montrer que vous ne le surprenez nullement en train de se livrer à une occupation qu'il eût préféré laisser secrète. [...] C'était M. de Charlus. On peut dire que pour lui l'évolution de son mal ou la révolution de son vice était à ce point extrême où la petite personnalité primitive de l'individu, ses qualités ancestrales, sont entièrement interceptées par le passage en face d'elles du défaut ou du mal générique dont ils sont accompagnés. M. de Charlus était arrivé aussi loin qu'il était possible de soi-même, ou plutôt il était lui-même si parfaitement masqué par ce qu'il était devenu et qui n'appartenait pas à lui seul mais à beaucoup d'autres invertis, qu'à la première minute je l'avais pris pour un autre d'entre eux, derrière ces zouaves, en plein boulevard, pour un autre d'entre eux qui n'était pas M. de Charlus, qui n'était pas un grand seigneur, qui n'était pas un homme d'imagination et d'esprit, et qui n'avait pour toute ressemblance avec le baron que cet air commun à tous, qui maintenant chez lui, au moins qu'on se fût appliqué à bien regarder, couvrait tout. » (III, pages 763-764). Et Marcel observa les « extraordinaires enfantillages » de la conversation de Charlus sur la guerre (III, page 786), l'entendit encore prononcer une harangue défaitiste (III, pages 796-799). Pourtant, « il avait transformé son hôtel en hôpital militaire, cédant du reste, je crois, aux besoins bien moins de son imagination que de son bon cœur. » (III, page 808). Il quitta Marcel en lui serrant « la main à me la broyer, ce qui est une particularité allemande ». (III, page 809).

Il s'était plaint aussi que, du fait de la guerre, on n'était plus sûr de « revoir un servent (sic) » ou « ce lieutenant anglais qui vient peut-être pour la première fois et sera peut-être tué demain » (III, page 793). « M. de Charlus, se trouvant dans une ville d'où les hommes déjà faits, qui avaient été jusqu'ici

son goût, avaient disparu, faisait comme certains Français, amateurs de femmes en France et vivant aux colonies : il avait par nécessité d'abord pris l'habitude, et ensuite le goût des petits garçons. » (III, page 769).

Il exprima encore son désir de renouer avec Morel, pour lequel il avait continué à être « *d'une telle générosité, d'une telle délicatesse, lui avait montré de tels scrupules à ne pas manquer à sa parole* » (III, page 767). Il lui avait même obtenu une place dans la presse. Mais, plein d'ingratitude, le jeune homme y écrivait des chroniques scandaleuses où il l'attaquait, l'appelant « *Frau Bosch* », « *Tante de Frankfort* » ou « *Gaillard d'arrière* » (III, page 767). Or, un jour, « *M. de Charlus se trouva dans la rue face à face avec Morel ; celui-ci pour exciter sa jalousie le prit par le bras, lui raconta des histoires plus ou moins vraies, et quand M. de Charlus éperdu, ayant besoin que Morel restât cette soirée auprès de lui, n'allât pas ailleurs, l'autre, apercevant un camarade, dit adieu à M. de Charlus qui, espérant que cette menace, que bien entendu il n'exécuterait jamais, ferait rester Morel, lui dit : "Prends garde, je me vengerai", et Morel, riant, partit en tapotant sur le cou et en enlaçant par la taille son camarade étonné.* » (III, pages 779-780). Alors qu'il souffrait d'être dédaigné, il disait pourtant de lui : « *C'est un garçon fou de femmes et qui ne pense qu'à cela* » ; mais Marcel l'avait vu « *donner pour cinquante francs une de ses nuits au prince de Guermantes* » (III, page 780). Charlus avait promis de se venger : Morel, qui était déserteur, fut arrêté (III, page 853) ; mais il fit des révélations qui entraînèrent l'arrestation de M. de Charlus et de M. d'Argencourt (III, page 853).

Marcel, qui avait déjà révélé que « *chez lui le plaisir n'allait pas sans une certaine idée cruelle dont je ne savais pas encore à ce moment-là toute la force ; l'homme qu'il aimait lui apparaissait comme un délicieux bourreau* » (III, page 776), découvrit, dans l'hôtel louche de Jupien qu'il en était venu à fréquenter, que Charlus s'y faisait flageller. « *Le baron entra, marchant assez difficilement à cause des blessures, dont il devait sans doute pourtant avoir l'habitude* », et se tint au milieu du « *harem* » de jeunes gens qui « *tous semblaient le connaître* ». (III, page 824).

Proust ajouta donc à l'homosexualité de Charlus le masochisme, car son personnage n'aurait pas pu « *refuser à sa sensualité certaines satisfactions dans lesquelles il semble qu'on ne pourrait avoir comme excuse que la démence complète* » (III, page 838), mais devait admettre que, dans ces aberrations, se reconnaît cependant l'amour. Est indiqué aussi que se réalisait là « *tout son rêve de virilité, attesté au besoin par des actes brutaux et toute l'enluminure intérieure [...] de croix de justice, de tortures féodales, que décorait son imagination moyenâgeuse* », son désir de se voir, sous une bombe, « *calciné par ce feu du ciel comme un habitant de Sodome* » (III, page 840). Aussi peut-on s'étonner que Proust parle de son « *plaisir sadique de se mêler à une vie crapuleuse* » (III, page 825), qu'il écrive plus loin : « *Il y a d'ailleurs chez le sadique - si bon qu'il puisse être, bien plus, d'autant meilleur qu'il est - une soif de mal que les méchants agissant dans d'autres buts ne peuvent contenter.* » (III, page 827) : il est plutôt en proie au masochisme, dont l'adjonction trouva enfin un semblant d'explication quand Marcel indiqua à Jupien que, plutôt que le conte des « *Mille et une nuits* » où le calife « *arrive à point au secours d'un homme qu'on frappait* », il avait vu reproduit dans cette scène cet autre conte « *où une femme, transformée en chienne, se fait frapper volontairement pour retrouver sa forme première* » (III, page 832) : c'est que l'inverti qu'est Charlus est comparé à une femme qui, ayant perdu sa forme première, son identité sexuelle, s'est fait fouetter pour expier sa perversion et retrouver son identité.

Mais il n'y parvint évidemment pas et, le pédéraste demeurant en lui et ne se plaisant plus que « *dans la fréquentation de la crapule* », Jupien lui présenta « *un garçon laitier* » qui était « *surtout un des plus dangereux apaches de Belleville* » (III, page 817). Jupien donna à Marcel des explications sur sa maison qu'il avait prise « *uniquement pour rendre service au baron et distraire ses vieux jours. [...] Celui-ci, même pour la conversation, pour lui tenir compagnie, pour jouer aux cartes, ne se plaisait plus qu'avec des gens du peuple qui l'exploitaient. Sans doute le snobisme de la canaille peut se comprendre aussi bien que l'autre. Ils avaient d'ailleurs été longtemps unis, alternant l'un avec l'autre, chez M. de Charlus qui ne trouvait personne d'assez élégant pour ses relations mondaines, ni de frisant assez l'apache pour les autres. "Je déteste le genre moyen, disait-il, la comédie bourgeoise est guindée, il me faut ou les princesses de la tragédie classique ou la grosse farce. Pas de milieu,*

“Phèdre” ou “Les Saltimbanques”. Mais enfin l’équilibre entre ces deux snobismes avait été rompu.» (III, page 830).

Marcel le revit sur les Champs-Élysées, en compagnie de Jupien, « *convalescent d’une attaque d’apoplexie* » où « *il avait perdu la vue* » (III, page 859) et dont il gardait « *une incoordination des mouvements* », allant même « *à l’aphasie* » (III, page 861). « *Les yeux fixes, la taille voûtée* », « *son chapeau de paille laissant voir une forêt indomptée de cheveux entièrement blancs* », la « *barbe blanche* », ayant la majesté shakespearienne d’un roi Lear, et, comme les souverains, exagérant sa politesse. « *Les yeux avaient perdu tout leur éclat. Mais le plus émouvant est qu’on sentait que cet éclat perdu était la fierté morale, et que par là la vie physique et même intellectuelle de M. de Charlus survivait à l’orgueil aristocratique qu’on avait pu croire un moment faire corps avec elles.* » (III, page 859). Il avait acquis « *une sorte de douceur quasi physique, de détachement des réalités de la vie, si frappants chez ceux que la mort a déjà fait entrer dans son ombre* », une « *inconsciente humilité mondaine qui intervertissait tous les rapports sociaux* ». Marcel distingua alors « *deux M. de Charlus, sans compter les autres. Des deux l’intellectuel passait son temps à se plaindre qu’il allait à l’aphasie, qu’il prononçait constamment un mot, une lettre pour une autre. Mais, dès qu’en effet il lui arrivait de le faire, l’autre M. de Charlus, le subconscient, lequel voulait autant faire envie que l’autre pitié et avait des coquetteries dédaignées par le premier, arrêtait immédiatement.* » Même si on raconta à Marcel « *qu’à cette époque-là il était en proie presque chaque jour à des crises de dépression mentale* » (III, page 864), « *son intelligence n’était pas atteinte* » (III, page 860), « *sa mémoire était intacte* » (III, page 861) et il put énumérer ses parents et amis morts : Bréauté, Mouchy, Swann... (III, page 862), même si la duchesse de Létourville, qui passait, fut choquée de son bredouillement (III, page 863). Jupien, « *qui se multipliait pour lui* » (III, page 859), révéla à Marcel que si « *le baron va bien maintenant* », s’« *il a trop bon cœur* », « *il est resté coureur comme un jeune homme, et je suis obligé d’ouvrir les yeux* » (III, page 863) Et, en effet, il trouva « *le moyen d’entrer en conversation avec un garçon jardinier* » (III, page 865).

Cependant, chez le prince de Guermantes, il lui parut « *foudroyé et poli* », lui donna « *l’illusion d’être devant une autre personne* », qu’il était « *arrivé à être tellement différent de lui-même que j’avais l’illusion d’être devant une autre personne, bienveillante, désarmée, inoffensive.* » (III, page 922).

L’étrange et insolent baron de Charlus est donc une des créations les plus hardies de Proust, une des plus puissantes figures du roman français, le héros homosexuel le plus fort de toute la littérature. Par rapport aux personnages précédents qui se révélèrent pleins de versatilité, sinon de duplicité, si ses cheveux ont blanchi, il n’en a pas moins continué d’obéir aux injonctions que lui intimèrent ses très particulières inclinations, il demeura droit dans sa perversion et sa déchéance. C’est seulement parce qu’il ne se dévoila que peu à peu aux yeux de Marcel, qui décrivit naïvement ses faits et gestes, interpréta à sa façon ses attitudes équivoques, que, derrière l’apparence, naquit le mystère de la psychologie réelle du personnage jusqu’à ce que, par un acte parfaitement clair, nous soit révélée sa vraie nature, qu’on peut croire à des retournements. Le vrai retournement, c’est celui de Marcel par rapport à lui : il subissait d’abord, sans en comprendre la signification, les regards du baron, puis, par un renversement total, il devint le voyeur de ses débauches.

Swann

Il aurait été inspiré par Charles Haas (1833-1902), qui était le fils d’un juif de Francfort installé à Paris en 1816, fondé de pouvoir chez Rothschild, naturalisé français en 1837, qui, ayant assez de fortune pour n’avoir pas besoin de gagner sa vie, fut un homme du monde « *merveilleux d’intuition, de finesse et d’intelligence* » selon Boni de Castellane qui ajouta : « *Timide parce que juif, il était le seul de sa race qui fût pauvre, ami de toutes les femmes, choyé dans les salons, prisé des hommes de valeur. Il appartenait à cette catégorie d’oisifs spirituels et inutiles qui étaient comme un luxe dans la société d’alors et dont le principal mérite consistait à potiner, avant le dîner, au “Jockey” ou chez la duchesse de la Trémoille. Si son absence d’occupation n’avait pas été un principe, son intelligence aurait justifié pour lui toutes les ambitions.* » En fait, en 1868, Mérimée le fit nommer inspecteur

général des monuments historiques. Mais, surtout, homme d'une mondanité irréprochable, il fréquentait les salons littéraires, tel celui de la comtesse Robert de Fitz-James ou celui de Madame Émile Straus, les grandes ventes publiques, le foyer de la Comédie-Française et les ateliers de peinture, en particulier celui de Degas. Il fut un ami de Robert de Montesquiou et l'amant de Sarah Bernhardt, qui lui voua une véritable passion alors que lui la traitait en femme légère et la trompait sans scrupule. Proust cita son nom à un endroit (II, page 579) et fit allusion à lui en un autre (« *Si dans le tableau de Tissot représentant le balcon du Cercle de la rue Royale, où vous êtes entre Galliffet, Edmond de Polignac et Saint-Maurice, on parle tant de vous, c'est parce qu'on voit qu'il y a quelques traits de vous dans le personnage de Swann.* » [III, page 200] : Haas figure en effet sur le tableau de James Tissot, "Le cercle de la rue Royale", où il est le personnage debout à l'extrême droite).

On peut voir une première version de Swann dans la nouvelle, "*La mort de Baldassare Silvande vicomte de Sylvania*" que Proust écrivit en octobre 1894 et qui figura ensuite dans "*Les plaisirs et les jours*", où le narrateur, un jeune garçon, découvrait la mort, en même temps que son oncle, dilettante de haute noblesse, frappé de paralysie générale, apprenait à vivre avec elle ; dans sa lente agonie, il ne comprenait qu'au tout dernier moment que sa vie avait été en fait un ratage.

D'autre part, dans les brouillons d'un projet de "*Contre Sainte-Beuve*", Swann était un ami d'enfance, et Marcel et lui étaient allés au collège ensemble. Il n'était pas question de dire du mal de lui.

De son nom, qui est étonnant, on découvre l'origine quand on apprend que Gilberte, honteuse de ses parents, « *avait prononcé au lieu de Souann, Svan, changement qu'elle aperçut un peu après être péjoratif, puisque cela faisait de ce nom d'origine anglaise un nom allemand* » (III, page 585).

Sa grand-mère, « *protestante mariée à un juif, avait été la maîtresse du duc de Berri* », et une « *légende faisait du père de Swann un fils naturel du prince. Dans cette hypothèse, laquelle était d'ailleurs fausse, Swann fils d'un catholique, fils lui-même d'un Bourbon et d'une catholique, n'avait rien que de chrétien.* » (II, pages 668-669). En fait, il était le fils d'un agent de change juif, « *héritier d'une famille de riche et bonne bourgeoisie* » (I, page 310), un grand bourgeois si riche qu'il put envisager d'aller à Bayreuth pour assister à « *la saison* » avec Odette et de « *louer un des jolis châteaux du roi de Bavière pour nous deux* » (I, page 300).

« *Adolescent, il se croyait artiste* » (I, page 239), et il aurait eu une « *studieuse jeunesse* » animée par « *la curiosité pour l'Histoire* », « *la passion de la vérité* » (I, page 273). Cependant, « *une vie frivole* » avait dissipé « *les inspirations de sa jeunesse* », « *mais elles portaient toutes le reflet, la marque d'un être particulier* » (I, page 239). « *Il appartenait à cette catégorie d'hommes intelligents qui ont vécu dans l'oisiveté et qui cherchent une consolation et peut-être une excuse dans l'idée que cette oisiveté offre à leur intelligence des objets aussi dignes d'intérêt que pourrait faire l'art ou l'étude, que la "Vie" contient des situations plus intéressantes, plus romanesques que tous les romans.* » (I, page 193).

Cet être supérieurement intelligent, fin et distingué, dont Saint-Simon « *était un des auteurs favoris* » (I, page 309), était un amateur délicat (qui aimait « *les collections et la bonne cuisine* » [I, page 280], qui savait reconnaître « *un joli Beauvais* » [I, page 207]) et un esthète érudit, passionné d'art, dont l'activité principale était l'étude de grands maîtres de la peinture, en particulier Vermeer de Delft et certains Italiens dont Botticelli, Ghirlandajo, Tintoret. « *Swann avait toujours eu ce goût particulier d'aimer à retrouver dans la peinture des maîtres non pas seulement les caractères généraux de la réalité qui nous entoure, mais ce qui semble au contraire le moins susceptible de généralité, les traits individuels des visages que nous connaissons.* » (I, pages 222-223). Cela explique « *la disposition particulière qu'il avait toujours eue à chercher des analogies entre les êtres vivants et les portraits des musées* » (I, page 323). Il appelait « *la fille de cuisine* » « *la Charité de Giotto* ». Bloch, selon lui, ressemblait « *au portrait de Mahomet II par Bellini* » (I, page 97), ce Mahomet II étant d'ailleurs un personnage qu'aimait Swann qui, ulcéré par Odette, le « *sentait bien près de son coeur* » car « *ayant senti qu'il était devenu amoureux fou d'une de ses femmes, il la poignarda afin, dit naïvement son biographe vénitien, de retrouver sa liberté d'esprit* » (I, page 355). Devant Odette, il fut frappé « *par*

sa ressemblance avec cette figure de la fille de Jéthro, qu'on voit dans une fresque de la chapelle Sixtine » (I, page 223) et qui est « de ce Sandro di Mariano auquel on donne plus volontiers son surnom populaire de Botticelli » (I, page 223). Pour lui, Mme Blatin n'avait « pour elle que de ressembler tellement à Savonarole. C'est exactement le portrait de Savonarole par Fra Bartolomeo. Cette manie qu'avait Swann de trouver ainsi des ressemblances dans la peinture était défendable, car même ce que nous appelons l'expression individuelle est - comme on s'en rend compte avec tant de tristesse quand on aime et qu'on voudrait croire à la réalité unique de l'individu - quelque chose de général, et a pu se rencontrer à différentes époques. Mais si on avait écouté Swann, les cortèges des rois mages, déjà si anachroniques quand Benozzo Gozzoli y introduisait les Médicis, l'eussent été davantage encore puisqu'ils eussent contenu les portraits d'une foule d'hommes, contemporains non de Gozzoli, mais de Swann, c'est-à-dire postérieurs non plus seulement de quinze siècles à la Nativité, mais de quatre au peintre lui-même. Il n'y avait pas selon Swann, dans ces cortèges, un seul Parisien de marque qui manquât. » (I, page 535). Chez Mme de Saint-Euverte, un des valets de pied de parut à Swann « assez semblable à l'exécuteur dans certains tableaux de la Renaissance qui figurent des supplices » (I, page 323) ; un autre était « comme ce guerrier purement décoratif qu'on voit dans les tableaux les plus tumultueux de Mantegna songer, appuyé sur son bouclier, tandis qu'on se précipite et qu'on s'égorge à côté de lui » (I, page 324) ; « un domestique à face blême, avec une petite queue de cheveux noués d'un catogan derrière la tête » lui parut « comme un sacristain de Goya » ; « un petit vestibule » semblait destiné à recevoir « quelque précieuse effigie de Benvenuto Cellini représentant un homme de guet » (I, page 325) ; « le général de Froberville et le marquis de Bréauté » étaient « comme deux personnages dans un tableau » (I, page 326) ; M. de Palancy « rappela à Swann, grand admirateur des "Vices et des Vertus" de Giotto à Padoue, cet Injuste à côté duquel un rameau feuillu évoque les forêts où se cache son repaire » (I, page 327).

Écrivain raté, il écrivait, certes, publiait des articles élégants, mais n'achevait pas son essai sur Vermeer, alors qu'il avait assez de culture et de goût pour devenir un excellent critique d'art.

Il était aussi l'homme le plus élégant de sa génération, et, se reprochant une vie qui n'était faite que de « la poursuite de satisfactions quotidiennes », il menait pourtant une « carrière mondaine où il avait gaspillé dans les plaisirs frivoles les dons de son esprit » (I, page 191). Il fréquentait les salons de l'aristocratie où il pouvait goûter plus d'esprit tout en n'étant pas dupe, là non plus, du snobisme. Il était « toujours fourré chez les La Trémoille » (I, page 258), mais fréquentait aussi les Guermantes, aimant beaucoup la princesse des Laumes que, lors de la soirée chez Mme de Saint-Euverte, étant « habitué, quand il était auprès d'une femme avec qui il avait gardé des habitudes de galanterie de langage, de dire des choses délicates », il salua ainsi : « Ah ! voici la charmante princesse ! Voyez, elle est venue tout exprès de Guermantes pour entendre le "Saint François d'Assise" de Liszt et elle n'a pas eu le temps, comme une jolie mésange, que d'aller piquer pour les mettre sur sa tête quelques petits fruits de prunier des oiseaux et d'aubépine ; il y a même encore de petites gouttes de rosée, un peu de la gelée blanche qui doit faire gémir la duchesse. C'est très joli, ma chère princesse. » (I, page 340). Il était même « ami du prince de Galles », était en relation aussi avec l'héritier de la couronne de France, le comte de Paris, en exil en Angleterre (il « avait peut-être dans sa poche une lettre de Twickenham » [I, page 18] ; il « se rappelait les invitations à Twickenham, à Buckingham Palace » [III, page 965]).

Lui, qui, se souvenait Charlus, au temps du collège où ils furent ensemble, « avait un teint de pêche [...] était joli comme les amours », était « resté charmant » (III, page 299), qui se caractérisait par « son visage au nez busqué, aux yeux verts, sous un haut front entouré de cheveux blonds presque roux » (I, page 14), non seulement « avait été follement aimé des femmes » (III, page 299), mais « aimait les femmes », éprouvait un intense désir physique pour elles. Il « avait connu à peu près toutes celles de l'aristocratie », mais leur préférait des femmes « d'humble condition ». Il « ne cherchait pas à trouver jolies les femmes avec qui il passait son temps, mais à passer son temps avec les femmes qu'il avait d'abord trouvées jolies. » Il ne trouvait « jolies » que les femmes vulgaires : « C'était souvent des femmes de beauté assez vulgaire, car les qualités physiques qu'il recherchait étaient en complète opposition avec celles qui lui rendaient admirables les femmes peintes par les maîtres qu'il préférait. La profondeur, la mélancolie de l'expression, glaçaient ses sens, que suffisaient au contraire à éveiller une chair saine, plantureuse et rose. » (I, 192). Il était

« de ces hommes qui, ayant vécu longtemps dans les illusions de l'amour, ont vu le bien-être qu'ils ont donné à nombre de femmes accroître le bonheur de celles-ci sans créer de leur part aucune reconnaissance, aucune tendresse envers eux » (I, page 567). C'est alors qu'il était à un « âge déjà un peu désabusé » « où l'on sait se contenter d'être amoureux pour le plaisir de l'être », que, pour son malheur, il rencontra Odette de Crécy.

Leur relation est racontée à la troisième personne dans ce roman dans le roman qu'est 'Un amour de Swann' dont Marcel nous dit que « c'est vers l'époque de ma naissance que commença la grande liaison de Swann » (I, page 194), précisant ailleurs : « Cher Charles Swann, que j'ai si peu connu quand j'étais encore si jeune et vous si près du tombeau, c'est déjà parce que celui que vous deviez considérer comme un petit imbécile a fait de vous le héros d'un de ses romans, qu'on recommence à parler de vous et que peut-être vous vivrez. » (III, page 200).

On y apprend qu'à leur première rencontre, dans une soirée musicale et mondaine, cette « personne presque du demi-monde » (I, page 188) lui apparut « non pas certes sans beauté, mais d'un genre de beauté qui lui était indifférent, qui ne lui inspirait aucun désir, lui causait même une sorte de répulsion physique, de ces femmes comme tout le monde a les siennes, différentes pour chacun, et qui sont l'opposé du type que nos sens réclament » (I, pages 195-196), et il y voyait même « une preuve que l'idéal est inaccessible et le bonheur, médiocre. » (I, page 222). « Il regrettait, pendant qu'elle causait avec lui, que la grande beauté qu'elle avait ne fût pas du genre de celles qu'il aurait spontanément préférées. » (I, page 197). Aussi, comme elle l'invitait à venir chez elle, qu'elle lui déclarait : « Je serai toujours libre pour vous », « il avait allégué une étude - en réalité abandonnée depuis des années - sur Ver Meer de Delft » ; et son ignorance de ce peintre marqua bien le fossé culturel entre eux. Il tint à lui montrer « qu'il y avait des plaisirs qu'il préférerait à celui d'être avec elle » « en consentant seulement à la retrouver après dîner » parce que ainsi « le goût qu'elle ressentait pour lui ne connaîtrait pas de longtemps la satiété » et parce qu'il était épris « d'une petite ouvrière fraîche et bouffie comme une rose » (I, page 218). Il invoqua aussi « sa peur d'être malheureux. » (I, page 198). Cependant, comme elle donnait tous les signes du grand amour, qu'elle le courtisait habilement, cet homme vieillissant fut touché par cette femme qui disait l'aimer : « Autrefois on rêvait de posséder le cœur de la femme dont on était amoureux ; plus tard sentir qu'on possède le cœur d'une femme peut suffire à vous rendre amoureux. » Et il fut peu à peu transformé en une sorte d'esclave d'elle-même et des Verdurin, car elle faisait partie de leur « clan », et lui, qui, en d'autres circonstances, aurait méprisé un salon aussi vulgaire et ridicule, consentit pour les beaux yeux d'Odette à s'y faire introduire par le grand-père de Marcel qui ne cacha pas son étonnement : « Ah bien ! Nous allons avoir de l'agrément si Swann s'affuble des petits Verdurin ! » Or ces riches bourgeois snobs avec lesquels il avait peu de points de communication se permirent de le mépriser, ses « amitiés puissantes » déplaisant à Mme Verdurin qui, cependant, du fait de son intérêt pour la musique, le jugea charmant.

Il y avait en effet, parmi les « fidèles » du salon, un pianiste qui joua une sonate où Swann reconnut une phrase « aérienne et odorante » qu'il avait déjà entendue l'année précédente et qui l'avait ému. On lui apprit que c'était la « Sonate pour piano et violon » d'un certain Vinteuil dont il se demanda si c'était celui de Combray. Elle lui proposait un « but idéal », lui présentait des « réalités invisibles auxquelles il avait cessé de croire et auxquelles, comme si la musique avait eu sur la sécheresse morale dont il souffrait une sorte d'influence élective, il se sentait de nouveau le désir et presque la force de consacrer sa vie. » (I, page 211). Cette expérience lui permit d'observer, chez lui, la complexité et l'enchevêtrement d'une conscience à plusieurs étages.

Chez les Verdurin, la petite phrase de Vinteuil « était comme l'air national de leur amour » (I, page 218), mais il demeura tout à fait platonique. Si, un soir qu'il la raccompagnait chez elle, elle cueillit « un dernier chrysanthème » qu'il « enferma précieusement dans son secrétaire », il se contenta longtemps de « prendre le thé » chez elle. Cependant, à sa seconde visite, « elle frappa Swann par sa ressemblance avec cette figure de Zéphora, la fille de Jéthro, qu'on voit dans une fresque de la chapelle Sixtine » et qui est de Botticelli, et il se dit que « cette ressemblance lui conférait à elle aussi une beauté, la rendait plus précieuse. Swann se reprocha d'avoir méconnu le prix d'un être qui eût

paru adorable au grand Sandro. [...] Il oubliait qu'Odette n'était pas plus pour cela une femme selon son désir, puisque précisément son désir avait toujours été orienté dans un sens opposé à ses goûts esthétiques. Le mot d'"oeuvre florentine" rendit un grand service à Swann.» » (I, page 222) qui chercha donc à justifier son intérêt pour elle par un mobile d'ordre esthétique. À un autre moment, où elle était peinée, « *elle rappelait ainsi plus encore qu'il ne le trouvait d'habitude, les figures de femmes du peintre de la Primavera. Elle avait en ce moment leur visage abattu et navré qui semble succomber sous le poids d'une douleur trop lourde pour elles, simplement quand elles laissent l'enfant Jésus jouer avec une grenade ou regardent Moïse verser de l'eau dans une auge.* » (I, page 280). Il vit désormais en elle « *un chef-d'oeuvre inestimable* », « *un exemplaire rarissime qu'il contemplait tantôt avec l'humilité, la spiritualité et le désintéressement d'un artiste, tantôt avec l'orgueil, l'égoïsme et la sensualité d'un collectionneur.* » (I, page 224).

Mais, en fait, il commençait à se lasser d'elle : « *Depuis qu'Odette avait toutes facilités pour le voir, elle semblait n'avoir pas grand'chose à lui dire.* » (I, page 225). Il lui envoya « *une lettre pleine de déceptions feintes et de colères simulées* ». Elle lui répondit par une lettre amoureuse envoyée de la Maison Dorée « *le jour de la fête de Paris-Murcie* ». Et, à leurs « *rendez-vous du soir* », il attendait son baiser, plaisir suprême qui le garantissait des atteintes de la jalousie qui, d'emblée, s'était imposée. Car, un soir, arrivant chez les Verdurin après son départ, il « *ressentit une souffrance au coeur, tremblait d'être privé d'un plaisir qu'il mesurait pour la première fois, ayant eu jusque-là cette certitude de le trouver quand il le voulait, qui pour tous les plaisirs nous diminue ou même nous empêche d'apercevoir aucunement leur grandeur* » (I, page 226), fut surpris par « *la nouveauté de la douleur au coeur dont il souffrait* » (I, page 228). Pourtant, tout en se disant « *qu'il la retrouverait le lendemain chez les Verdurin* », il pensa que c'était « *prolonger pour l'instant et renouveler un jour de plus la déception et la torture que lui apportait la vaine présence de cette femme qu'il approchait sans oser l'êtreindre.* » (I, page 229). Comme il avait l'art de se torturer lui-même, il se mit dans un état d'extrême anxiété qui lui fit oublier peu à peu l'image qui avait suscité son amour, la chercha alors à travers Paris, dans la nuit, découvrant ainsi le besoin qu'il avait d'elle. Quand il la retrouva, elle lui donna un prétexte de son absence. Or elle « *tenait à la main un bouquet de catleyas* », avait « *dans les cheveux des fleurs de cette même orchidée* », et d'autres étaient enfoncées « *à l'ouverture du corsage décollé* » qu'il tint à remettre droites. « *Elle, qui n'avait pas été habituée à voir les hommes faire tant de façons avec elle* » y consentit (I, page 232). Ce fut ainsi qu'il finit « *par la posséder ce soir-là* ». Désormais, ils allaient appeler faire l'amour « *faire catleya* ».

Il venait la voir chaque soir, même si, « *souvent resté tard dans le monde, il aurait mieux aimé rentrer directement chez lui* », tout en étant assez satisfait qu'on sache qu'il avait une maîtresse et qu'il appréciait la « *certitude qu'elle l'attendait* » (I, page 235), qui « *le préservait de devenir jaloux - en lui ôtant l'occasion de souffrir de nouveau du mal qui s'était déclaré en lui le soir où il ne l'avait pas trouvée chez les Verdurin* » (I, page 238). Il lui demandait de jouer « *la petite phrase de la sonate de Vinteuil qui continuait à s'associer pour lui à l'amour qu'il avait pour elle* » (I, page 236), « *exigeant qu'en même temps elle ne cessât pas de l'embrasser.* » (I, page 238). Amoureux d'elle, « *il souriait quelquefois en pensant qu'il y a quelques années, quand il ne la connaissait pas, on lui avait parlé d'une femme qui, s'il se rappelait bien, devait certainement être elle, comme d'une fille, comme d'une femme entretenue, une de ces femmes auxquelles il attribuait encore, comme il avait peu vécu dans leur société, le caractère entier, foncièrement pervers, dont les dota longtemps l'imagination de certains romanciers. Il se disait qu'il n'y a souvent qu'à prendre le contrepied des réputations que fait le monde pour juger exactement une personne, quand à un tel caractère il opposait celui d'Odette, bonne, naïve, éprise d'idéal, presque si incapable de ne pas dire la vérité.* » (I, page 239).

Sa jalousie revint car, comme ils ne vivaient pas ensemble, elle disposait d'une liberté qui l'inquiétait. Or un ami lui ayant dit l'avoir vue dans telle toilette, il découvrit « *qu'Odette avait une vie qui n'était pas tout entière à lui ; il voulait savoir à qui elle avait cherché à plaire par cette toilette qu'il ne lui connaissait pas ; il se promettait de lui demander où elle allait à ce moment-là.* » (I, page 240). Il prit alors conscience du temps qu'il perdait à aimer cet être d'absence, de fuite et même d'inexistence, se rendit mieux compte de ce qui les séparait : la faible intelligence de cette femme qui semblait en toutes occasions une parfaite gourde, une imbécile innocente ; sa méconnaissance de « *la beauté artistique* » (il « *craignait que, désillusionnée de l'art, elle ne le fût en même temps de l'amour.* » [I,

page 241]) ; sa « soif de chic » dont elle « ne se faisait pas la même idée que les gens du monde » (I, 242) ; ses « idées vulgaires » ; son « mauvais goût » « qu'il aimait d'ailleurs comme tout ce qui venait d'elle » (I, page 245) car il ne chercha pas à être son Pygmalion. À ce sujet, il était « comme beaucoup d'hommes chez qui leur goût pour les arts se développe indépendamment de la sensualité, un disparate bizarre avait existé entre les satisfactions qu'il accordait à l'un et à l'autre, jouissant, dans la compagnie de femmes de plus en plus grossières, des séductions d'oeuvres de plus en plus raffinées, emmenant une petite bonne dans une baignoire grillée à la représentation d'une pièce décadente qu'il avait envie d'entendre ou à une exposition de peinture impressionniste, et persuadé d'ailleurs qu'une femme du monde cultivée n'y eût pas compris davantage, mais n'aurait pas su se taire aussi gentiment. » (I, page 246). Il « avait souvent pensé qu'Odette n'était à aucun degré une femme remarquable, et la suprématie qu'il exerçait sur un être qui lui était si inférieur n'avait rien qui dût lui paraître si flatteur à voir proclamer à la face des "fidèles", mais depuis qu'il s'était aperçu qu'à beaucoup d'hommes Odette semblait une femme ravissante et désirable, le charme qu'avait pour eux son corps avait éveillé en lui un besoin douloureux de la maîtriser entièrement dans les moindres parties de son coeur. » (I, page 271).

Cependant, se plaisant à adopter ses goûts, il en vint à apprécier les Verdurin, les trouvant même des « êtres magnanimes » et d'autant plus que « la Patronne » chaque fois disait : « Odette, vous allez ramener M. Swann, n'est-ce pas ? » (I, page 248), car il n'était pas un vrai « fidèle ». Et il se sentit étranger lors d'un dîner chez eux, où Cottard fit encore de ses « calembours stupides », où le professeur de la Sorbonne, Brichot, fit des plaisanteries « pédantesques, vulgaires et grasses à écoeurer », où il voulut plutôt converser avec le peintre, M. Biche, qui cependant se montra lui aussi populacier. Surtout, était présent un nouveau, le comte de Forcheville, « qu'Odette avait eu la singulière idée d'amener », pour lequel elle avait fait « de grands frais de toilette » (I, page 251), « assez bel homme », « qui pouvait plaire à une femme » (I, page 253) mais était fort vulgaire, ce qui allait lui permettre de triompher dans le salon Verdurin. Il reprocha à Swann de fréquenter des aristocrates, les La Trémoille, ce qui mit en colère Mme Verdurin qui « sentit que par ce seul infidèle elle serait empêchée de réaliser l'unité morale du petit noyau » (I, page 260). Aussi se proposa-t-elle de favoriser la nouvelle liaison d'Odette. Swann ignorait encore la disgrâce dont il était menacé.

Comme « souvent elle avait des embarras d'argent et, pressée par une dette, le priaît de lui venir en aide », il se demandait si « l'amour d'Odette pour lui » n'avait pas « cet émoi plus durable que l'agrément où les qualités qu'elle pouvait lui trouver : l'intérêt, l'intérêt qui empêcherait de venir jamais le jour où elle aurait pu être tentée de cesser de le voir. » (I, page 267). « Cette volupté d'être amoureux, de ne vivre que d'amour, de la réalité de laquelle il doutait parfois, le prix dont en somme il la payait, en dilettante de sensations immatérielles, lui en augmentait la valeur. » (I, page 267). « Il lui avait donné cinq mille francs, et s'il ne lui offrait pas une rivière de diamants qu'elle désirait, il ne renouvellerait pas en elle cette admiration qu'elle avait pour sa générosité, cette reconnaissance qui les rendaient si heureux, et même il risquerait de lui faire croire que son amour pour elle, comme elle en verrait les manifestations devenir moins grandes, avait diminué. Alors, tout d'un coup, il se demanda si cela, ce n'était pas précisément l'"entretenir". » (I, page 268). « Il cherchait à lui enseigner selon les degrés de la reconnaissance qu'il lui témoignait, l'échelle des plaisirs qu'elle pouvait lui causer, et dont le suprême était de le garantir, pendant le temps que son amour durerait et l'y rendrait vulnérable, des atteintes de la jalousie. » (I, page 271).

Or, dès qu'elle connut Forcheville, très rapidement, Odette se montra distraite, irritable, se déroba à l'amour de Swann, lui donna des rendez-vous auxquels elle ne se rendit pas, prétextant une migraine pour ne pas le recevoir, refusa de se montrer en public avec lui : « Quand il parlait d'aller à une fête de charité, à un vernissage, à une première où elle serait, elle lui disait qu'il voulait afficher leur liaison, qu'il la traitait comme une fille. » (I, page 311). Une fois, tandis que « le peu de jour qui restait faiblissait », elle regarda sa petite montre et dit : « Il faut que je m'en aille ». Toutes ces attitudes engendrèrent chez Swann un vif sentiment d'inquiétude et de jalousie. Il souffrit de plus en plus, tandis qu'Odette semblait se détacher de lui et devenir d'autant plus indifférente qu'il était plus attaché à elle. Un jour, il surprit un sourire complice d'Odette alors que Forcheville se moquait d'un autre « fidèle ». Un autre jour, rendant à sa maîtresse une visite impromptue au milieu de l'après-midi, « il sonna, crut entendre du bruit, entendre marcher, mais on n'ouvrit pas. » Il alla par-derrière

frapper aux carreaux d'une fenêtre, mais on n'ouvrit pas davantage. Étant revenu une heure plus tard, il fut reçu normalement par Odette qui lui dit qu'alors qu'elle dormait elle avait bien entendu sonner et frapper mais que, quand elle était venue ouvrir, il était déjà parti. Swann en conclut qu'elle lui mentait avec ce trouble qui, chez elle, accompagnait le mensonge quand elle essayait d'y faire entrer un fragment de vérité destiné à l'authentifier. Un soir où, à sa demande de « *catleyas* », elle répondit : « *Mais non, mon petit, pas de catleyas ce soir, tu vois bien que je suis souffrante !* », il dut la quitter ; mais « *l'idée lui vint brusquement que peut-être Odette attendait quelqu'un* » ; il revint et vit une seule fenêtre éclairée qui auparavant « *le réjouissait et lui annonçait : "elle est là qui t'attend" et qui maintenant, le torturait en lui disant : "elle est là avec celui qu'elle attendait" [...]* Certes, il souffrait [...] *Et pourtant il était content d'être venu : le tourment qui l'avait forcé de sortir de chez lui avait perdu de son acuité en perdant de son vague. [...]* *Et peut-être, ce qu'il ressentait en ce moment de presque agréable, c'était autre chose aussi que l'apaisement d'un doute et d'une douleur : un plaisir de l'intelligence [...] la passion de la vérité. [...]* *Sur le point de frapper contre les volets, il eut un moment de honte en pensant qu'Odette allait savoir qu'il avait eu des soupçons. [...]* *Elle lui avait dit souvent l'horreur qu'elle avait des jaloux, des amants qui espionnent. Ce qu'il allait faire était bien maladroit, et elle allait le détester désormais, tandis qu'en ce moment encore, tant qu'il n'avait pas frappé, peut-être même en le trompant, l'aimait-elle. [...]* *Mais le désir de connaître la vérité était plus fort et lui sembla plus noble. [...]* *Il éprouvait une volupté à connaître la vérité qui le passionnait dans cet exemplaire unique, éphémère et précieux, d'une matière translucide, si chaude et si belle. Et puis l'avantage qu'il se sentait - qu'il avait tant besoin de se sentir - sur eux, était peut-être moins de savoir, que de pouvoir leur montrer qu'il savait. Il se haussa sur la pointe des pieds. Il frappa. [...]* *Maintenant, il n'y avait plus moyen de reculer et, puisqu'elle allait tout savoir, pour ne pas avoir l'air trop malheureux, trop jaloux et trop curieux, il se contenta de crier d'un air négligent et gai : - Ne vous dérangez pas, je passais par là, j'ai vu de la lumière, j'ai voulu savoir si vous n'étiez plus souffrante. Il regarda. Devant lui, deux vieux messieurs étaient à la fenêtre, l'un tenant une lampe, et alors, il vit la chambre, une chambre inconnue. [...]* *Il s'éloigna en s'excusant et rentra chez lui, heureux que la satisfaction de sa curiosité eût laissé leur amour intact et qu'après avoir simulé depuis si longtemps vis-à-vis d'Odette une sorte d'indifférence, il ne lui eût pas donné, par sa jalousie, cette preuve qu'il l'aimait trop, qui, entre deux amants, dispense, à tout jamais, d'aimer assez, celui qui la reçoit. »* (I, pages 272-275).

Swann fut désormais tourmenté par la jalousie : « *La pensée, rien qu'en se la rappelant, la recréait. Vouloir n'y pas penser, c'était y penser encore, en souffrir encore. Et quand, causant avec des amis, il oubliait son mal, tout d'un coup, un mot qu'on lui disait le faisait changer de visage. »* (I, pages 275-276). La jalousie était accrue du bon accueil qu'elle lui faisait parfois, « *de sorte qu'il en arrivait à regretter chaque plaisir qu'il goûtait près d'elle, chaque caresse inventée et dont il avait eu l'imprudence de lui signaler la douceur, chaque grâce qu'il lui découvrait car il savait qu'un instant après, elles allaient enrichir d'instruments nouveaux son supplice. »* (I, page 276). « *Swann trouvait sage de faire dans sa vie la part de la souffrance qu'il éprouvait à ignorer ce qu'avait fait Odette [...] ; de prévoir dans son budget une disponibilité importante pour obtenir sur l'emploi des journées d'Odette des renseignements sans lesquels il se sentirait malheureux. »* (I, page 279). Elle lui faisait des mensonges où, toutefois, elle manquait d'assurance.

Une après-midi où la visite qu'il lui fit à cinq heures provoqua le départ furtif d'une autre personne, « *la pitié qu'il eût pu s'inspirer à lui-même, ce fut pour elle qu'il la ressentit, et il murmura : "Pauvre chérie !" »* (I, page 281) et il se dit qu'« *en somme, c'était lui, Swann, l'homme à qui elle attachait de l'importance et pour qui elle avait congédié l'autre* » (I, page 283), dont il sut que c'était Forcheville. « *Sa jalousie s'en réjouissait, comme si cette jalousie eût eu une vitalité indépendante, égoïste, vorace de tout ce qui la nourrirait, fût-ce aux dépens de lui-même. Maintenant elle avait un aliment. [...]* *Il ne fut pas jaloux d'abord de toute la vie d'Odette, mais des seuls moments où une circonstance, peut-être mal interprétée, l'avait amené à supposer qu'Odette avait pu le tromper. Sa jalousie [...] s'attacha solidement à ce moment de cinq heures du soir, puis à un autre, puis à un autre encore. [...]* *Et ainsi sa jalousie, plus encore que n'avait fait le goût voluptueux et riant qu'il avait eu d'abord pour Odette altérait le caractère de Swann. »* (I, page 283).

Les Verdurin, lui reprochant son manque d'admiration pour les choses médiocres, l'invitèrent de moins en moins, organisèrent sans l'inviter une partie à Chatou, enfin l'exclurent de leur salon. Il fut indigné contre eux, et se libéra de sa rancœur : « *De même que les propos, les sourires, les baisers d'Odette lui devenaient aussi odieux qu'il les avait trouvés doux, s'ils étaient adressés à d'autres que lui, de même, le salon des Verdurin, qui tout à l'heure encore lui semblait amusant, respirant un goût vrai pour l'art et même une sorte de noblesse morale, maintenant que c'était un autre que lui qu'Odette allait y rencontrer, y aimer librement, lui exhibait ses ridicules, sa sottise, son ignominie.* » (I, page 286). Il traitait Mme Verdurin de « *maquerelle* », d'« *entremetteuse* » (I, page 287), de « *mégère* » (I, page 288), se moquait : « *Verdurin ! quel nom !* » (I, page 288), se félicitait : « *Dieu merci, il n'était que temps de ne plus condescendre à la promiscuité avec cette infamie, avec ces ordures.* » (I, page 288). « *En somme la vie qu'on menait chez les Verdurin et qu'il avait appelée si souvent "la vraie vie" lui semblait la pire de toutes, et leur petit noyau le dernier des milieux.* » Avec une « *verve d'insincérité dont les intonations menteuses, la sonorité artificielle de sa propre voix lui versaient d'instant en instant plus abondamment l'ivresse* » (I, page 288), car il se parlait à voix haute, il se disait que « *les gens du monde, dont on peut médire, mais qui tout de même sont autre chose que ces bandes de voyou, montrent leur profonde sagesse en refusant de les connaître, d'y salir même le bout de leurs doigts ! Quelle divination que ce "Noli me tangere" du faubourg Saint-Germain !* » (I, pages 287-288).

Cependant, il restait attaché à Odette. « *Et s'étant persuadé que c'était seulement en effet pour pouvoir porter un jugement plus favorable sur la valeur spirituelle d'Odette qu'il désirait que ce soir-là elle restât avec lui au lieu d'aller à l'Opéra-Comique, il lui tenait le même raisonnement, au même degré d'insincérité qu'à soi-même, et même à un degré de plus, car alors il obéissait au désir de la prendre par l'amour-propre.* » (I, page 290). En proie à l'ambivalence, tantôt, il lui reprochait : « *Comment pourrait-on t'aimer, car tu n'es même pas une personne, une créature définie, imparfaite, mais du moins perfectible ? Tu es une eau informe qui coule selon la pente qu'on lui offre, un poisson sans mémoire et sans réflexion qui, tant qu'il vivra dans son aquarium, se heurtera cent fois par jour contre le vitrage qu'il continuera à prendre pour de l'eau.* » (I, page 290), tantôt, « *elle était devenue si chère à Swann au moment pour ainsi dire où il la trouvait précisément bien moins jolie.* » (I, page 291). Il continua à la combler de présents et d'argent, lui envoyant quatre mille francs quand « *il avait abusé de sa patience* », ne recevant en retour que mépris et absence.

« *Alors ce salon qui avait réuni Swann et Odette devint un obstacle à leurs rendez-vous.* » Mais il mit « *la même passion à chercher à la capter* ». Une nuit, il l'attendit, mais « *elle n'avait même pas pensé à lui* ». Une autre fois, elle fit aussi entrer chez elle avec lui Forcheville. À certains moments ses soupçons se calmaient ; à d'autres « *sa douleur le reprenait, il s'imaginait qu'Odette était la maîtresse de Forcheville* ». Il prenait d'éphémères résolutions de rester quelque temps sans la voir. Mais cet amour, « *qui s'étendait bien au-delà des régions du désir physique* », le faisait s'interroger sur « *le mystère de la personnalité* ».

Comme elle allait, avec les Verdurin, à Pierrefonds et à Compiègne, il ne put s'empêcher d'y aller lui aussi : « *Quel bonheur il aurait à mettre le pied sur cette terre où, ne sachant pas l'endroit exact, à tel moment, de sa présence, il sentirait palpiter partout la possibilité de sa brusque apparition : dans la cour du château, devenu beau pour lui parce que c'était à cause d'elle qu'il était allé le voir ; dans toutes les rues de la ville, qui lui semblait romanesque ; sur chaque route de la forêt, rosée par un couchant profond et tendre ; - asiles innombrables et alternatifs, où venait simultanément se réfugier, dans l'incertaine ubiquité de ses espérances, son cœur heureux, vagabond et multiplié.* » (I, page 294). Il aurait eu l'air de « *rechercher ce qu'il disait vouloir fuir et du reste le fuyait dès qu'il l'aurait trouvé, car s'il avait rencontré le petit groupe, il s'en serait écarté avec affectation, content d'avoir vu Odette et qu'elle l'eût vu, surtout qu'elle l'eût vu ne se souciant pas d'elle.* » (I, page 294). Mais il se l'interdisait, considérant « *que cette restriction apportée pour lui au droit universel de libre circulation, n'était qu'une des formes de cet esclavage, de cet amour qui lui était si cher.* » (I, pages 294-295).

Il vivait « *dans cette agitation douloureuse qui avait déjà été assez puissante pour faire éclore son amour* » (I, page 295). Quand il avait le bonheur de passer une heure avec elle, « *toutes les idées terribles et mouvantes qu'il se faisait d'Odette s'évanouissaient* », mais il se torturait à essayer de se « *représenter une heure de la vraie vie d'Odette, de la vie d'Odette quand lui n'était pas là.* » (I, page

298). Il imaginait pourtant l'avenir, « *quand Odette cesserait d'être pour lui une créature toujours absente, regrettée, imaginaire ; quand le sentiment qu'il aurait pour elle ne serait plus ce même trouble mystérieux que lui causait la phrase de la sonate, mais de l'affection, de la reconnaissance ; quand s'établiraient entre eux des rapports normaux qui mettraient fin à sa folie et à sa tristesse, alors sans doute les actes de la vie d'Odette lui paraîtraient peu intéressants en eux-mêmes.* » (I, pages 299-300). « *Considérant son mal avec autant de sagacité que s'il se l'était inoculé pour en faire l'étude, il se disait que, quand il serait guéri, ce que pourrait faire Odette lui serait indifférent.* » (I, page 300). « *Après ces tranquilles soirées, les soupçons de Swann étaient calmés [...] mais, à d'autres moments, sa douleur le reprenait* » et il « *la détestait* », se disant : « *Mais aussi, je paie avec mon argent le plaisir des autres.* » (I, page 300). « *Et sa haine, tout comme son amour, ayant besoin de se manifester et d'agir, il se plaisait à pousser de plus en plus loin ses imaginations mauvaises.* » (I, page 301). Il se torturait encore : « *Penser que, pas plus tard qu'hier, comme elle disait avoir envie d'assister à la saison de Bayreuth, j'ai eu la bêtise de lui proposer de louer un des jolis châteaux du roi de Bavière pour nous deux* » (I, page 300), ajoutant pourtant : « *Espérons qu'elle refusera, grand Dieu ! Entendre du Wagner pendant quinze jours avec elle qui s'en soucie comme un poisson d'une pomme, ce serait gai !* » (I, page 301). Or elle eut l'audace de « *lui demander de l'argent pour louer ce château près de Bayreuth, mais en le prévenant qu'il n'y pourrait pas venir, parce qu'elle avait promis à Forcheville et aux Verdurin de les inviter.* » (I, page 301). « *Il revenait à ce point de vue - opposé à celui de son amour et de sa jalousie, et auquel il se plaçait quelquefois par une sorte d'équité intellectuelle et pour faire la part des diverses probabilités - d'où il essayait de juger Odette comme s'il ne l'avait pas aimée, comme si elle était pour lui une femme comme les autres, comme si la vie d'Odette n'avait pas été, dès qu'il n'était plus là, différente, tramée en cachette de lui, ourdie contre lui. Pourquoi croire qu'elle goûterait là-bas avec Forcheville ou avec d'autres des plaisirs enivrants qu'elle n'avait pas connus auprès de lui et que seule sa jalousie forgeait de toutes pièces.* » (I, page 303). « *Cet amour redevenait surtout un goût pour les sensations que lui donnait la personne d'Odette, pour le plaisir qu'il avait à admirer comme un spectacle ou à interroger comme un phénomène, le lever d'un de ses regards, la formation d'un de ses sourires, l'émission d'une intonation de sa voix. Et ce plaisir différent de tous les autres avait fini par créer en lui un besoin d'elle et qu'elle seule pouvait assouvir par sa présence ou ses lettres, presque aussi désintéressé, presque aussi artistique, aussi pervers, qu'un autre besoin qui caractérisait cette période nouvelle de la vie de Swann où à la sécheresse, à la dépression des années antérieures avait succédé une sorte de trop-plein spirituel, sans qu'il sût à quoi il devait cet enrichissement inespéré de sa vie intérieure [...] : cet autre besoin qui se développait aussi en dehors du monde réel, c'était celui d'entendre, de connaître de la musique. Ainsi, par le chimisme même de son mal, après qu'il avait fait de la jalousie avec son amour, il recommençait à fabriquer de la tendresse, de la pitié pour Odette.* » (I, page 304). « *L'amour de Swann en était arrivé à ce degré où le médecin et, dans certaines affections, le chirurgien le plus audacieux, se demandent si priver un malade de son vice ou lui ôter son mal, est encore raisonnable ou même possible.* » (I, page 308). Lui-même le croyait diminué, se disait : « *Vraiment il y a progrès sensible [...] à voir exactement les choses, je n'avais presque aucun plaisir hier à être dans son lit : c'est curieux, je la trouvais même laide.* » (I, page 308). « *Cette maladie qu'était l'amour de Swann avait tellement multiplié [...] qu'on n'aurait pas pu l'arracher de lui sans le détruire lui-même à peu près tout entier : comme on dit en chirurgie, son amour n'était plus opérable.* » (I, page 308). Comme, « *maintenant, chaque fois qu'il voulait la voir, elle invoquait les convenances ou prétextait des occupations* » (I, page 311), il se servit, pour pouvoir la voir, de Charlus et du grand-oncle de Marcel, Adolphe, qui, selon elle, rapporta Marcel, « *était pareil à tous les hommes : il venait d'essayer de la prendre de force. Elle calma Swann qui au premier moment voulait aller provoquer mon oncle, mais il refusa de lui serrer la main quand il le rencontra. Il regretta d'autant plus cette brouille avec mon oncle Adolphe qu'il avait espéré [...] tirer au clair certains bruits relatifs à la vie qu'Odette avait mené autrefois à Nice. Or mon oncle Adolphe y passait l'hiver. Et Swann pensait que c'était même peut-être là qu'il avait connu Odette.* » (I, page 312). Elle y avait eu « *une sorte de notoriété galante.* » (I, page 313). « *Il n'y avait pas bien longtemps encore, de l'idée qu'elle était une créature bonne, analogue aux meilleures qu'il eût connues, il avait passé à l'idée qu'elle était une femme entretenue ; inversement, il lui était arrivé depuis de revenir de l'Odette de Crécy, peut-être trop*

connue des fêtards, des hommes à femmes, à ce visage d'une expression parfois si douce, à cette nature si humaine. » (I, page 313). Par contre, si Swann pensait qu'il n'avait rien à craindre de Charlus car, entre eux, « il ne pouvait rien se passer. » (I, page 315), on apprend qu'il eut « ses faveurs » mais qu'il ne lui en a rien dit : « Mais voyons quelle horreur ! Raconter cela à Charles ! C'est à faire dresser les cheveux sur la tête. Mais, mon cher, il m'aurait tué tout simplement. Il était jaloux comme un tigre. [...] Et le plus fort c'est que c'est elle qui lui a tiré des coups de revolver que j'ai failli recevoir. Ah ! j'ai eu de l'agrément avec ce ménage-là ; et naturellement, c'est moi qui ai été obligé d'être son témoin contre d'Osmond, qui ne me l'a jamais pardonné. D'Osmond avait enlevé Odette, et Swann, pour se consoler, avait pris pour maîtresse, ou fausse maîtresse, la soeur d'Odette. Enfin, vous n'allez pas me faire raconter l'histoire de Swann, nous en aurions pour dix ans, vous comprenez, je connais ça comme personne. C'était moi qui sortais Odette quand elle ne voulait pas voir Charles. » (III, pages 300-301).

Il tombait dans de tels moments de dépression qu'il se dit en riant : « C'est charmant, je deviens névropathe » et que, « apercevant une grosseur sur son ventre, il ressentit une véritable joie à la pensée qu'il avait peut-être une tumeur mortelle, qu'il n'allait plus avoir à s'occuper de rien, que c'était la maladie qui allait le gouverner, faire de lui son jouet, jusqu'à sa fin prochaine. » (I, page 317). « Même il y avait des jours où il n'était tourmenté par aucun soupçon. Il se croyait guéri. » (I, page 317). Alors qu'autrefois Odette lui disait : « Vous, vous ne serez jamais comme tout le monde », disait aux autres : « Il n'est pas régulièrement beau, si vous voulez, mais il est chic : ce toupet, ce monocle, ce sourire ! », maintenant lui disait : « Ah ! tu ne seras donc jamais comme tout le monde ! », disait aux autres : « Il n'est pas positivement laid si vous voulez, mais il est ridicule ; ce monocle, ce toupet, ce sourire ! », ce qui soulignait « la démarcation immatérielle qui sépare à quelques mois de distance une tête d'amant de coeur et une tête de cocu. » (I, page 320). Alors qu'il était « toujours prêt à croire ce qu'il souhaitait » (I, page 320), « il y avait en lui une place dont il ne laissait jamais approcher son esprit, lui faisant faire s'il le fallait le détour d'un long raisonnement pour qu'il n'eût pas à passer devant elle : c'était celle où vivait le souvenir des jours heureux. » (I, pages 321-322).

Il évitait de comparer à l'Odette d'aujourd'hui l'Odette amoureuse d'autrefois ; mais « sa si précautionneuse prudence fut déjouée un soir qu'il était allé dans le monde. C'était chez la marquise de Saint-Euverte. » Car il avait recommencé à fréquenter les salons de l'aristocratie, où il pouvait goûter plus d'esprit tout en n'étant pas dupe, là non plus, du snobisme. Chez la marquise de Saint-Euverte, il put observer la vie mondaine « comme une suite de tableaux » : les valets de pied ; les monocles ; la marquise de Cambremer et la vicomtesse de Franquetot écoutant le « Saint-François » de Liszt ; Mme de Gallardon, cousine dédaignée des Guermantes ; la princesse des Laumes qui conversa avec lui. Mais « il souffrait de rester enfermé au milieu de ces gens dont la bêtise et les ridicules le frappaient d'autant plus douloureusement qu'ignorant son amour, incapables, s'ils l'avaient connu, de s'y intéresser et de faire autre chose que d'en sourire comme d'un enfantillage ou de le déplorer comme une folie, ils le lui faisaient apparaître sous l'aspect d'un état subjectif qui n'existait que pour lui, dont rien d'extérieur ne lui affirmait la réalité. » (I, pages 344-345). Or, brusquement, dans ce milieu si étranger à Odette, il entendit de nouveau « la petite phrase » de « la sonate de Vinteuil », compositeur en qui il sentait un « frère inconnu et sublime qui, lui aussi, avait dû tant souffrir ». Mais cette phrase, qui était sans pitié pour sa détresse présente, lui rendit tous les souvenirs du temps où elle l'aimait, d'où des réflexions sur la mémoire involontaire et la mémoire de l'intelligence, sur le langage de la musique. Cependant, « quand c'était la petite phrase qui lui parlait de la vanité de ses souffrances, Swann trouvait de la douceur à cette même sagesse qui tout à l'heure pourtant lui avait paru intolérable, quand il croyait la lire dans les visages des indifférents qui considéraient son amour comme une divagation sans importance. C'est que la petite phrase, au contraire, quelque opinion qu'elle pût avoir sur la brève durée de ces états d'âme, y voyait quelque chose, non pas comme faisaient tous ces gens, de moins sérieux que la vie positive, mais au contraire de si supérieur à elle que seul il valait la peine d'être exprimé. » (I, pages 348-349). En lui faisant revivre le temps de l'amour d'Odette, elle lui apprit « que le sentiment qu'Odette avait eu pour lui ne renaîtrait jamais, que ses espérances de bonheur ne se réaliseraient plus. » (I, page 353).

Or la rumeur lui apprit qu'elle était bien peu digne de son intérêt : elle aurait mené une vie plus que galante à Nice, dans des villes d'eaux. S'il la questionnait à ce sujet, elle mentait effrontément. Il avoua que, plutôt que de vivre ce tourment, il préférerait être frappé d'une maladie mortelle pour échapper à « *cette immense angoisse de ne pas savoir à tous moments ce qu'elle avait fait, ne pas la posséder partout et toujours* ». « *Elle était devenue pour lui un si invincible et si douloureux besoin* » (I, page 346). « *Il fut jaloux de l'autre lui-même qu'elle avait aimé* » (I, page 347).

Il en vint à espérer « *qu'elle mourrait sans souffrances dans un accident, elle qui était dehors, dans les rues, sur les routes, du matin au soir.* » Il « *sentait bien près de son coeur ce Mahomet II [...] qui, ayant senti qu'il était amoureux fou d'une de ses femmes, la poignarda afin, dit naïvement son biographe vénitien, de retrouver sa liberté d'esprit.* » (I, page 355). Odette lui laissa entendre qu'à la Pentecôte, elle irait en Égypte avec Forcheville, et cette seule parole d'elle insinuant qu'elle allait le tromper avec Forcheville vint l'atteindre et, « *comme un morceau de glace, l'immobilisait, durcissait sa fluidité, le faisait geler tout entier ; et Swann s'était senti soudain rempli d'une masse énorme et infrangible qui pesait sur les parois intérieures de son être jusqu'à le faire éclater.* » (I, page 355).

Il reçut une « *lettre anonyme qui lui disait qu'Odette avait été la maîtresse d'innombrables hommes [...], de femmes, et qu'elle fréquentait les maisons de passe.* » (I, page 356). Il se demanda lequel de ses amis avait pu la lui envoyer. « *Quant au fond même de la lettre, il ne s'en inquiéta pas* » car « *la vérité qu'il chérissait, c'était celle que lui dirait Odette ; mais lui-même, pour obtenir cette vérité, ne craignait pas de recourir au mensonge, le mensonge qu'il ne cessait de peindre à Odette comme conduisant à la dégradation toute créature humaine.* » (I, page 360). Ayant vu un titre de pièce, « *Les Filles de Marbre* », il se souvint qu'Odette lui avait rapporté que Mme Verdurin lui avait dit : « *Prends garde, je saurai bien te dégeler, tu n'es pas de marbre* » (I, page 360), puis « *une phrase qu'Odette lui avait dite, il y avait déjà deux ans : « "Oh ! Mme Verdurin, en ce moment il n'y en a que pour moi, je suis un amour, elle m'embrasse, elle veut que je fasse des courses avec elle, elle veut que je la tutoie.* » Il s'était demandé si Odette pouvait éprouver « *une tendresse exaltée pour une autre femme* » (I, page 361). Voilà donc que, pour lui aussi, apparut le soupçon de l'appartenance de la femme aimée à « *Gomorrhe* », qu'il se trouva ainsi précipité dans « *ce nouveau cercle de l'enfer* », étant victime de la terrible puissance créatrice de la mémoire. Il l'obligea à affirmer : « *Je n'ai jamais fait ce genre de choses avec aucune femme* » (I, page 362). Mais, sa jalousie n'étant pas satisfaite, il fut poussé à lui poser encore d'insistantes questions. Ainsi, il lui fit d'abord avouer : « *Peut-être il y a très longtemps, sans me rendre compte de ce que je faisais, peut-être deux ou trois fois.* » Or « *il avait rarement imaginé si loin dans le mal* » (I, page 363), ce qui étonne de la part d'un mondain aussi avisé. Il voulait savoir avec qui, quand, où, elle avait fait « *ces choses* ». Cela s'était passé « *au Bois, un soir que tu es venu nous retrouver dans l'île* » ; à une femme qui l'avait invitée à venir « *derrière le petit rocher voir l'effet du clair de lune sur l'eau* » (I, page 365), elle aurait répondu : « *"Cette blague !"* ; *je savais bien où elle voulait en venir.* » Pour Swann, « *tout d'un coup, se creusait cette ouverture béante* », il ressentit « *comme une blessure cette minute dans l'île du Bois, au clair de lune* » (I, page 366). Il aurait voulu la faire surveiller par des femmes, mais craignait de passer pour le « *vilain jaloux qui veut priver les autres d'un plaisir* » (I, page 367).

Une autre information vint le tourmenter : « *Ne disait-on pas que c'était par sa propre mère qu'elle avait été livrée, presque enfant, à Nice, à un riche Anglais?* » (I, page 367). Voulant savoir « *si elle n'avait jamais été chez des entremetteuses* », elle se récria : « *Oh ! non !* » mais ajouta : « *Ce n'est pas que je ne sois pas persécutée pour cela [...]. Il y en a une qui est encore restée plus de deux hier à m'attendre, elle me proposait n'importe quel prix. Il paraît qu'il y a un ambassadeur qui lui a dit : "Je me tue si vous ne me l'amenez pas." [...]. Ça ne me plaît pas. Je pense que je suis libre de faire ce que je veux, tout de même. Si j'avais besoin d'argent, je comprends...* » (I, page 369). « *Quelquefois il allait dans des maisons de rendez-vous, espérant apprendre quelque chose d'elle, sans oser la nommer cependant.* »

Au cours de l'enquête qu'il lui fit subir, « *une fois elle lui parla d'une visite que Forcheville lui avait faite le jour de la fête de Paris-Murcie* ». Il fut étonné qu'elle le connût déjà mais surtout affligé de savoir que c'était « *le jour où il avait reçu d'elle la lettre qu'il avait si précieusement gardée* » (I, page 370). Elle admit qu'elle était avec Forcheville, mais pas à la Maison Dorée. Peu à peu, toutefois, il lui devint possible de songer, sans trop souffrir, à tel nom, à tel décor du temps heureux, car il en vint à

cette réflexion : « *Ce que nous croyons notre amour, notre jalousie, n'est pas une même passion, continue, indivisible. Ils se composent d'une infinité d'amours successifs, de jalousies différentes et qui sont éphémères, mais par leur multitude ininterrompue donnent l'impression de la continuité, l'illusion de l'unité.* » (I, page 372).

Ce fut alors qu'Odette, qui devait alors avoir donné naissance à un enfant, Gilberte, dont, toutefois, il ne fut pas alors fait mention, partit pour une croisière avec les « *fidèles* » qui allait durer deux ans, les faisant passer à Alger, Tunis, en Italie puis en Grèce, à Constantinople, en Asie Mineure (I, page 374), sans qu'il ait osé lui demander si elle était la maîtresse de Forcheville. Cependant, il rencontra dans un omnibus Mme Cottard qui les avait quittés à Constantinople et qui lui assura qu'Odette, qui l'adorait, ne parlait que de lui.

Il se remit à son étude sur Vermeer, et la recherche artistique qui était sa forme de sublimation lui permit de surmonter sa douleur. Mais, manquant, encore une fois, de volonté, fuyant devant l'effort, avec une lâcheté qui était aussi celle de Marcel et celle de Proust lui-même, il l'abandonna bien vite, resta « *le cadre vide d'un chef-d'oeuvre absent* » parce qu'il avait la conviction qu'entre l'amour et l'écriture il faut choisir, et que réussir dans l'une est échouer dans l'autre. Cependant, s'appuyant sur sa fortune, sur son amitié pour Charlus, sur son intelligence, petit à petit, il se guérit de cet amour néfaste, et se dit : « *On ne connaît pas son bonheur. On n'est jamais aussi malheureux qu'on croit.* » Parfois il sentait qu'il n'était « *pas encore complètement sorti de ce temps où il avait tant souffert - mais aussi où il avait connu une manière de sentir si voluptueuse -* » (I, page 377). D'autres fois, « *il aurait voulu apercevoir, comme un paysage qui allait disparaître, cet amour qu'il venait de quitter ; mais il est si difficile d'être double et de se donner le spectacle véridique d'un sentiment qu'on a cessé de posséder* » (I, page 378). « *Quand Swann ramassa par hasard près de lui la preuve que Forcheville avait été l'amant d'Odette, il s'aperçut qu'il n'en ressentait aucune douleur, que l'amour était loin maintenant, et regretta de n'avoir pas été averti du moment où il le quitterait pour toujours.* » (I, page 378). Cependant, sa jalousie revint dans un cauchemar (I, pages 378-380). Il se prépara à partir pour Combray pour y revoir le paysage et le jeune visage de Mme de Cambremer qui lui avait semblé charmant chez Mme de Saint-Euverte, car « *les intérêts de notre vie sont si multiples qu'il n'est pas rare que dans une même circonstance les jalons d'un bonheur qui n'existe pas encore soient posés à côté de l'aggravation d'un chagrin dont nous souffrons* ». Avant son départ, « *il repensa à son rêve* » où il avait revu « *l'image première qu'il avait reçue d'elle* », et observa : « *Dire que j'ai gâché des années de ma vie, que j'ai voulu mourir pour une femme qui ne me plaisait même pas, qui n'était pas mon genre !* » (I, page 382). Mais peut-être ne l'aurait-il aimée que parce qu'elle n'était pas son genre? ou peut-être était-ce l'amour qui n'était pas le genre de Swann, lui « *dont les yeux, quoique délicats amateurs de peinture, dont l'esprit, quoique fin observateur de mœurs, portaient à jamais la trace indélébile de la sécheresse de sa vie* » (I, page 237)?

Pourtant, retournement ironique, cette femme, il l'épousa pour légitimer Gilberte. Ayant alors « *une personnalité nouvelle (et qui ne devait pas être la dernière), celle du mari d'Odette* » (I, page 431), il inaugura avec elle « *une seconde vie* » car il renonça aux « *gens les plus brillants qui formaient sa société avant son mariage* », demanda à Odette « *de ne plus fréquenter le petit clan* » (I, page 599), lui permit seulement d'échanger « *avec Mme Verdurin deux visites par an.* » (I, pages 599-600) et se contenta « *des relations antérieures d'Odette* » : « *d'inélégants fonctionnaires avec des femmes tarées, parure des bals de ministères* » (I, page 432). Elle tint un salon où, rapporta M. de Norpois « *avec un manque de réserve et de goût, presque de tact, qui m'a étonné chez un homme aussi fin* », elle recevait des gens dont il n'y avait pas lieu de « *s'enorgueillir* » (I, page 465). Et le diplomate avait poursuivi en faisant d'autres révélations : il avait « *une tante excessivement riche et admirablement posée, femme d'un homme qui, financièrement parlant, est une puissance. Et non seulement elle a refusé de recevoir Mme Swann, mais elle a mené une campagne en règle pour que ses amies et connaissances en fissent autant. [...] En tout cas, il y a une chose curieuse, c'est de voir combien Swann, qui connaît tant de monde et du plus choisi, montre d'empressement auprès d'une société dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle est fort mêlée. [...] Il doit pourtant se trouver dépaysé ; évidemment ce n'est plus le même monde, mais je ne crois pas cependant que Swann soit malheureux. Il y a eu, il est vrai, dans les années qui précédèrent le mariage, d'assez viles*

manoeuvres de chantage de la part de la femme ; elle privait Swann de sa fille chaque fois qu'il lui refusait quelque chose. Le pauvre Swann aussi naïf qu'il est pourtant raffiné, croyait chaque fois que l'enlèvement de sa fille était une coïncidence et ne voulait pas voir la réalité. Elle lui faisait d'ailleurs des scènes si continuelles qu'on pensait que le jour où elle serait arrivée à ses fins, rien ne la retiendrait plus et que leur vie serait un enfer. Hé bien ! c'est le contraire qui est arrivé. On plaisante beaucoup la manière dont Swann parle de sa femme, on en fait même des gorges chaudes. On ne demandait certes pas que, plus ou moins conscient d'être... (vous savez le mot de Molière), il allât le proclamer "urbi et orbi" ; n'empêche qu'on le trouve exagéré quand il dit que sa femme est une excellente épouse. Or, ce n'est pas aussi faux qu'on le croit. À sa manière qui n'est pas celle que tous les maris préféreraient [...] il est indéniable qu'elle semble avoir de l'affection pour lui. Je ne dis pas qu'elle soit volage, et Swann lui-même ne se fait pas faute de l'être, à en croire les bonnes langues qui, vous pouvez le penser, vont leur train. Mais elle lui est reconnaissante de ce qu'il fait pour elle, et, contrairement aux craintes éprouvées par tout le monde, elle paraît devenue d'une douceur d'ange. » (I, pages 466-467). Et lui se souvenait parfois de son ancienne jalousie, mais il aimait alors « une autre femme qui ne lui donnait pas de motif de jalousie » (I, page 523).

Dans "Combray", Swann était, à Combray, comme l'avait été son père pour le grand-père, un ami des parents de Marcel pour qui ses hautes relations étaient insoupçonnées. Il leur faisait, le soir, ces visites, qui déplaisaient à l'enfant qui était ainsi privé du baiser de sa mère. Son père croyait qu'« *il avait beaucoup de soucis avec sa coquine de femme qui vit au su de tout Combray avec un certain monsieur de Charlus* » et qu'« *il n'aime plus* », tandis que sa mère, lui trouvant « *l'air moins triste depuis quelque temps* », remarquait « *qu'il fait moins souvent ce geste qu'il a tout à fait comme son père de s'essuyer les yeux et de se passer la main sur le front* » pour écarter un problème difficile (I, page 34). Même s'il était « *d'origine juive* » (I, page 91), si, « *comme certains israélites, l'ancien ami de mes parents avait pu présenter tour à tour les états successifs par où avaient passé ceux de sa race, depuis le snobisme le plus naïf et la plus grossière goujaterie jusqu'à la plus fine politesse* » (I, page 432), il était l'ami du grand-père qui, pourtant, reprochait gentiment à Marcel de ne faire venir que des camarades juifs, dont Bloch. Pour les promenades, la famille pouvait aller soit du « *côté de Guermantes* », soit « *du côté de chez Swann* » qui était aussi le côté de Méséglise où il avait sa propriété de Tansonville. Cet amateur d'art parla à Marcel de l'église de Balbec, qui, pour lui, était « *peut-être le plus curieux échantillon du gothique normand, et si singulière ! on dirait de l'art persan.* » (I, pages 384-385).

Dans "Noms de pays : le nom", Marcel le retrouva à Paris où il venait chercher sa fille, Gilberte, aux Champs-Élysées, lui et sa femme étant pour le garçon comme des « *dieux tout-puissants sur elle* » (I, page 407). Il l'avait alors « *ensemencé d'un mystère tel que son apparition dans les Champs-Élysées me faisait battre le coeur au point que j'avais honte de m'approcher de sa pèlerine doublée de soie, qu'à la porte de l'appartement où vivait un tel être, je ne pouvais sonner sans être saisi d'un trouble et d'un effroi infinis* » (II, page 691). S'il eut à subir la désaffection de Gilberte, il devint un familier de ses parents et put ainsi constater qu'ils « *participaient à ce travers des gens chez qui peu de monde va ; la visite, l'invitation, une simple parole aimable de personnes un peu marquantes étaient pour eux un événement auquel ils souhaitaient de donner de la publicité.* » (I, page 513).

On voit plus loin Bergotte s'inquiéter de la santé de Swann, non sans malveillance en fait : « *Hé bien, c'est l'homme qui a épousé une fille, qui avale par jour cinquante couleuvres de femmes qui ne veulent pas recevoir la sienne, ou d'hommes qui ont couché avec elle. On les voit, elles lui tordent la bouche. Regardez un jour le sourcil circonflexe qu'il a quand il rentre, pour voir qui il y a chez lui.* » (I, page 571). Mais il aurait eu « *une vie de son côté* ».

Puis Swann ne réapparut que dans "Le côté de Guermantes" lorsque, Marcel étant présent, il vint chez la duchesse de Guermantes. Elle ne l'avait pas vu « *depuis très longtemps* » : « *Il était "très changé", parce qu'il était très souffrant, et la maladie produit dans le visage des modifications aussi profondes que se mettre à porter la barbe ou changer sa raie de place* » (II, page 578). « *Swann était habillé avec une élégance qui, comme celle de sa femme, associait à qu'il était ce qu'il avait été. Serré dans une redingote gris perle, qui faisait valoir sa haute taille, svelte, ganté de gants blancs*

rayés de noir, il portait un tube gris d'une forme évasée que Delion ne faisait plus que pour lui, pour le prince de Sagan, pour M. de Charlus, pour le marquis de Modène, pour M. Charles Haas et pour le comte Louis de Turenne. Je fus surpris du charmant sourire et de l'affectueuse poignée de main avec lesquels il répondit à mon salut, car je croyais qu'après si longtemps il ne m'aurait pas reconnu tout de suite ; je lui dis mon étonnement ; il l'accueillit avec des éclats de rire, un peu d'indignation, et une nouvelle pression de la main, comme si c'était mettre en doute l'intégrité de son cerveau ou la sincérité de son affection que supposer qu'il ne me reconnaissait pas. Et c'est pourtant ce qui était ; il ne m'identifia, je l'ai su longtemps après, que quelques minutes plus tard, en entendant rappeler mon nom. Mais nul changement dans son visage, dans ses paroles, dans les choses qu'il me dit, ne trahirent la découverte qu'une parole de M. de Guermantes lui fit faire, tant il avait de maîtrise et de sûreté dans le jeu de la vie mondaine. Il y apportait d'ailleurs cette spontanéité dans les manières et ces initiatives personnelles, même en matière d'habillement, qui caractérisaient le genre des Guermantes. C'est ainsi que le salut que m'avait fait, sans me reconnaître, le vieux clubman n'était pas le salut froid et raide de l'homme du monde purement formaliste, mais un salut tout rempli d'une amabilité réelle, d'une grâce véritable [...] par opposition aux saluts plus mécaniques habituels aux dames du faubourg Saint-Germain. C'est ainsi encore que son chapeau, que, selon une habitude qui tendait à disparaître, il posa par terre à côté de lui, était doublé de cuir vert, ce qui ne se faisait pas d'habitude mais parce que c'était (à ce qu'il disait) beaucoup moins salissant, en réalité (mais il ne le disait pas) parce que c'était fort seyant. » (II, page 579). Le duc lui montra une toile qu'il considérait de Vélasquez, et demanda à ce « dilettante », mais « un maître en la matière », « à qui l'attribuez vous ? » et il répondit : « À la malveillance ! » (II, page 580).

Entre ce jour-là et le temps où autrefois Swann fréquentait les Guermantes, un événement important était survenu qui les séparait de Swann : l'affaire Dreyfus. Le duc, qui manifestait ainsi son opposition aux dreyfusards, pensait qu'il aurait dû « couper tout câble avec ces gens-là ; or tout le contraire, il tient des propos fâcheux ». Il ne comprenait pas que pût être dreyfusard « un fin gourmet, un esprit positif, un collectionneur, un amateur de vieux livres, membre du Jockey, un homme entouré de la considération générale, un connaisseur de bonnes adresses qui nous envoyait le meilleur porto qu'on puisse boire, un dilettante, un père de famille. » (II, page 677). À Marcel, qui demanda à Swann « comment il se faisait que tous les Guermantes fussent antidreyfusards », il lui répondit : « D'abord parce qu'au fond tous ces gens-là sont antisémites » et Proust ajouta qu'il « savait bien pourtant par expérience que certains ne l'étaient pas, mais, comme tous les gens qui ont une opinion ardente, il aimait mieux, pour expliquer que certaines personnes ne la partageassent pas, leur supposer une raison préconçue, un préjugé contre lequel il n'y avait rien à faire, plutôt que des raisons qui se laisseraient discuter. D'ailleurs, arrivé au terme prématuré de sa vie, comme une bête fatiguée qu'on harcèle, il exérait ces persécutions et rentrait au bercail religieux de ses pères. » (II, page 581). Marcel constatait encore que « le dreyfusisme avait rendu Swann d'une naïveté extraordinaire et donné à sa façon de voir une impulsion, un déraillement plus notables encore que n'avait fait autrefois son mariage avec Odette ; ce nouveau déclassement eût été mieux appelé reclassement et n'était qu'honorable pour lui, puisqu'il le faisait rentrer dans la voie par laquelle étaient venus les siens et d'où l'avaient dévié ses fréquentations aristocratiques. Mais Swann, précisément au moment même où, si lucide, il lui était donné, grâce aux données héritées de son ascendance, de voir une vérité encore cachée aux gens du monde, se montrait pourtant d'un aveuglement comique. Il remettait toutes ses admirations et tous ses dédains à l'épreuve d'un critérium nouveau, le dreyfusisme. [...] Il n'était pas bien grave non plus que la vague nouvelle atteignît aussi en lui les jugements politiques et lui fît perdre le souvenir d'avoir traité d'homme d'argent, d'espion de l'Angleterre [...] Clemenceau, qu'il déclarait maintenant avoir toujours tenu pour une conscience, un homme de fer [...] Mais, dépassant les jugements politiques, la vague renversait chez Swann les jugements littéraires et jusqu'à la façon de les exprimer. Barrès avait perdu tout talent, et même ses ouvrages de jeunesse étaient faiblaris, pouvaient à peine se relire. "Essayez, vous ne pourrez pas aller jusqu'au bout. Quelle différence avec Clemenceau ! Personnellement, je ne suis pas anticlérical, mais comme, à côté de lui, on se rend compte que Barrès n'a pas d'os ! C'est un très grand bonhomme que le père Clemenceau. Comme il sait sa langue !" » (II, page 582). Swann

était venu annoncer aux Guermantes qu'il n'irait pas en Italie avec eux car, leur dit-il, « *je serai mort depuis plusieurs mois* » (II, page 595). Mais ils se montrèrent indifférents (II, pages 595, 597).

On le retrouva à la soirée de la princesse de Guermantes. « *La maladie avait si bien rongé, rogné les joues, comme une lune décroissante, que sauf sous un certain angle, celui sans doute sous lequel Swann se regardait, elles tournaient court comme un décor inconsistant auquel une illusion d'optique peut seule ajouter l'apparence de l'épaisseur. Soit à cause de l'absence de ces joues qui n'étaient plus là pour le diminuer, soit que l'artériosclérose, qui est une intoxication aussi, le rougît comme eût fait l'ivrognerie, ou le déformât comme eût fait la morphine, le nez de polichinelle de Swann, longtemps résorbé dans un visage agréable, semblait maintenant énorme, tuméfié, cramoisi, plutôt celui d'un vieil Hébreu que d'un curieux Valois. D'ailleurs peut-être chez lui, en ces derniers jours, la race faisait-elle apparaître plus accusé le type physique qui la caractérise, en même temps que le sentiment d'une solidarité morale avec les autres Juifs, solidarité que Swann semblait avoir oubliée toute sa vie, et que, greffées les unes sur les autres, la maladie mortelle, l'affaire Dreyfus, la propagande antisémite, avaient réveillée. Il y a certains Israélites, très fins pourtant et mondains délicats, chez lesquels restent en réserve et dans la coulisse, afin de faire leur entrée à une heure donnée de leur vie, comme dans une pièce, un mufle et un prophète. Swann était arrivé à l'âge du prophète. Certes, avec sa figure d'où, sous l'action de la maladie, des segments entiers avaient disparu, comme dans un bloc de glace qui fond et dont des pans entiers sont tombés, il avait bien "changé".* » (II, page 690). Mais, avec sa duplicité ou son ambivalence habituelles, Proust, mêlant commisération humanitaire et moquerie cruelle, indiqua aussi que « *Swann appartenait à cette forte race juive, à l'énergie vitale, à la résistance à la mort de qui les individus eux-mêmes semblent participer. Frappés chacun de maladies particulières, comme elle l'est, elle-même, par la persécution, ils se débattent indéfiniment dans des agonies terribles qui peuvent se prolonger au-delà de tout terme vraisemblable, quand déjà on ne voit plus qu'une barbe de prophète surmontée d'un nez immense qui se dilate pour aspirer les derniers souffles, avant l'heure des prières rituelles et que commence le défilé ponctuel des parents éloignés s'avançant avec des mouvements mécaniques, comme sur une frise assyrienne.* » (II, pages 704-705). S'étant approché de Marcel et de Saint-Loup, il leur dit : « *Je sais que vous marchez à fond avec nous* » (II, page 698).

Surtout, toute l'assemblée fut intriguée du fait que le prince de Guermantes l'avait emmené au fond du jardin pour s'entretenir avec lui, émit des conjectures sur ce qu'il avait pu lui dire. Il révéla à Marcel que ce vieux féodal en était arrivé à se convaincre de l'innocence de Dreyfus tandis que, de son côté, la princesse s'en était persuadée aussi. (II, page 704-714). Marcel se souvint que « *dans l'après-midi, il m'avait dit que les opinions en cette affaire étaient commandées par l'atavisme* ». « *Il trouvait maintenant indistinctement intelligents ceux qui étaient de son opinion, son vieil ami le prince de Guermantes, et mon camarade Bloch qu'il avait tenu à l'écart jusque-là, et qu'il invita à déjeuner.* » (II, page 712). Marcel le quittant en lui disant un mot de sa santé, il lui répondit : « *Non, ça ne va pas si mal que ça [...] Mais je voudrais bien vivre assez pour voir Dreyfus réhabilité et Picquart colonel.* » (II, page 714). Bien que mourant, il voulut empêcher sa femme de faire des avances aux antisémites, de « *se faire présenter à quelque dame nationaliste* » (II, page 747). Mais le dreyfusisme de son mari la servit.

On ne trouve ensuite d'abord que des allusions à sa mort avant que, dans 'La prisonnière' soit effectué un retour sur elle, qu'on lise sa nécrologie : « *Nous apprenons avec un vif regret que M. Charles Swann a succombé hier à Paris, dans son hôtel, des suites d'une douloureuse maladie. Parisien dont l'esprit était apprécié de tous, comme la sûreté de ses relations choisies mais fidèles, il sera unanimement regretté, aussi bien dans les milieux artistiques et littéraires, où la finesse avisée de son goût le faisait se plaire et être recherché de tous, qu'au Jockey-Club dont il était l'un des membres les plus anciens et les plus écoutés. Il appartenait aussi au Cercle de l'Union et au Cercle Agricole. Il avait donné depuis peu sa démission de membre du Cercle de la rue Royale. Sa physionomie spirituelle comme sa notoriété marquante ne laissaient pas d'exciter la curiosité du public dans tout "great event" de la musique et de la peinture, et notamment aux "vernissages", dont il avait été l'habitué fidèle jusqu'à ces dernières années, où il n'était plus sorti que rarement de sa demeure. Les obsèques auront lieu, etc.* » (III, pages 199-200)

Enfin, dans *“Le temps retrouvé”*, Marcel reconnut que « *la matière de mon expérience, laquelle serait la matière de mon livre, me venait de Swann* », qu’il lui devait « *non seulement la matière mais la décision* » de son oeuvre (III, page 915).

C’est que Swann, qui fut presque un parent pour Marcel, une sorte de père spirituel, de prédécesseur, d’initiateur tant dans l’épreuve de l’amour malheureux que dans la quête de la beauté, un double (ce qui fut affirmé dans un des cahiers préparatoires à *“À la recherche du temps perdu”*, et confirmé dans le texte définitif : « *Je commençai à m’intéresser à son caractère à cause des ressemblances qu’[...] il offrait avec le mien.* » [I, page 193]), avait été pour lui un exemple, un signe. Et c’est là que réside le sens de son nom qui est le résultat d’un jeu de mots bilingue : si Swann est « swan », le cygne, il est aussi le signe.

D’ailleurs, les deux figures de Swann et de Marcel se croisèrent comme « *celui qui doit croître et celui qui doit périr* » à l’exact milieu du livre, lors de la soirée chez le prince de Guermantes racontée dans *“Sodome et Gomorrhe”*.

Mais cet exemple, Marcel aurait dû ne pas le suivre, d’une part en ce qui concerne l’amour qui est malheureux parce que fondé sur un malentendu et transformé en jalousie, amour et jalousie qui ont attaché Swann à Odette comme ils l’ont lui-même attaché à Albertine ; d’autre part en ce qui concerne le dilettantisme dans lequel s’enlisa ce talentueux raté, qui jamais ne donna sa mesure, resta un amateur qui disparut sans avoir laissé une oeuvre, demeurant le cliché négatif de la vie positive des créateurs (Vinteuil, en qui il sentait un « *frère inconnu et sublime qui, lui aussi, avait dû tant souffrir* » ; Elstir), et auquel Marcel échappa finalement.

Il reste que Swann est, de tous les personnages d’*“À la recherche du temps perdu”*, celui qui reçoit notre sympathie. Nous souffrons avec cet homme à qui toutes ses belles qualités n’ont pas épargné d’avoir « *été joué toute sa vie* » (II, page 804), mais qui a assumé son destin, sa tortionnaire n’ayant pas été magiquement escamotée par la mort comme il fut fait pour Albertine, qui joua véritablement son rôle d’amant, d’époux et de père. Et, si Proust lui a fait subir sa loi du retournement ironique, cette ironie est mal placée, car est en fait admirable et en tout cas pathétique ce juif qui retrouva la fidélité à son origine. Aussi est-ce avec ce personnage complet, dont toute la vie est narrée, l’un des rares personnages masculins hétérosexuels sans équivoque, que le lecteur peut le mieux s’identifier, peut trouver l’indication d’un chemin à suivre.

Conclusion

Ces personnages pourraient être ceux d’un romancier traditionnel, conçus selon une psychologie conventionnelle, *“À la recherche du temps perdu”* s’inscrivant dans cette tradition française des romans d’analyse psychologique qui remonte à *“La princesse de Clèves”* et pouvant être en être considéré comme un chef-d’oeuvre car Proust a, plus qu’aucun autre auteur, su suivre les mouvements complexes et subtils des âmes, parvenir, dans sa quête anxieuse, à capter leurs plus infimes diaprures, avec cette « *recherche de la complication psychologique* » qu’a pu lui reprocher Julien Green qui a même considéré que ses personnages dégageaient un « *cruel ennui, parce que tout cela était archi-faux.* »

Les vies des personnages principaux répondent en effet au schéma habituel qui veut qu’ils soient riches et oisifs pour pouvoir ne se consacrer qu’à ce qu’ils appellent l’amour, un amour-passion qui est vite un amour-déception à cause de la continuelle erreur qui veut que le désir soit enflammé par qui ne peut le satisfaire, à cause de l’incommunicabilité entre les êtres et les sexes, à cause du mensonge, à cause de la jalousie malade, présentée comme un mauvais sort dont sont victimes

Swann et Marcel, une grande partie d'« *À la recherche du temps perdu* » étant consacrée aux ruses et aux investigations des êtres trompés pour découvrir la vérité sur l'autre.

En fait, Proust renouvela la formule usée d'« amour-passion » par l'analyse aiguë du terme « *affection* » auquel il donna à la fois sa valeur sensible et son sens clinique, pour dégager plutôt l'idée d'un amour-maladie. À ses yeux, la souffrance est inévitable en amour, et les chagrins qu'il cause ne sont pas épisodiques et fugitifs mais constituent une part de notre âme. Cependant, la douleur, si on néglige sa cause pour approfondir son essence, peut devenir une joie spirituelle. Elle permet une révélation de soi à soi-même, mais qui ne se produit pas dans le présent, qui est toujours troublé, mais dans la réflexion sur le passé, dont tous les matériaux sont examinés, « *qu'ils soient venus dans les plaisirs frivoles, dans la paresse, dans la tendresse* ».

Pour Proust, qui montra le caractère subit des grandes révélations psychologiques, l'idée qu'on se fait des êtres se rapproche de la vérité au fur et à mesure de ce qu'on voit d'eux et de ce qu'on apprend d'eux, la vérité n'est jamais, chez lui, donnée au début : elle fut acquise peu à peu par Marcel qui, à la fin, récapitulant ses différentes perspectives sur eux, observait que « *la diversité des points de ma vie par où avait passé le fil de chacun de ces personnages avait fini par mêler ceux qui semblaient le plus éloignés, comme si la vie ne possédait qu'un nombre limité de fils pour exécuter les dessins les plus différents.* » (III, page 972), que l'image des êtres se modifie dans le souvenir (III, page 973), et changent les idées qu'ils se font les uns des autres (III, page 974). Les personnages étaient comme ces paysages qui prenaient une physionomie nouvelle au fur et à mesure que l'observateur se déplaçait et qu'il découvrait le même lieu sous plusieurs angles. Aussi a-t-il imposé à ses personnages sa règle du retournement ironique qui, si elle est parfaitement acceptable quand elle est la constatation qu'en vieillissant ils se transformèrent (la matinée chez le prince de Guermantes à la fin du « *Temps retrouvé* » constituant le festival de ces métamorphoses), tourna au procédé et même au procédé comique quand elle fut la révélation d'un changement d'orientation sexuelle.

Mais, surtout, dans cette « *recherche du temps perdu* », qui n'est pas tant le temps perdu par Marcel à se vouer aux relations mondaines et aux amours vaines qui l'ont détourné de la vocation littéraire que le passé dont le souvenir échappe à « *la mémoire volontaire, la mémoire de l'intelligence* », Proust apporta toute une vision nouvelle par sa découverte du prodige de la mémoire involontaire, de la sensation-souvenir dont l'apparition mystérieuse, imprévue, permet que se construise « *l'édifice immense du souvenir* ».

D'autre part, sa psychologie ne fut pas statique mais évolutive. Il déclarait : « *Comme il y a une géométrie dans l'espace, il y a une psychologie dans le temps, où les calculs d'une psychologie plane ne seraient plus exacts parce qu'on n'y tiendrait pas compte du Temps et d'une des formes qu'il revêt, l'oubli.* » (III, page 557) et répéta que, si on voulait raconter une vie, « *il faudrait user, par opposition à la psychologie plane dont on use d'ordinaire, d'une sorte de psychologie dans l'espace* ». (III, page 1031). Il fit ressortir, dans l'œuvre du temps, la richesse des métamorphoses qu'il opère. Il a établi que le « moi » n'est pas une donnée immobile, qu'il se transforme sans cesse, que « *des moi divers meurent successivement en nous* », que « *la permanence et la durée ne sont promises à rien, pas même à la douleur* », que nous passons par « *les intermittences du cœur* » (expression dont il avait voulu faire le titre de son roman fleuve) qui, d'après lui, se produisent chez tous les êtres aimants, même les plus sincères, qu'en un même individu, les désirs et les affections, soumis aux puissances inconscientes de l'imaginaire, restent relatifs et provisoires, que le temps apporte des altérations dans le champ de la vie intérieure.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)